

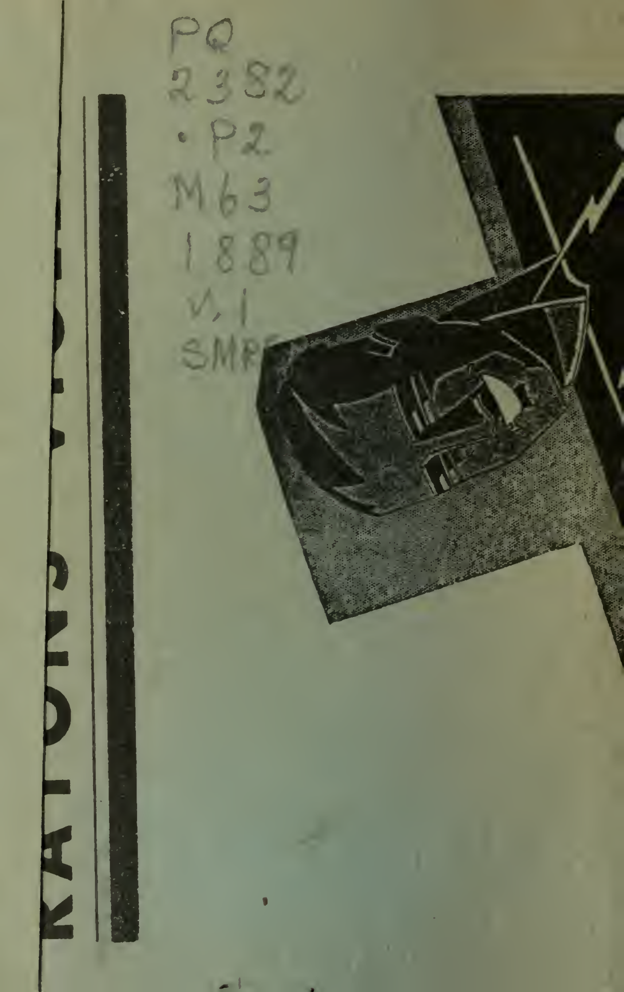
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PIGAULT-LEBRUN

MON ONCLE THOMAS

TOME I

PARIS
Librairie de la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
L. PFLUGER, Éditeur
Passage Montesquieu, 5, rue Montesquieu
PRÈS LE PALAIS-ROYAL



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

PIGAULT-LEBRUN

MON ONCLE THOMAS

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

RUE DE RICHELIEU, 8, PRÈS LE THÉATRE-FRANÇAIS

Ci-devant rue de Valois

1889



MON ONCLE THOMAS

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Ce que c'est que cet oncle.

Si on se choisissait un père, disait-on en 1740, je serais le fils d'un roi. On dit probablement aujourd'hui : je serais le fils d'un fournisseur, d'un agioteur, d'un spoliateur. Quelques-uns disent, peut-être : Je serais le fils de la gloire ; mais la gloire est une belle femme qui ne cède jamais : elle veut qu'on la viole. Bonaparte ne peut pas être le père de tout le monde. Au reste, en dépit de ces rêves et de ces vœux, on finit toujours par être le fils de son père, quel qu'il soit, et il faut le prendre tel qu'il est.

Mon oncle Thomas était incontestablement le fils du sien. Mais quel est celui qui donna l'être à cet homme incomparable ? C'est ce dont il ne s'est jamais inquiété, et ce que n'a jamais pu lui dire *Rosalie la Brune*, fille majeure, usant de ses droits, rue Froidmanteau, qui devint sa mère sans savoir à qui accorder les honneurs de la paternité. Ce fut le 18 mars 1740.

Mon oncle Thomas eut au moins cet avantage sur bien d'autres, d'être certain de ne pas se tromper en appelant *papa* le mari de *maman*, car il avait six ans que Mlle Rosalie n'avait encore épousé que le public.

C'était d'ailleurs une fille assez honnête pour son *état*, et très propre pour sa rue. Elle mettait la chemise blanche tous les dimanches, et ses adorateurs du moment sortirent constament de chez elle avec leur bourse dans leur poche et leur montre à leur gousset.

Par dessus tout cela elle se piquait d'être bonne mère. Elle n'avait pas nourri elle-même le petit Thomas, parce que son lait était échauffé ; elle ne l'avait pas mis en nourrice faute de fonds; mais M. *Belle-Pointe*, maître en fait d'armes et racoleur sur le quai de la Ferraille, qui l'aidait à manger les produits de l'*état*, M. Belle-Pointe avait été faire un tour sur les talus des boulevards neufs, et d'un revers de main il avait fait taire une petite fille qui trouvait mauvais qu'il prît sa chèvre sous son bras, quoiqu'il lui eût répété trois fois qu'il fallait une nourrice au petit Thomas.

Mlle Rosalie, lorsqu'elle déménageait, faisait son paquet dans une serviette, et il ne lui était pas aisé d'arranger une layette à M. son fils. M. Belle-Pointe, que rien n'embarrassait, fut se promener au Gros-Caillou, et il avait déjà décroché quatre ou cinq chemises, lorsque *Margot la Tapageuse*, blanchisseuse de profession et faible d'inclination, accourut en criant au voleur. M. *Fretzfortz*, grenadier aux gardes suisses et maître d'espadon, arriva tranquillement le jarret tendu, retroussant sa moustache d'une main et caressant de l'autre la poignée de son sabre. Il notifia flegmatiquement à M. Belle-Pointe d'avoir à remettre les chemises. Belle-Pointe lui rit au nez et serra les chemises dans ses poches. M. Fretzfortz mit flamberge au vent; Belle-Pointe en fit de même et reçut au travers du corps un coup si vigoureux, que la

garde du sabre de Fretzfort lui servit d'emplâtre. Il tomba, comme c'est l'ordinaire, et il respirait encore ; mais, comme il est toujours prudent d'étouffer ces sortes d'affaires et qu'on était masqué par le linge suspendu aux cordeaux, le garde suisse jugea à propos de jeter le racoleur dans la rivière, après lui avoir préalablement ôté les boucles d'argent de ses souliers et les chemises de ses poches.

Ce petit accident fut cause que mon oncle Thomas se passa de layette. Il n'en vint pas moins comme un champignon. L'été il se roulait sur le carreau, et l'hiver il se traînait entre les cuisses velues de sa nourrice encornée.

Une fruitière de la rue Jean-Saint-Denis, qui avait eu l'honneur de tenir mon oncle Thomas sur les fonts de baptême, portait tous les soirs à la nourrice les abatis de ses carottes, de ses choux et de ses laitues, et quelquefois au filleul le quart de boisseau de pommes de terre, que Rosalie faisait cuire dans son couveau, et mangeait les jours où le commerce n'allait point, ce qui arrivait quelquefois, car tout ici-bas est chanceux et mêlé de bien et de mal.

En récompense, on se dédommageait selon temps, et on partageait maternellement, avec le petit Thomas, qui ne pouvait pas mâcher encore, mais qui suçait déjà sa côtelette avec une grâce toute particulière.

N'anticipons pas sur les événements, et en historien exact, suivons scrupuleusement la chronologie.

Un fille aussi méritante que Mlle Rosalie devait faire plus d'une conquête, et depuis longtemps elle était lorgnée par ce qu'il y avait d'hommes délicats dans le quartier. Garçons perruquiers, commissionnaires, décrotteurs, porteurs d'eau, gens de tout *état*

enfin, et qui ne dégradent point l'amour en stipendiant l'objet de leurs tendres feux, brûlaient pour la brune d'une flamme respectueuse que l'épée sur la quarte de Belle-Pointe rendait extrêmement circonspecte. Mais à peine le grenadier suisse eut-il rendu Rosalie maîtresse absolue de ses faits et gestes, que la foule des adorateurs obstrua son cabinet garni, au point que ceux qu'elle appelait *ses amis utiles* n'osaient plus s'y présenter.

Une veuve doit pleurer, au moins pour la forme, et Rosalie avait fait retentir le quartier de ses clameurs, quoique intérieurement elle fût fort aise d'être débarrassée de son maître d'armes, qui buvait tous les jours à ses dépens, et qui, assez ordinairement, se permettait des gestes d'une énergie tout au plus supportable par des amours de la rue Froidmanteau. Mme Belle-Pointe sentait une répugnance invincible à lui donner un successeur : elle commençait à goûter les charmes de l'indépendance. Cependant elle sentait la nécessité de faire un choix qui mit d'accord la multitude des prétendants, qui les déterminât à évacuer le cabinet garni et à rendre l'accès facile aux amis utiles. Après bien des combats et des réflexions, elle allait se prononcer, quand M. Riboulard se mit sur les rangs.

M. Riboulard était un joli homme entre deux âges, un peu louche, un peu boîteux, un peu bossu, sachant un peu lire, écrivant même au besoin, et faisant l'important, parce que depuis quinze ans il était caporal dans le guet à pied, la troupe de France la plus malpropre, la plus lâche et parfois la plus friponne, à quelques exceptions près, Il y a de braves gens partout.

La veuve Belle-Pointe fit ses petits calculs.

La première idée qui lui vint fut, qu'avec un caporal du guet, elle n'aurait point à craindre les voies de fait, et c'est quelque chose que cela. Elle prévoyait que les moyens physiques de M. Riboulard étaient à peu près nuls; mais elle comptait sur son pavé. Le caporal aimait passionnément l'argent; elle pourrait donc faire des économies, qui tourneraient au profit de mon oncle Thomas. Je l'ai déjà dit, elle était bonne mère, et cette considération était d'un grand poids sur son esprit. L'amour-propre, satisfait d'ailleurs, devait entraîner la balance : il est flatteur, pour une fille, de fixer l'attention d'un officier de police, et puis cela finit par procurer d'excellentes recommandations à l'hôpital et à Bicêtre, et il est bon d'avoir des amis partout. Il fut donc décidé que Riboulard prendrait place dans un cœur qui ne ressemblait pas mal à des casernes. On eût pu, dans un moment de gêne, y loger une armée.

Vous sentez bien, lecteur bénévole ou malévole, qu'une décision de cette importance ne pouvait se prononcer qu'avec une sorte de solennité. Un certain dimanche donc, c'était, je crois, le 18 mai 1740, Rosalie la Brune convoqua tous ses amants à la *Grande-Pinte*, cabaret renommé à Vaugirard. On s'assit autour d'une grande table, sur laquelle étaient placés un pot d'eau-de-vie, une miche de douze livres et un fromage de Géromé qu'on aurait senti de Saint-Sulpice.

Bien que Rosalie ne se piquât pas d'amour-propre, elle était convaincue des regrets de ceux qu'elle allait éconduire, et pour en adoucir l'amertume, elle était restée dans son négligé du samedi soir, et rien n'était moins séduisant. Un bonnet de travers, pour donner plus d'expression à la harangue

qu'elle allait prononcer, et dont un des papillons avait été déchiré la veille par un soldat aux gardes; du rouge brique-aurore qui avait sillonné sa figure, du sourcil aux bajoues; une énorme mouche descendue de la tempe gauche au bout de l'oreille et laissant une traînée de gomme brun-foncé, qui, mêlée aux nuances de rouge, formait une marqueterie à travers laquelle l'œil le plus pénétrant ne pouvait distinguer les taches de rousseur qui couvraient l'épiderme ; enfin, un fichu de gaze assez régulièrement moucheté par les éclaboussures des fiacres, et un jupon de damas jonquille qui avait balayé les ruisseaux, tel était l'objet enchanteur qui n'avait qu'un mot à dire pour armer vingt-deux rivaux les uns contre les autres et faire joncher le pavé de dents, de cheveux, et du sang des nez meurtris, des verres et des bouteilles cassés.

Mais loin de Rosalie ces projets de dissensions et de haines ; de tout temps elle fut l'amie des hommes, et on l'appellerait *philanthrope* aujourd'hui. Elle emplit vingt-deux verres d'eau-de-vie, elle coupe vingt-deux quignons de pain, vingt-deux tranches de Géromé. Elle invite les convives du geste, et pendant que ces messieurs boivent et mangent, ballottés entre la crainte et l'espérance, et toujours en extase devant Rosalie, elle arrange dans sa tête les traits saillants de l'étonnant discours qui va faire vingt-et-un infortunés. Exorde, narration, confirmation, péroraison, tout s'y trouve, et Rosalie n'est pas rhétoricienne. Tant il est vrai que de tous les arts la rhétorique est le seul où on puisse se distinguer avec le simple secours des lumières naturelles. Vous allez en juger.

Rosalie se lève, elle tousse, elle crache; elle s'essuie la bouche avec le dos de la main;

elle étend les bras en avant; elle regarde son auditoire d'un air qui voulait dire: Ecoutez-moi, et elle commence ainsi :

« Farauds, qui voulez avoir du plaisir à *pouf* et qui m'*sciez* depuis un mois, le moment est venu où je vas m'expliquer sans détour. Ce pauv'Belle-Pointe, Dieu veuille avoir son âme, était un jeune et gentil garçon, quoiqu'i m' donnît d'temps en temps la ratapiole. Vous sentez bien qu'on n'remplace pas aisément un luron comm'ça. Ce n'est pas que j' vous méprisions; tout au contraire. Y en a ici qui valont leur prix comme el' défunt; mais tout tant qu' vous êtes, vous n'avez pas de c' qui s' compte, vous aimez la ribote, et je n' veux pus ête eune vache à lait. »

Ici, un murmure d'improbation interrompt l'*oratrice*, qui reprend avec une force nouvelle :

. « Non, je n' veux pus ête eune vache à lait. Mon cœur saigne à l'idée de manger mon argent comme eune dévergondée. J'ons de l'honneur à not' manière, et surtout j'ons des entrailles. »

Ici elle tire de dessous son vertugadin un paquet qu'elle avait suspendu à ses reins avec une bretelle, et qu'elle réservait pour les grands effets; elle le dépose dans le plat au fromage.

« Voyez-vous, continue t-elle, voyez-vous c't innocent qui n' nous a pas demandé la vie, et à qui j' voulons faire un sort? L'entendez-vous qui m' crie : Des pratiques, ma p'tite maman, des pratiques, et plus de favori! »

Ici l'auditoire fond en larmes, ici mon oncle Thomas crie en effet; on entend un certain bruit, on sent certaine exhalaison, et vous vous rappelez qu'il n'a pas de layette.

« C' n'est rien, messieurs, c' n'est rien, » dit Rosalie.

Elle tire son mouchoir de poche.

« Vous voyez, poursuit-elle en essuyant de son mieux le fromage et le postérieur de mon oncle, vous voyez que l'enfant a parlé, et que je n'vous en imposons pas. Non, Thomas, non, m'n ami, ta mère n' sera pas eune marâtre.

« Cependant, comme une femme d'l'*état* a toujours besoin de quelque-z-un qui contienne les tapageurs et qui écarte les mauvaises payes, j'allons tâcher d' tout concilier. J' faisons choix d' monsieur Riboulard, qu'est un homme en place, qui vit honorablement de sa solde, qu'est ladre comme l' lard jaune, et qui arrondira putôt no' magot que d' l'écorner. »

Ici Riboulard se lève, fait ce qu'il peut pour sourire agréablement à Rosalie, la salue d'un air gauche et bête, et va s'asseoir à ses côtés.

Ses vingt-et-un rivaux, humiliés, décontenancés, dépités, se lèvent aussi, boivent le dernier coup de rogomme, et filent les uns après les autres. Certain fort de la halle avait envie, avant que de sortir, de mettre au beurre noir les deux yeux du préféré ; mais comme il s'enivrait tous les dimanches, qu'il était carillonneur, et qu'alors on le faisait ordinairement coucher au corps de garde, il jugea de son intérêt de ne pas se brouiller avec un officier du guet.

M. Riboulard demeure seul avec Rosalie, agit aussitôt en chef de communauté, Il mit le reste de fromage dans sa giberne, une des bouteilles à l'eau-de-vie dans une poche, et les débris de la miche dans l'autre. Parlez-moi d'un homme économe et rangé.

Pendant toute cette matinée, M. Ribou-

lard n'éprouva qu'un moment désagréable, et ce fut celui du départ. Les amants réformés s'étaient bien gardés de payer l'écot : on ne lâche pas cinquante-deux sous pour un congé. Il n'était pas dans les convenances de laisser faire les honneurs à Mlle Rosalie, surtout le jour d'un triomphe éclatant : il fallait donc que Riboulard s'exécutât. Déjà il soupirait en tirant un petit sac de peau qui renfermait au moins trois livres ou quatre francs, lorsque le diable, qui n'abandonne jamais ses suppôts, tira celui-ci d'affaire aux dépens du cabaretier.

Il souffla à Riboulard d'examiner la bouteille qu'on avait vidée. Pauvre cabaretier ! Le poivre, qui était entré dans la fabrication de l'eau-de-vie, déposait encore au fond du flacon. Riboulard crie à l'empoisonnement ; le maître arrive. Le caporal tonne, menace, et prononce le nom redouté de monseigneur le lieutenant général de police. Le cabaretier frémit, pâlit, tombe à genoux, et demande grâce. La sensible Rosalie intercède pour lui, et l'inflexible Riboulard ne peut pourtant refuser la première faveur que sa belle sollicite. Tout s'arrange au moyen de la nappe envinée dans laquelle on enveloppe mon oncle Thomas. Riboulard le place élégamment sur son bras gauche, il présente le droit à Rosalie, la reconduit à la rue Froidmanteau, et la laisse à ses affaires accoutumées, avec promesse de la rejoindre à onze heures du soir.

CHAPITRE II

Mon grand-père Riboulard et ma grand'maman Rosalie s'épousent tout de bon.

Quelque désir que j'aie de ne vous laisser ignorer aucune particularité de la vie privée des personnages recommandables que j'ai eu l'honneur de vous présenter, j'en supprimerai cependant un grand nombre, et vous ne m'en saurez pas mauvais gré quand je vous aurai dit que je crains de vous fatiguer par une ennuyeuse uniformité.

En effet, les journées se ressemblaient toutes, à quelques petits incidents près. Riboulard avait vingt sous de paye; le pavé valait à peu près le double à ma grand'mère, et voici comme on vivait. Je crois devoir ce tableau à ceux qui dépensent plus qu'ils ne gagnent, et aux esprits dociles pour qui une leçon d'ordre n'est jamais perdue.

Une livre et demie de vache à six sous faisait le pot-au-feu de deux jours; ce qui, par réduction, donne par fois quatre sous six deniers; ci........................ 4 s. 6 d.

Comme on ne mange pas de soupe sans légumes, on se permettait pour deux jours six sous de dépense en carottes, pommes de terre, navets, etc.; ce qui fait bien par jour trois bons sous; ci....... 3

Un pain de quatre livres, douze sous; ci............................ 12

Et la demi-voie d'eau, un sou, ci.. 1

La dépense journalière se montait à vingt sous six deniers, ci.... 1 l. 6 d.

Report.....	1 l. 6 d.
Ajoutons à cela une livre de savon, deux falourdes, le loyer du cabinet, plus deux goûters économiques par mois, pris à la Râpée ou à la Grenouillère, faisant en tout neuf francs. Cette somme, jointe à trente livre quinze sous pour la dépense de la table, donne par mois un total de trente-neuf livres quinze sous, ci..........................	39 l. 15 s.

Apprenez à vivre, grosses petites maîtresses, élégants, qui ressemblez à des chevaux de brasseur, et ne vous plaignez plus que les temps sont durs. Je reviens.

Or, comme la recette allait à quatre-vingt-dix livres, il se trouvait donc, à la fin des trente jours, une épargne de cinquante livres cinq sous, et au bout de l'année, six cent trois livres, si je ne me trompe pas, car j'avoue que je suis un pauvre calculateur.

Où l'ambition va-t-elle se fourrer? Ne voilà-t-il pas qu'à l'expiration de la seconde année, Rosalie, propriétaire, pour sa part, de douze cent six livres, dédaigne la rue Froidmanteau, où elle les a péniblement amassées. Ingrate ! Ne blesse-t-elle pas les oreilles de Riboulard en parlant d'une bonne, d'une chambre rue Saint-Honoré, et d'un chapeau *à la bibi?* Le parcimonieux caporal, qui n'avait plus d'amour, la regarda de manière à dissiper pour quelque temps les fumées de grandeur qui lui offusquaient le cerveau.

Ce que femme veut, Dieu le veut, dit le proverbe. Au bout de quelques mois, Rosalie commença à s'attifer en secret, et le soir, vers l'heure où le caporal arrivait, elle déposait ses pompons sous un vieux boisseau qui, lorsqu'il était debout, servait à faire la

lessive, et de siège à mon oncle Thomas, lorsqu'il était renversé.

Cependant la recette baissait. Riboulard, après une inspection exacte de la personne de Rosalie, Riboulard, bien assuré qu'elle n'avait rien perdu de ses charmes, Riboulard jugea qu'on le trompait. Rosalie protesta, jura et pleura ; mais le caporal, qui ne se laissait pas aisément persuader, ne répondit à ses simagrées qu'en faisant perquisition dans le cabinet, et le malheureux boisseau trahit les secrets de ma grand'mère.

Grande et vive explication, des injures, et même une taloche, à ce qu'on m'a assuré.

M. Riboulard se repentit aussitôt, non par bonté d'âme, mais parce que n'ayant pas de droits civils sur sa brune, elle pouvait, en cas de séparation, contester la propriété du magot. Riboulard eut bien quelque envie de le mettre dans sa poche et de disparaître; mais un caporal du guet, qui prétendait à la hallebarde, ne pouvait se permettre une plaisanterie de cette nature. D'ailleurs, il préjugeait que Rosalie *commercerait* trois ou quatre ans encore. Quelle mine à exploiter, et quelle somme perdue par trop de précipitation ! Il fit donc tous les frais du racommodement. auquel Rosalie, fille qui n'avait pas plus de fiel que de tête, se prêta de la meilleure grâce du monde.

Quatre ans se passèrent encore, tant bien que mal. Des menaces, des coups, rarement des caresses; mais de l'argent, toujours de l'argent, et Riboulard l'aimait à la fureur.

Nous approchons de la grande époque où mon oncle Thomas va sortir de l'obscurité et commencer à paraître sur le théâtre du monde. N'oublions aucune circonstance : ceci devient intéressant.

Il était question d'une promotion considé-

rable dans le guet, et Riboulard avait la perspective d'être élevé au grade éminent de sergent. Son ancienneté lui donnait des droits ; la bienveillance de son commandant semblait autoriser ses espérances. Cependant, comme un peu de recommandation ne gâte rien en affaires, Riboulard fit agir la filleule de la tante de la cousine de la belle-sœur du valet de chambre du commandant, et le commandant, qui n'avait rien à refuser à d'aussi puissantes protections, donna la hallebarde à Riboulard.

Riboulard, admis dans le corps distingué des sergents, sentit qu'il ne pouvait plus vivre avec une fille de la rue Froidmanteau : une liaison de cette espèce eût révolté ses nouveaux camarades. Tout le monde sait que MM. les sergents du guet étaient très chatouilleux sur les convenances et qu'il n'en était aucun qui ne prétendît, au moins, à la cuisinière d'un chanoine ou d'un receveur des tailles.

D'un autre côté, Riboulard aimait trop l'espèce pour abandonner cinq mille livres entassées dans le cabinet : la seule idée de les partager lui donnait des crispations, Il se rappela le vieux dicton : *Un bon mariage efface tout*, et il se décida à épouser Rosalie, pour accorder ses intérêts et l'honneur du corps.

On jette par la fenêtre le rouge, les mouches, les gazes éraillées. On vend le jupon et la robe de soie. Le modeste battant-l'œil, le caraco de siamoise, le fichu rayé et les souliers noirs remplacent ces objets d'un luxe recherché. On paye le cabinet garni ; on va se loger à un septième, rue des Prêtres ; les bans sont publiés à Saint Thomas du Louvre et à Saint-Germain-l'Auxerrois. Enfin Riboulard présente sa main avide à Rosalie, transformée en honnête bourgeoise.

Ce fut alors que M. le sergent, maître absolu de la cassette, et n'ayant plus de ménagement à garder avec sa pudique moitié, dévoila ce que les gens qui ne plaisantent jamais appelleront l'atrocité de son caractère. Il commença par exiger que ma grand'-mère mangeât peu et travaillât beaucoup. La donzelle n'aimait ni le jeûne, ni le travail, elle regimbait. *Femmes, obéissez à vos maris*, disait son sergent, et quand le passage sacré n'opérait pas son effet, Riboulard joignait le geste à la puissance de la sainte Écriture, et Rosalie, résignée et non persuadée, se mit à raccommoder les bas et les guêtres de la compagnie, dont son époux lui avait fait obtenir l'entreprise.

Comme elle avait adopté les vertus bourgeoises avec leur costume, elle n'aurait opposé que la patience aux procédés révoltants de M. Riboulard, si elle eût été son unique victime; mais son fils, son cher fils, son Thomas, était maltraité à la journée, et un spectacle de cette nature hache et broie le cœur d'une mère comme chair à pâté.

Le pauvre petit, qu'à sa gourmandise on aurait juré être le fils de quelque prébendier, était réduit à une abstinence plus rigoureuse encore et, quoi qu'il pût à peine se soutenir, Riboulard, lorsqu'il était de service, lui faisait balayer le corps de garde, pour épargner le pourboire du tambour. Il chargeait sa pipe, il blanchissait le ceinturon de sa *colichemarde* immaculée à la garde descendante. Il avait fait pendant les vingt-quatre heures les commissions du poste entier et, s'il regardait trop attentivement souper ces messieurs, Riboulard l'envoyait, d'un coup de pied dans le derrière, se restaurer dehors en humant le grand air.

Le bedeau de Saint-Germain l'Auxerrois

élevait très joliment les enfants du quartier moyennant dix sous par mois. Ma grand'mère, qui avait ouï vanter les avantages d'une bonne éducation, voulait envoyer mon oncle à l'école, et mon grand'père eut la cruauté de s'y opposer. Hélas ! si l'esprit de mon oncle eût été cultivé, il fût incontestablement devenu un petit Voltaire.

Le cher innocent n'était pas mieux vêtu que le héros du Lutrin vivant. Il allait à peu près nu quand M Riboulard ne lui passait pas une vieille culotte ou des guêtres hors de service, et le ladre renforcé ne les lui passait que lorsqu'elles ne pouvaient plus convenir qu'à la hotte du chiffonnier.

Pour comble d'indignité, Riboulard vendit la chèvre que Rosalie avait toujours conservée en commémoration des services par elle rendus à son fils, et ce fils, plein de naturel, qui jeta les hauts cris en voyant livrer sa bonne nourrice, fut condamné à huit jours de pain sec, punition qui tournait au profit de la masse.

Rien de si aisé que de pratiquer la probité à celui qui ne manque de rien. Mon oncle Thomas, qui manquait de tout, s'appropria à la dérobée les restes d'un cervelas de douze sous sur lequel on avait déjà fait deux soupers et un dîner. Mon grand-père saisit le délinquant sur le fait, il s'emporta au point de casser un balai qui pouvait servir au moins huit jours encore, et il fessa le pauvre petit diable jusqu'au sang. A cet aspect, ma grand'mère, exapérée, redevint Rosalie la Brune. Elle jura, elle mit le poing sous le nez du sergent qui, prenant la banderole de sa giberne, la fit sauter à volonté autour de la chambre.

Rosalie s'aguerrit sous les coups; elle se mit sur la défensive, et s'oublia au point de

casser un pot de nuit écorné sur l'auguste face de son époux. Riboulard, qui tenait à son mufle, fut ramené à l'ordre par cette petite correction conjugale, il fut moins violent dans sa conduite, mais il ne changea rien à son système parcimonieux. Non, il n'y changea rien et, je le dis à regret, car il est affreux pour un homme sensible d'être obligé de médire de ses ancêtres.

O vous qui êtes assez heureux pour être désœuvré, et à qui le sort, impitoyable pour tant d'autres, permet d'acheter et de lire les fadaises d'autrui, au lieu de vous condamner à en faire pour votre propre compte; ô vous, qui que vous soyez, frémissez, mon ami! ce n'est encore rien que ce que je viens de vous raconter. Poursuivez, si vous en avez le courage. Mais non, passez, lecteur humain, car ce qui suit est à faire trembler. Quant à moi, je continuerai mon récit, que vous me lisiez ou non, car il faut bien que j'écrive quelque chose.

L'inoculation commençait à être en vogue, et M. Carabin, chirurgien-major des guets à pied et à cheval, grand praticien, à ce qu'il croyait, et partisan zélé des nouveautés, M. Carabin s'était jeté à corps perdu dans le système en faveur. Il n'osait prendre son virus aux Enfants-trouvés ni à la Pitié, parce qu'il y avait là des petites véroles confluentes qui pouvaient empoisonner les inoculés. Il fallait, pour propager la méthode, un germe bourgeois aussi pur et aussi bénin que peut l'être du virus. Sur un mot que lui entendit prononcer Riboulard, il prit mon petit oncle par la main, et, sous le prétexte d'une promenade, il le conduisit à la Pitié. O tendre mère! ton cœur ne te disait point: Va donc, suis donc; les jours de Thomas sont compromis!

Arrivés à la maladrerie, Riboulard déshabille mon oncle, ce qui n'était pas difficile; il le roule et le frotte dans les lits de cinq ou six de ces petits malheureux.

Thomas, de retour, conta tout à sa mère, et sa mère, dans un accès de rage impossible à décrire, assomma Riboulard de trois coups de fer à repasser. Il tomba, elle le crut mort, et, pour s'assurer de ce qui en était, elle courut chercher M. Carabin, qui lui promit de tirer de là mon coquin de grand-père. En effet, il le saigna, le trépana, et n'exigea pour son salaire que la permission de garnir proprement quelques sétons du produit des pustules de mon oncle, lesquelles étaient d'une beauté ravissante. Tant il est vrai de dire que ce que Dieu garde est bien gardé !

Riboulard, qui n'était bon qu'à faire endiabler les autres, guérit enfin au grand mécontement de ma grand'mère et de mon oncle Thomas, qui s'étaient flattés de l'enterrer. Il regretta amèrement douze francs au moins que lui eût valu le virus sans l'aventure du trépan, et il jura de s'en dédommager d'un autre côté.

La femme de chambre de la maîtresse d'un *mouchard* eut passé pour jolie, si elle avait eu des dents. Comme il ne faut à Paris qu'une figure pour faire fortune, elle résolut de réhabiliter la sienne, et comme il y avait des rapports intimes entre le guet, les mouchards et les filles de toutes classes, ladite femme de chambre manda M. Carabin, qui lui avait déjà épargné une hydropisie de neuf mois. M. Carabin tâta le père Riboulard, dont il connaissait l'humeur intéressée. M. Riboulard ne lui laissa pas le temps de finir, et en deux minutes les trente-deux dents de mon oncle Thomas furent vendues

à douze sous pièce. Le difficile était de les prendre. Ma grand'mère veillait sur lui depuis l'incident du virus comme ce dragon tant célébré veillait sur la toison d'or. Peu s'en fallut, hélas ! que Riboulard ne fût aussi chanceux que les Argonautes.

Rosalie était devenue dévote, parce qu'elle n'avait rien de mieux à faire. C'est assez la ressource de toutes les femmes qui commencent à vieillir. C'était le jour de la Fête-Dieu, et elle était allée suivre, les mains jointes et les yeux baissés, son Créateur, qui se laissait promener dans une boîte de vermeil. A peine était-elle sortie du galetas, que Carabin, qui épiait le moment chez un marchand de vin en face, se présenta sa trousse à la main. Avec l'aide de Riboulard, il procéda à la grande opération. Ici le sergent grimace pour se rendre plus terrible, et il commande la manœuvre :

« Viens ici, petit drôle !

« Le cul à terre ?

« La tête haute !

« La bouche ouverte !

« Plus grande, plus grande que cela ! »

Mon pauvre oncle Thomas, qui ne se doutait de rien, obéit à chacun de ces commandements. M. Carabin écarte les lèvres avec le pouce et l'index de la main gauche, de la droite, il introduit l'instrument fatal. Une dent part ; mon oncle se relève en poussant un cri du diable, et, pour la première fois de sa vie, il jure assez distinctement.

Riboulard, qui craint que la procession ne finisse trop tôt, rempoigne le patient, le rejette sur le cul, et se met en devoir de lui rouvrir la bouche. Mon oncle Thomas lui happe un doigt, précisément à la seconde phalange, serre de toutes ses forces, le coupe et le crache au nez du sergent. Il se relève,

il veut s'évader ; M. Carabin le saisit par un bras, le jette derrière lui, et son postérieur se trouvant vis-à-vis de la mâchoire de mon oncle, le petit gars s'attache à ses fesses, mord, mâchonne, et ne lâche prise que lorsque la culotte, le caleçon et le morceau lui restent à la bouche.

Pendant que le carabin se frotte le derrière d'un côté, le sergent secoue sa main de l'autre, que tous deux cherchent en blasphémant les moyens d'étancher leur sang, mon oncle Thomas veut enfiler la porte : le prévoyant Riboulard l'avait fermée à double tour.

Thomas ouvre la croisée de la mansarde. Elle donnait précisément sur la couverture. Toute issue est bonne pour un martyr. Mon oncle profite de celle-ci, et à sept ans deux mois et un jour il commence ses aventures par un voyage sur les toits des environs.

A propos, je ne vous ai pas appris comment mon oncle Thomas est mon oncle, comment ma grand'maman Rosalie et mon grand-père Riboulard furent mes aïeux. J'aime autant vous le dire à présent que plus tard.

Malgré les orages fréquents qui troublaient le ménage, la nature n'avait rien perdu de ses droits, et au bout de six mois de mariage, Rosalie se trouva grosse des faits, assura-t-elle de M. Riboulard. Quatre mois aprés l'évasion de mon oncle, elle accoucha d'une fille qui fut nommée Suzanne, et qui justifia l'opinion que son nom donnait d'elle. Elle fut sage en dépit du sang qui coulait dans ses veines et se maria honorablement à un écrivain du charnier des Innocents, qui devint mon père, qui nous aima beaucoup, ma mère et moi, qui soigna mon éducation au lieu d'aller au cabaret, et qui me mit enfin en état

d'écrire correctement ces mémoires beaucoup plus qu'intéressants.

Mais revenons à mon oncle Thomas, à qui la peur a donné des ailes, et qui rivalise de légèreté et d'adresse avec les chats du quartier. Il saute avec eux d'un toit dans une gouttière, il grimpe de la gouttière le long du talus d'un mur mitoyen ; il est enfin contraint de s'arrêter pour respirer un moment : il avait adopté une manière de voyager à mettre hors d'haleine en cinq minutes un Hercule ou un Samson.

Lorsqu'on est fortement agité et qu'on s'arrête, on réfléchit sans s'en apercevoir. Le premier sentiment qu'éprouva mon oncle fut la joie d'être échappé aux griffes de Riboulard ; le second fut la crainte d'y retomber, et le serment, aussi énergiquement prononcé que possible à sept ans, de ne jamais retourner aux foyers maternels.

Cette résolution bien prise, le voilà de nouveau montant, descendant, s'arrêtant, s'asseyant, se chauffant au soleil, et se consolant de sa dent perdue en pensant qu'il lui en restait trente-et-une, plus que suffisantes pour manger ce qu'il plairait au ciel de lui envoyer.

CHAPITRE III

Ce que devient mon oncle Thomas.

Il était midi, et mon oncle n'avait pas déjeuné. Il pensa qu'il pourrait ne pas dîner, ne pas souper, et il regretta en pleurant de ne s'être pas laissé démeubler la bouche. M. Riboulard grondait, battait, mutilait, mais au moins chez lui mon oncle avait du pain. Réflexions pusillanimes qui aviliraient un

homme de vingt ans, et qui sont pardonnables à sept. Ces courages précoces sont bientôt abattus. Le petit Thomas surmonta pourtant cette faiblesse momentanée; il persista. malgré le besoin pressant, à ne pas se remettre au pouvoir de M. Riboulard, et vous voudrez bien observer que ceci annonce déjà un grand caractère que le temps ne manquera pas de développer.

Il était assis sur un toit d'une pente assez douce, et regardait autour de lui avec cette attention avide que force la famine. A deux pas de là était une lucarne dont il ne voyait pas le dessus. « Ah ! se disait-il, si la fenêtre était ouverte, si quelqu'un demeurait là dedans, si on avait quelques bribes de trop, si on voulait me les donner ! Mais si on me repousse, mais si on me bat, mais si on me reconduit chez M. Riboulard ! » En arrangeant ses *si* et ses *mais*, mon oncle allonge son petit cou ; il voit en effet le châssis ouvert, et il s'approche encore un peu. Des sabots fendus ou percés, quelques genouillères de cuir éparses çà et là, des paillasses contiguës garnissent le pourtour du taudis... Mais, ô surprise ! ô délices ! une grosse table ornée d'une gamelle bourrée d'une copieuse soupe aux choux dans laquelle douze cuillers tiennent d'aplomb comme les pyramides d'Egypte ! Mon oncle dévore ce potage des yeux ; il se consulte, non qu'il portât respect aux propriétés, mais il redoutait les propriétaires.

Pendant qu'il invoque les lumières de sa raison, le vent lui porte en droite ligne le fumet de la gamelle qu'il convoite; ce parfum ajoute à son appétit et termine ses irrésolutions. Ses menottes s'accrochent au châssis vermoulu, il passe ses petites jambes, il se laisse glisser sur les reins, se les

écorche un peu... bagatelle! Le voilà monté sur la table, ses genoux et ses bras pressent et caressent la malheureuse gamelle; il s'arme d'une cuiller et commence à se restaurer.

Il en avait à peu près jusqu'à la gorge, quand la table antique, déjà surchargée du potage, chancelle sur ses pieds noueux. Un des appuis *crie et se rompt.* Le malheureux Thomas roule sur le pavé, la gamelle roule sur lui, la table roule sur le tout.

Mon pauvre oncle se dépêtre le plus vite, et du mieux qu'il put, remonte à sa lucarne et s'enfuit sur son toit, l'estomac et ses haillons chargés de la moitié au moins du potage. Comme il est à présumer que personne ne s'exposera à se casser le cou pour venir le chercher là, il se laisse digérer en paix, et s'endort d'un profond sommeil sans s'embarrasser des suites de son incursion.

Il est réveillé en sursaut par des cris aigus. Il se met sur son séant, il observe, il écoute, il est tout yeux et tout oreilles. Le bruit part du galetas où il a fait bombance. C'est une femme qui se plaint, qui se lamente, et Thomas se rassure un peu : une femme, quelle qu'elle soit, inspire souvent la confiance, et repousse au moins la terreur. Mon oncle, cependant, ne s'exposa point; il laissa crier celle-ci, et elle prit enfin le seul parti à prendre après un désastre aussi accablant. Elle se calma insensiblement, et commença un touchant monologue : rien ne soulage comme cela. On a d'ailleurs l'avantage de n'être pas interrompu par ses interlocuteurs; on peut parler jusqu'à satiété, et c'est beaucoup pour une femme affligée; c'est beaucoup même pour bien des femmes en belle humeur.

« Si la table était tombée d'elle-même, di-

sait la vieille (c'en était une), je trouverais toute ma soupe à terre. Si des chats l'avait mangée, je ne verrai pas des pieds et des mains imprimés dans tous les coins de ma chambre. C'est un chrétien qui a mangé ma soupe ; mais par où est-il entré? La porte était bien fermée. La lucarne est ouverte, mais il n'y a que celle-là sur la couverture, et je ne crois pas qu'on s'expose à se tuer pour déjeuner à mes dépens. Et puis, on ne se serait pas contenté de manger ma soupe; on m'aurait pris mes chemises de toile écrue, et mon sac de gros sous... Allons, il est clair que c'est le diable qui m'a fait une niche. Jetons de l'eau bénite partout, pour l'empêcher de revenir, et voyons ce que nous donnerons à ces pauvres petits. »

Mon oncle n'entendit plus rien que le roulement du loquet qui fermait la croisée, et ce son lui serra le cœur : il était clair qu'on venait de lui couper les vivres. Cependant, comme il pouvait attendre, et que sa prévoyance ne s'étendait pas loin, il ne s'occupa point davantage de l'avenir, et il se rendormit.

La matinée s'écoula. Ses yeux s'ouvrirent enfin par l'effet de certains tiraillements intérieurs qui l'avertissaient qu'il fallait s'occuper au moins du présent. Il sentait clairement la nécessité de dîner; mais comment faire?

Il se traîne sur le ventre, il se rapproche de la lucarne, et un mélange de voix annonce la présence des propriétaires. C'étaient, à la vérité, des voix d'enfants ; mais des enfants n'aiment pas plus que d'autres qu'on mange leur lard dans leur écuelle. D'ailleurs ils étaient douze au moins, et douze contre un, ma foi, la partie n'est pas égale. « Je serai rossé, disait mon oncle, je ne mangerai pas,

je serai peut-être reconduit chez M. Riboulard, et alors mes dents, mes pauvres dents!... il faut prendre patience. »

Pendant la plus grande partie de la journée, il entendit constamment tantôt la vieille, tantôt deux, trois, quatre enfants, qui chantaient, qui riaient, qui grognaient, qui se battaient. Vers les cinq heures succède un silence absolu. L'estomac de mon oncle se mit en révolte ouverte contre ses petits raisonnements; ses dents acérées s'aiguisaient machinalement, et à tous risques il faut manger. Il revient à la lucarne; il regarde. autant que le lui permet un carreau encroûté de poussière. La table est relevée et supporte une éclanche flanquée de carottes et de pommes de terre. Personne dans le chenil; mais la croisée, la maudite croisée est toujours fermée. Cet excellentissime repas est à quatre pieds de lui, et il n'y saurait toucher; il n'en peut pas même respirer l'odeur. Mon oncle Thomas fait justement le second tome de Tantale.

Le besoin rend industrieux à tout âge. Il eût été téméraire de casser un carreau : la vieille pouvait être dans une chambre voisine. Il était plus sûr de faire un trou du côté du loquet, et cela ne devait pas être difficile, parce qu'à travers les vides d'une maçonnerie délabrée il voyait par l'intérieur une partie des tuiles qui couvraient la lucarne. Il en attaque une, il tire, il pousse, il s'agite, il se démène; ses ongles sont en éclats, les bouts de ses doigts usés sont saignants; il ne sent rien, il travaille toujours; il ne sent rien, il faut qu'il mange.

Enfin la tuile insensible, cette tuile qui depuis si longtemps résiste aux efforts de l'innocence, cette tuile cède, se détache tombe sur le toit, et du toit sur la tête du

chien-lion d'une procureuse au Châtelet, qui fait un vacarme affreux, qui pleure son *Fidèle*, qui ameute les passants; et mon oncle, habitant des airs, indifférent à ce qui se passe ici-bas, laisse clabauder mes badauds, et baisse son petit bras par l'ouverture qu'il vient de faire. Déjà il a la main sur le loquet, déjà il se croit maître de l'éclanche et des accessoires, lorsque la clef fait résonner une grosse serrure de bois qui ferme le grenier et force mon oncle à la retraite. Il se dépite, il enrage, il pleure; mais il se retire, et comme il faut qu'il mange, il ramasse de son mieux les parcelles de pain et de légumes dont ses guenilles sont imprégnées, et il amuse au moins la faim qui le dévore.

La nuit vint, et mon oncle, poussé enfin au dernier désespoir, se décide à frapper à la lucarne, à se mettre à la merci des habitants du galetas, à leur conter sa déplorable histoire, et à tâcher d'intéresser leur pitié. Il a le nez collé au châssis, il va frapper.

Il démêle, à la sombre lueur d'une lampe, dix à douze ramoneurs de cheminée qui finissent de souper, qui se déshabillent, et qui vont pêle-mêle gagner les paillasses. La vieille, qui a soin d'eux, a détaché son jupon crasseux, et couvert sa tête pelée d'un vieux bonnet d'indienne piquée. Sans doute la lampe va s'éteindre, et mon oncle conçoit un projet qui déjà décèle le héros.

Il a eu le temps d'examiner le local. Les habits bruns sont au pied des paillasses, les sacs à la suie dans un coin derrière la porte, les tristes restes du souper sont abandonnés sur la table, et la *triboulette* est auprès de la cruche à l'eau. La vieille découvre son grabat, elle souffle la lampe. L'obscurité favorise le courage et l'adresse; mais Morphée retient encore ses pavots, ce qui veut dire

en style vulgaire que personne ne dormait encore.

Le petit Thomas, soutenu par l'espérance et par l'espèce d'orgueil qu'inspire toujours une conception sublime, le petit Thomas se modère, se possède, et prête une oreille attentive, que vient caresser enfin un ronflement général. Le jeune aventurier se dépouille et jette les reliques de Riboulard au premier gueux qui passera dans la rue. Il insinue son bras dans le trou qu'il a fait le jour ; il cherche, il trouve le loquet ; il le tire doucement, bien doucement ; la lucarne s'ouvre.

Il retient son haleine, il se pelotonne et se laisse rouler dans le grenier. Voilà sans doute un grand pas de fait. Il semble qu'il n'y ait plus qu'à poursuivre ; mais les ténèbres, la proximité des dormeurs, la témérité même de l'action, tout s'accorde pour troubler la faible imagination de mon oncle. Il s'arrête, il se repent de s'être engagé si avant ; il éprouve une assez forte envie de rétrograder ; mais que ferait-il sur son toit ? Il faudra y mourir d'inanition, ou marcher vers une autre croisée. Est-il sûr de trouver ailleurs les avantages qu'il a sous sa main ? Ne peut-il pas être accueilli ici et battu là-bas ? Ma foi, tout coup vaille, dit mon oncle, et il s'approche de la table en tâtonnant ; il allonge le bras, il rencontre, culbute et casse nn pot qu'il n'a pas remarqué en faisant de l'œil l'inventaire du lieu. Il frissonne, il s'arrête encore. il se croit perdu ; il ne sait pas qu'il est chez des gens qui dormiraient au bruit du canon. Tout est calme, tout continue de ronfler, et le courage revient à mon oncle.

Il se met à dîner et à souper tout ensemble, et il officie aussi longtemps et avec

autant de sécurité que s'il eût été seul. Il va emplir et vider deux ou trois tribouletttes, et il continue ses opérations.

Il marche droit aux sacs à la suie; il en ouvre un, s'y fourre tout entier, s'y frotte, s'y refrotte, s'y barbouille de la tête aux pieds, et va se jeter, à croix ou pile, au beau milieu des dormeurs.

On était donc dans les grands jours d'été, et, dès trois heures, quelques-uns des commensaux ouvrent les yeux, bâillent et étendent les bras. Mon oncle, qui n'a pas dormi, et pour cause, imite en tout ces messieurs. Ils chaussent les guêtres la culotte et la veste de bure; mon oncle s'empare de celle d'un paresseux, et en deux tours de main il a fait sa toilette. Ils vident chacun leur sac, prennent leur grattoir et enfilent l'escalier. Mon oncle, également muni des ustensiles du métier, descend avec eux. Chacun s'achemine vers le quartier qu'il a coutume d'exploiter; mon oncle reste seul, enchanté de se trouver sur le pavé, maître absolu de ses actions, et bien certain que si Riboulard le rencontre, il lui sera impossible de le reconnaître.

Sans doute ce début est d'un maître; mais que faire, que devenir après un succès aussi brillant? Mon digne oncle s'en tiendra-t-il à ce premier exploit, ou ne fera-t-il plus un pas qui ne le conduise à la gloire? C'est ce que développera la suite de cette remarquable et surtout véridique histoire.

Il avait appris par l'expérience de la veille qu'il est bon de s'assurer des ressources, parce que l'estomac le mieux garni s'évacue au bout de quelques heures. Il marchait en rêvant aux expédients qu'il emploierait, et il n'en trouvait aucun, parce qu'il n'avait encore rien vu. Que de gens ont vu tout ce

qu'il est possible de voir, et n'ont pas plus d'idées que mon oncle Thomas ! Et combien de ces automates à qui tout réussit, sans qu'ils sachent pourquoi ni comment ! O fortune ! femme capricieuse, ne cesseras-tu jamais de te prostituer à des goujats !

Mon oncle marchait, rêvait et filait le long du quai de la Ferraille; il regardait tout avec cet air étonné si naturel à un enfant qui n'a encore été que de la rue des Prêtres au corps de garde du guet, et de ce sale corps de garde du guet à la rue des Prêtres. Ici, de la quincaillerie ; là, du vieux fer ; plus loin, le jardinier fleuriste ; là-bas, l'oiseleur et le perroquet qui jure, et la guenon qui fait la cabriole dans sa cage, et... et... une marchande... est-ce bien cela ?... oui, c'est une marchande de pain d'épice. Mon oncle en a rencontré vingt fois, et n'en a jamais goûté. Qu'il est séduisant le bien qu'on convoite et qu'on ne peut obtenir ! Mon oncle est immobile auprès de la marchande, il couve la bannette des yeux, il la dévore tout entière; l'eau lui en vient à la bouche, il n'est pas de puissance capable de le détacher du pavé où il est cloué.

Un particulier assez bien mis s'était aussi arrêté et s'amusait de l'imperturbable attention du petit ramoneur. Il prend sa calotte de feutre, l'emplit de ces bagatelles, la remet à Thomas, paye la marchande et s'en va. Mon oncle, extasié d'un procédé dont il n'a pas l'habitude, court après le monsieur, qu'il prend au moins pour un comte ou un marquis, à en juger par sa munificence. Il le tire par le pan de son habit, lui fait un remerciement bien ou mal tourné, et finit en lui déclarant qu'il voit bien qu'il est de ses amis et qu'il ne le quittera plus. Il était joli mon oncle, avant qu'un Anglais lui coupât le

bout du nez et la moitié d'une joue, et un joli enfant intéresse toujours. Le monsieur le regarde en souriant et lui dit de le suivre. Le petit Thomas saute derrière lui, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Il croit sa fortune faite.

Ils traversent le Pont-Neuf, prennent la rue des Saints-Pères, celle de Saint-Dominique, et ils entrent dans la cour d'un hôtel somptueux. Le monsieur ouvre un rez-de-chaussée, et fait parcourir à mon oncle une enfilade de douze à quinze pièces. « Tiens, lui-dit-il, balaye-moi toutes ces cheminées. » Et il disparaît.

« Les balayer! c'est bientôt dit, reprenait à part lui mon petit oncle ; mais comment m'y prendre ? »

Il ignorait les premiers éléments du métier; il ne savait pas même pousser ce cri aigre et prolongé qui donne l'éveil aux cuisinières. Il avait sur l'épaule son sac et son grattoir; mais cela lui allait comme un éventail à Mme Angot. Il fallait cependant marquer sa reconnaissance à son bienfaiteur. Il ouvre donc le sac, en tire son instrument et essaye de grimper, après avoir préalablement caché sous le coussin d'un fauteuil à crépines d'or sa calotte et son pain d'épice.

Il mesure le tuyau de l'œil, il se baisse, il s'allonge; il tourne, il retourne; il essaye de toutes les manières. Jamais il ne peut détacher la pointe des pieds du haut des pommettes des chenets. Il avait déjà dans le caractère ce fond d'opiniâtreté qui depuis lui fit surmonter tant d'obstacles, et il jura par son pain d'épice qu'il ramonerait la cheminée ou qu'il se casserait le cou.

Il va prendre un des fauteuils, le traîne dans la cheminée, monte dessus sans penser que des pieds noirs ne s'accordent point avec

une étoffe fond blanc brochée d'or. Il s'élance, il se cramponne; ses genoux et ses reins vont lui donner un point d'appui naturel, lorsqu'un grand laquais, tout chamarré d'argent, entre dans la pièce où était mon oncle. Il s'indigne du peu de respect que porte le ramoneur à un siège sur lequel monseigneur s'assied tous les jours; il tire brutalement mon oncle par la jambe, et le jette au milieu du foyer, qui heureusement était froid. Mon oncle, qui n'était pas encore de force à chercher noise à personne, mais qui avait de l'acrimonie dans les humeurs, prend une poignée de cendre et aveugle le laquais. Pendant que celui-ci crie et trépigne en se frottant les yeux, mon oncle lui racle le nez avec son grattoir et le lui met tout en sang.

Aux clameurs redoublées du laquais arrivent trois ou quatre de ses camarades, qui s'indignent à leur tour qu'un ramoneur ose porter la main sur quelqu'un qui a l'honneur de porter la livrée de monseigneur. L'un lui applique un soufflet, l'autre un coup de poing; un troisième lui donne un coup de pied dans le derrière. Mon oncle, étourdi de cette surabondance de tapes, court en chancelant de chambre en chambre; ses valeureux adversaires le poursuivent avec célérité, non plus pour le battre, mais parce qu'il approchait du cabinet de monseigneur, où ils croyaient bien qu'il n'y avait personne, mais qu'un ramoneur ne doit pas souiller de sa présence.

Mon oncle, qui ne sait pas ce que c'est qu'un seigneur, arrive toujours courant à la porte de ce cabinet : il tourne le bouton, il entre, trouve une jeune et jolie dame qui retournait tous les cartons et feuilletait toutes les paperasses. Il va se blottir derrière elle et s'enveloppe dans ses jupons.

Vous pensez bien que si la dame fut étonnée de cette brusque apparition, elle ne le fut pas moins des manières aisées du diablotin. Les laquais, qui s'étaient respectueusement arrêtés dans la pièce précédente, sont interpellés. Ils racontent l'aventure à leur avantage, comme cela se pratique. Mon oncle passe la tête entre les jambes de la dame, et lui levant les jupons jusqu'aux genoux, il leur donne un démenti formel. La dame est obligée de faire un saut en arrière pour se débarrasser du tenace ramoneur; elle s'assied en riant aux éclats, et veut éclaircir les faits. Elle interroge alternativement mon oncle et ses laquais. Ceux-ci, qui ne savent que trembler devant leur maîtresse, se troublent et balbutient. Mon oncle, encouragé par l'air affable et riant de la dame, prend la parole et ne la quitte plus qu'il n'ait conté comment Riboulard lui a donné la petite vérole, comment il a voulu lui faire arracher les dents, comment lui Thomas lui a coupé un doigt et mordu Carabin à la fesse; comment il a vécu sur son toit, comment il s'est procuré un costume de ramoneur, comment un beau monsieur l'a régalé de pain d'épice, qu'il n'a goûté encore; comment, pour le gagner, il s'est efforcé de ramoner toutes les cheminées du château; comment on lui a fait faire la culbute, et comment il s'en est vengé. « Je suis bien fâché, ajouta-t-il, d'avoir gâté un fauteuil; mais vous voyez bien, ma belle dame, que sans aide je ne pouvais pas monter dans cette cheminée. »

La belle dame, qui s'amusait de ses détails, absolument neufs pour elle, remarquait, autant que le permettaient les intervalles qu'avaient laissés la suie, la vivacité de l'œil et le teint animé du petit orateur : « Qu'on débarbouille cet enfant, dit-elle quand il

eut fini, et qu'on me l'amène chez moi. »

Les politesses et les prévenances succèdent aux coups de pied et aux coups de poing : il est clair que madame prend le petit ramoneur sous sa protection. Un de MM. les laquais lui présente la main sans répugnance, quoique ce fût un propret, et il le conduisit à la chambre de sa femme, qui avait aussi l'honneur d'être attachée à madame, et qui était mère d'un fils à peu près de l'âge de mon oncle, auquel madame n'avait jamais fait attention, parce qu'avec les grands, comme avec les petits, c'est le moment qui fait tout.

« Attendez, dit mon oncle en passant dans l'appartement blanc et or, je n'oublie rien, moi. Voyons un peu mon pain d'épice... sous le coussin de ce fauteuil, là-bas, » continua-t-il en s'adressant à un second valet qui, dès les premiers mots, faisait l'empressé. Un troisième courut, prévint son camarade, et marcha en avant, la calotte de mon oncle sous le bras : le premier le conduisit toujours poliment par la main ; l'autre suivait en riant dans sa barbe des fantaisies de madame ; le quatrième était allé se bassiner le nez avec de l'eau et du sel.

Mon oncle entre chez madame Julie, au milieu de ce cortège imposant. On le plonge dans une bassine d'eau tiède ; on lui met tout le corps à la pâte d'amandes, on le repasse au lait, on lui fait prendre une chemise et l'habit neuf du petit laquais, et pendant que chacun est jaloux de contribuer à sa parure, mon oncle grignotte son pain d'épice en se regardant d'un air satisfait dans toutes les glaces où sa taille lui permettait d'atteindre.

« Je ne me suis pas trompée, dit la belle dame en le voyant entrer, il est fort bien,

cet enfant-là ; il a de l'esprit naturel, et je crois qu'on en fera quelque chose. Faites venir Dugnès.

Dugnès est le *factotum* de la maison ; c'est le monsieur qui a rencontré mon oncle sur le quai de la Ferraille.

Il reçoit l'ordre de faire habiller le petit sur-le-champ, et l'injonction précise de faire en sorte que tout soit prêt dans la journée. Un poète charmant a dit :

> Désir de fille est un feu qui dévore,
> Désir de nonne est cent fois pis encore :

désir de femme de qualité est bien plus fort que tout cela.

Vous voulez savoir sans doute qui est cette femme de qualité qui s'intéresse si fortement à mon oncle ; je vais vous le dire.

C'est la duchesse d'Almanza, qui ne sortait du lit qu'à deux heures, quand certain prélat, jeune et frais, s'occupait de sa conversion à sa ruelle. Malgré ses progrès rapides dans le chemin du ciel, Mme la duchesse était pourtant jalouse de son mari, ambassadeur d'Espagne. Il était alors à Versailles. Pour éclaircir des soupçons qui n'étaient pas dénués de fondement, madame s'était levée ce jour-là à six heures du matin, et elle bouleversait le cabinet de M. l'ambassadeur, dans l'espérance d'y trouver des lettres qui n'y étaient pas, lorsque mon oncle vint se réfugier sous ses jupons.

Jalouse d'un mari qu'on trompe, c'est un peu extraordinaire ; mais M. le duc était aimable, et madame était bien aise de le trouver quand elle n'avait pas mieux.

CHAPITRE IV

Ce que fait mon oncle chez Mme l'ambassadrice.

Nous n'étions pas encore attaqués de l'anglomanie; il ne fut donc pas question de faire de mon oncle un *jockey*. Un habit *habillé* complet, bleu de ciel, bordé d'un galon d'argent, dans lequel serpente, en losange, un liséré ponceau; le derrière des cheveux renfermé dans une *bourse:* le *toupet* et les *faces* papillotés, crêpés, pommadés, poudrés; le chapeau à plumet là-dessus, et Thomas se pavane dans la cour, en attendant l'heure de se placer derrière madame, la serviette sur le bras.

» Il est charmant! il est charmant! dit Mme la duchesse en entrant dans la salle à manger. Je ne veux pas qu'il serve à table; je le réserve pour mon petit appartement. » Et mon oncle est installé dans une espèce de boudoir, où il bâille et s'ennuie magnifiquement entre une perruche et un sapajou. Il s'échappait par l'escalier dérobé quand il en trouvait l'occasion; il allait faire un tour à l'office et de là polissonner dans la rue. Mais si une souveraine de deux lieues carrées d'Allemagne entrait chez Mme l'ambassadrice, on le rappelait aussitôt; on le faisait marcher, tourner par devant, par derrière, à droite, à gauche; parler, chanter; il fallait que la princesse admirât son esprit et ses grâces; puis on le laissait là pour jouer avec la perruche; on retournait à lui, on lui donnait quelques tapes sur la joue, on roulait sa tête dans ses deux mains; on le quittait encore, et on allait agacer le sapajou; on

se replantait devant lui, on lui relevait le menton, on lui faisait ouvrir la bouche, et de l'autre extrémité du boudoir on s'exerçait à lui jeter des gimblettes, des pastilles, des dragées; on riait aux éclats quand on avait atteint le but; on le renvoyait quand on avait assez ri, on le souffletait quand on avait de l'humeur. C'était charmant.

L'habit galonné, les gimblettes et les soufflets déplurent bientôt à mon oncle. Il n'était à son aise qu'à l'office ou chez Julie. Il mangeait d'un côté, il batifolait de l'autre, et il eût été l'enfant du monde le plus heureux, si on eût borné ses devoirs à ces deux articles; mais c'était un petit animal de plus qu'on avait mis dans sa ménagerie, et il fallait qu'il rivalisât de gentillesse avec la perruche et le sapajou.

Il fallait d'abord aussi qu'il fût aimable avec M. l'évêque; mais après deux ou trois visites d'un jeune mousquetaire, madame trouvait très plaisant qu'il détachât la croix d'or de l'éminentissime, et qu'il la passât au cou du sapajou, ou bien qu'il jetat sa calotte par la fenêtre. Le successeur de saint Pierre jugea bientôt, aux espiègleries du valet, des dispositions de la maîtresse; il la quitta, et fut exercer l'apostolat ailleurs. C'est ce qu'elle demandait.

Au mousquetaire succéda un président; à celui-ci deux gardes du corps; à ceux-là un génovéfain, et de temps à autre M. l'ambassadeur, par goût pour la variété.

Tant d'affaires occupèrent tous les moments de madame, et mon oncle fut considérablement négligé. On le relégua bientôt avec le sapajou et la perruche, dont on était aussi dégoûté, comme on se dégoûta depuis du président, des gardes du corps et du génovéfain. Madame avait les goûts très vifs. Ils

changeaient continuellement d'objets, et elle appelait cela jouir de la vie.

Elle avait un fils unique qu'elle voyait un moment tous les jours, et qu'elle abandonnait, le reste du temps, à un gouverneur très élégant, qui faisait sa cour aux femmes de chambre, et qui apprenait à son élève qu'il était le fils d'un grand d'Espagne de la première classe.

M. l'ambassadeur se mêlait quelquefois de ses affaires. Il s'avisa un jour d'interroger monsieur son fils et fut assez étonné de voir qu'à neuf ans il ne sût pas lire. Il ordonna à Dugnès de mettre mon oncle Thomas à l'école, et il lui semblait infaillible que les progrès d'un roturier ne manqueraient pas d'inspirer beaucoup d'émulation à un jeune duc.

Dugnès conduisit donc mon oncle chez un pédagogue renommé et les usages locaux lui inspirèrent d'abord un violent dégoût. Il était persuadé de l'inutilité de la science; il ne concevait pas qu'il dût rester assis quand il voulait être debout, immobile lorsqu'il voulait se servir de ses pieds ou de ses mains; il n'entendait pas davantage qu'il fallût avoir le nez collé sur du blanc et du noir, quand il avait envie de voir voler les mouches; qu'on le fît matin et soir parler à Dieu qui ne lui répondait jamais; enfin, qu'il ne pût pas même évacuer le surplus de sa boisson sans une permission expresse du maître d'école. Dès le second jour il envoya le pédant au diable, déchira son *syllabaire*, et fit des niches à tous ses camarades. Le troisième jour il s'alla promener aux Invalides, se lia intimement avec des décrotteurs de son âge, et passait à jouer à la *chique* le temps qu'il devait être à l'école. Le maître, par égard pour M. l'ambassadeur, n'osa se

permettre la petite correction, ni même la remontrance. Il autorisa mon oncle à faire toutes ses volontés, et ne fut exact qu'à percevoir ses honoraires.

Thomas n'avait plus de vœux à former, et il menait en effet un genre de vie tout à fait satisfaisant, bien vêtu, bien nourri, et rien à faire que de jouer à la chique ou à la fossette. Comme il n'est pas de bonheur durable, un désagrément inattendu troubla bientôt ses plaisirs. Il se livrait avec ses camarades aux accès d'une joie bruyante, lorsqu'on le tira fortement par l'oreille. Il prit une sellette qu'il allait jeter à la tête de l'assaillant... O stupéfaction ! ô terreur ! c'est M. Riboulard.

« Ah! ah! vous voilà donc, mon drôle. Tudieu! comme il est brave! Le joli habit à dégalonner! Allons, qu'on marche avec moi. » Et l'oreille restait prise comme dans un étau. Mon oncle, un peu déniaisé par l'habitude du grand monde, lui fit lâcher prise par la vertu de quelques coups de pied dans les os des jambes, et lui dit succinctement : « J'appartiens à Mme l'ambassadrice d'Espagne; respectez-moi, ou je vous ferai pendre. »

Mon grand-père croyait déjà voir le galon dans le creuset; il croyait, d'ailleurs, que ses droits sur le fils de sa femme valaient bien ceux d'une ambassadrice. Il ne tint compte des menaces de mon oncle. Il courut après lui, l'attrapa, le mit sous son bras comme un sac de nuit qu'on porte à la diligence, et rentra chez lui.

Mon oncle, en s'éloignant, criait à ses camarades : « Courez à l'hôtel! Demandez M. Dugnès; dites-lui que Riboulard m'enlève. » Et ses camarades, qu'il bourrait de massepains et de confitures sèches, firent à l'instant sa commission.

Cependant, mon oncle et Riboulard arrivent, l'un portant l'autre, à la rue des Prêtres. Le petit, déposé au bas de l'escalier étroit, sale et obscur, compara le sort dont il jouissait à celui qui lui était probablement réservé au galetas. Il regimba, il se défendit; mais Riboulard, qui n'était plus contenu par les passants, toujours disposés à donner raison au plus faible, Riboulard prit le fourreau de sa rouillarde, et commença à faire le beau-père. Il chassait mon oncle devant lui; s'il s'arrêtait une seconde, les coups lui pleuvaient sur les épaules, sur les reins, sur les gras de jambe, et c'est de cette manière amicale qu'il fut rendu à ses *pénates*, ou, si vous l'aimez mieux, réintégré dans son ancienne habitation.

Comme tout délit entraîne punition, ainsi que le prononcent les codes criminels de tous les peuples, Riboulard s'érigea en président, conseiller, rapporteur, greffier et exécuteur des hautes œuvres. Rosalie, ma sensible grand'mère, était à confesse, Hélas! elle eût contenu l'inflexible Riboulard; elle eût défendu le sang innocent... Mais la sentence est prononcée. Dans un instant mon oncle est réduit à l'état où il était quand Mme sa mère le déposa dans le plat au fromage, et il est attaché à une colonne du lit, et Riboulard le fustige avec son ceinturon, jusqu'à ce qu'il soit fatigué de frapper, parce que, disait-il avec beaucoup de sagacité, en motivant son arrêt, parce qu'il est affreux, lorsqu'on sort de parents honnêtes, de les déshonorer en se faisant laquais. « Corbleu! j'étais page, » répliquait mon oncle en grinçant des dents à chaque coup.

Et la douleur provoque certaine évacuation qui dore la banderole de cuir, et dont les

éclaboussures bouchent l'œil unique que conservait Riboulard.

Pour qu'il ne restât plus de traces de la servitude de mon oncle, il lui jeta une vieille culotte dont le petit devait faire le plus grand cas, parce que c'était le drap de Sa Majesté, qu'il avait été porté par un brave militaire, et il sortit le paquet de mon oncle à la main, pour aller vendre le galon à un juif, et le reste à la friperie.

Thomas, flagellé et resté lié à son pilier, maudit quelque temps Riboulard en pleurant; mais, comme on ne peut pas toujours maudire et pleurer, il s'apaisa et jugea très sainement que ce qu'il avait de mieux à faire était de se soustraire à une seconde et peut-être à une troisième fustigation. Il s'agita dans tous les sens pour se dépêtrer de sa corde; mais Riboulard savait faire des nœuds. Il avait longtemps serré les pouces aux filous et autres gens du même acabit, qu'on entassait dans des fiacres pour les enterrer à la Conciergerie et au Châtelet.

Nécessité est mère de l'industrie. Quand mon oncle fut convaincu que ses mains, faibles encore, ne pouvaient lui rendre la liberté, il se servit de ses dents, dont fort heureusement Riboulard n'avait pu le priver. Il mâcha la corde, et la coupa brin à brin. Au bout d'une demi-heure de travail, il se trouva maître de commencer son second voyage aérien, car le vieux sergent ayant soigneusement fermé la porte, il ne restait d'issue que la croisée, et de chemin que les toits.

Mon oncle connaissait parfaitement celui qui menait au grenier des ramoneurs. C'était même, lors de sa première excursion, le seul endroit accessible qu'il eût trouvé en route. Mais comment oser retourner là, après

avoir enlevé le costume complet d'un de ces messieurs? Si du moins il n'eût pas dédaigné de le renvoyer après avoir endossé la livrée; s'il avait de quoi le payer en cas de difficulté... Une réflexion en amena une autre. Mon oncle pensa qu'il pouvait très légitimement s'approprier une petite part des biens de la communauté. Comme on aime beaucoup à gagner sans travail, cette idée lui rit singulièrement, et sans perdre le temps à calculer le plus ou le moins de droits qu'il avait à la masse, il prit la hallebarde du sergent et travailla si bien de la pointe, qu'il fit sauter un panneau de l'armoire qui recélait le magot.

Tout était dans cette armoire, la seule qu'il y eût dans la mansarde, et l'imagination de mon oncle agit sur toutes les parties du mobilier à la fois. Il jugea qu'un habillement complet de M. Riboulard lui ferait mieux qu'une simple culotte percée au derrière. En conséquence il s'affubla de ce qu'il avait de meilleur et de plus beau. La chemise à manchettes festonnées, la culotte neuve, la veste pareille qui lui tombait aux genoux; l'habit qui n'avait encore passé qu'une revue et qui descendait aux talons; le chapeau bordé d'argent, une poignée d'écus dans chaque poche, et voilà mon oncle sur le toit, se félicitant intérieurement du désespoir qu'éprouverait Riboulard, et se croyant bien vengé de tous les mauvais traitements qu'il en avait reçus.

On tient à ce qu'on a, sans s'embarrasser beaucoup des moyens par lesquels on a acquis. Mon oncle sentait de la répugnance à aller faire restitution chez la vieille. Il ne fallait qu'un raisonnement bon ou mauvais, pour le faire retourner d'un autre côté, et vous pensez bien qu'il s'en présenta aussitôt. Mon oncle s'observa qu'on pourrait ne pas

se contenter de la valeur de ce qu'il avait pris ; qu'on pourrait le maltraiter, et peut-être le dépouiller. Il n'en fallut pas davantage. La vieille demeurait à gauche, il prit à droite.

Après avoir mis cinq à six maisons entre Riboulard et lui, son premier soin fut de s'asseoir, de mettre son chapeau bordé sur ses genoux, et de compter ses espèces : on est bien aise de savoir ce qu'on a. « Trente-deux écus de six francs ! combien ça fait il ? se demandait mon oncle. Ma foi, je n'en sais rien, se répondit-il, mais avec trente-deux écus de six francs, je dois vivre trente-deux mois. Dans trente-deux mois, je serai grand garçon et je rosserai Riboulard, si je le rencontre. C'est dit. Allons, marchons. »

Après avoir marché quelque temps, il trouve une petite fenêtre ouvert, il entre sans façon : la richesse donne de la confiance. Il regarde, résolu à pousser, tout d'une haleine, un compliment assez bien arrangé ; personne encore dans cette chambre. D'assez beau linge empilé d'un côté ; de l'autre, un grand panier d'osier ; du feu au fond, et des surplis qui finissent de sécher dessus et autour ; un rechaud avec du charbon allumé, et des fers à repasser qui chauffent. A ce dernier article, mon oncle, qui, ainsi que bien d'autres, devinait ce qu'il voyait, conclut qu'il était chez une repasseuse.

Il eût volontiers gagné la rue à l'instant même ; mais la repasseuse, aussi prudente que Riboulard, avait aussi fermé sa porte. Mon oncle, qui n'était pas fâché de voir venir et de connaître un peu le caractère de la dame avant que de se manifester à elle, mon oncle ôta le feu du fond du panier, et s'y inséra tout entier, après avoir fait une visite au garde-manger, préliminaire auquel il ne manquait jamais.

Il s'était à peine mis en cage, qu'il entendit quelque bruit. Il finit de rétablir les surplis dans leur premier état, et il se ménagea un petit jour, pour voir à quelle espèce de femme il allait avoir affaire.

Elle rentra en chantant, et c'était d'un bon augure : les personnes gaies sont rarement méchantes. Elle s'approcha, elle parut jolie à mon oncle. Il ne savait pas encore quelle différence réelle existe entre une femme laide et une jolie ; mais les grâces plaisent à tous les yeux et à tous les âges, et la repasseuse plut tellement à mon oncle, qu'il ouvrit la bouche pour lui dire : Mademoiselle... et puis quelque chose encore, lorsqu'on frappa doucement à la porte ; mon oncle ravala son discours.

C'étaient deux cordeliers de la plus riche encolure. « Mademoiselle Louison, dit le premier d'un ton papelard, nos aubes sont-elles prêtes ? — Hé ! entre donc, dit le second d'un air déterminé ; ne vois-tu pas qu'elle est seule ? » Ce second prit la repasseuse, l'embrassa avec une sorte d'affection, et cependant il avait dans son regard ardent et dans sa figure enluminée quelque chose qui fit peur à mon oncle et qui le détermina à garder son poste et le silence. Il s'en applaudit bientôt, car le moine, sans la moindre explication, prit Louison par le bras, la poussa brusquement vers une alcôve, et la renversa sous lui. « Oh ! le vilain homme, disait mon oncle en lui-même ! battre une aussi jolie fille ! il me tuerait donc, moi. » Et il se tint coi. Pendant ce temps-là, l'autre père tirait de dessous son manteau une brioche, deux bouteilles de vin, et étendait une serviette sur la table. Louison revint toute chiffonnée, toute rouge, et elle sourit au moine. « Tiens, disait mon oncle à part lui, elle aime à être

battue ; c'est singulier, ça ! Et le père qui avait arrangé la collation battit Louison à son tour, et tous trois se mirent à table. Ma foi, disait mon oncle, c'est une drôle de fille que cette Louison, elle n'a pas de rancune. S'ils m'en avaient fait autant, je ne boirais pas avec eux. Ah ! peut-être n'ose-t-elle pas faire autrement, de peur d'être battue plus fort. Je remarquerai l'allée en sortant. Si je retourne à l'hôtel, ce qui n'est pas sûr, puisque je me vois à la tête de trente-deux écus de six francs ; si j'y retourne, je conterai cela à M. l'ambassadeur, et il fera justice de ces coquins-là... qui... que... » Ici, mon oncle, pour qui la collation n'avait rien de bien récréatif, puisqu'il n'y participait pas, mon oncle bâilla deux fois, et s'endormit sous son panier.

Il n'a jamais pu me dire si Louison fut battue encore après la collation. Il l'a présumé depuis, et moi aussi ; mais comme on ne doit pas risquer de calomnier un ordre aussi respectable que celui des cordeliers, nous nous garderons bien de donner nos présomptions pour des réalités.

Quoi qu'il en soit, mon oncle, qui n'a pas d'idées très suivies quand il dort, ne pensa plus où il était. Il s'étendit tout à coup comme il eût fait dans son lit, et il se réveilla en se sentant rouler par la chambre lui et son panier. Louison, que ce bruit, inusité chez elle, éveilla aussi, demanda d'une voix tremblante qui était là ? Vous jugez de cet exposé qu'il était alors nuit close.

Mon oncle, l'imagination toujours pleine de deux pères battant Louison avec une sorte de fureur, ne sachant pas s'ils étaient retirés ou non, craignant d'être battu à son tour, ne répondit rien à cette première interpellation. Il lui sembla qu'une seconde voix la répétait

d'une autre partie de la chambre, et il se hâta de sortir de son panier. Il chercha l'alcôve, décidé à se tapir sous le lit ; il y arrivait, il se croyait en sûreté, au moins pour le moment, lorsque sa main porta sur une jambe nue. Cette jambe se retire aussitôt, et celui ou celle à qui elle appartient pousse un cri lamentable. Mon oncle, épouvanté, se retire aussi, et s'enfuit jusqu'à la muraille opposée. C'est de là qu'il écoute, qu'il cherche à percer les ténèbres qui l'environnent : il n'entend ni ne voit rien.

Le propriétaire de la jambe, rassuré par un long silence, se hasarde à aller prendre le briquet et des allumettes, sur un coin de la cheminée près de laquelle mon oncle était sans le savoir. Les deux adversaires se trouvent nez à nez, et se soufflent leur haleine au visage. Mon oncle, que cette approximation glace jusqu'à la moelle des os, veut se sauver, et porte les bras en avant, de peur de se casser la tête. Il frappe, d'un coup sec, le chien du briquet, le paquet d'allumettes, et les fait sauter des mains de celui ou de celle qu'il veut éviter. L'autre, qui sent échapper ce qu'il croit bien tenir, est de nouveau saisi de frayeur, jette un second cri plus fort que le premier, se met aussi à courir. Mon oncle et lui, ou elle, se rencontrent, s'accrochent ; ils trébuchent, ils tombent, et s'en vont, l'un à droite, et l'autre à gauche.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, prononça enfin une troisième voix, à ce que crut mon oncle, ma voisine m'avait bien dit que si je vivais avec des prêtres, le diable ne manquerait pas de me rendre visite... Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... au nom de la très sainte Vierge, je te conjure, esprit malin : réponds, que veux-tu de moi ? — Que tu m'ouvres les

portes, reprend mon oncle, déjà habile à saisir les circonstances. — Oh ! bien volontiers, réplique la timorée Louison. Et la porte s'ouvre en effet, et mon oncle décampe à petit bruit. Il s'attache à la rampe, il dégringole l'escalier plutôt qu'il ne le descend, cherche le pêne de la porte de la rue, le trouve, le tire, et respire en liberté sur le pavé du roi.

Si mon oncle avait eu un peu plus d'usage, il aurait senti que des cordeliers qui ont battu une repasseuse toute une après dînée, ne sont pas fâchés d'aller se reposer chez eux ; que la règle d'ailleurs leur enjoint de rentrer à sept heures : enfin il eût profité de l'occasion, et il n'est personne en sa place qui ne se fût empressé de battre Louison qui en valait bien la peine. Mais loin d'avoir de semblables pensées, il se félicitait d'être sorti de là sain et sauf; il ne se doutait même pas que les trois voix qu'il avait entendues étaient toujours celles de Louison, qui changeait de place et d'intonation, selon que la peur agissait plus ou moins sur elle.

Mon oncle, enchanté donc d'être dans la rue, tourna ses pas vers le Pont-Neuf, qu'il connaissait comme sa mère. Il se proposait de passer le reste de la nuit sous la Samaritaine, et d'aviser là à la manière de dépenser agréablement son argent ; sauf ensuite à retourner servir M. l'ambassadeur, ou tel autre seigneur à qui sa petite figure conviendrait.

Il allait monter le trottoir, lorsqu'une patrouille du guet à pied passa près de lui. Le caporal qui la commandait examina sa mine hétéroclite à la lueur du réverbère, et ne concevant pas qu'on pût être fagoté ainsi sans quelques raisons extraordinaires qu'il pouvait être important à la police de pénétrer, il arrêta mon oncle *de par le roi ;*

il le somma de lui déclarer où il avait pris le costume complet d'un sergent de son corps, et pourquoi il osait le porter. Mon oncle raconta les faits avec ingénuité, et comme un caporal ne doit jamais rire sous les armes, celui-ci garda un sérieux imperturbable, et prononça qu'il fallait conduire le petit bonhomme chez M. l'ambassadeur, s'assurer de la véracité des faits par lui allégués, et qu'à l'égard de l'argent et des habits pris à Riboulard, comme il n'avait eu la hallebarde que par un passe-droit fait à lui caporal, tout cela deviendrait ce qu'il plairait au ciel et à mon oncle.

Le caporal et sa patrouille se présentèrent respectueusement à la porte de M. le duc. Il était minuit ou environ, et l'officier du guet croyait n'avoir affaire qu'au suisse : il eût été au désespoir de déranger monseigneur. Mais on célébrait à l'hôtel la naissance d'une infante, et tout y était dans la joie et le tumulte. Dugnès, qui allait et venait pour donner des ordres, traversait la cour quand la patrouille se présenta. Il reconnut mon oncle, lui fit recommencer son récit, et le jugea propre à divertir un moment l'honorable assemblée. En conséquence, il envoya l'officier et ses gens, qui ne demandaient pas mieux, se restaurer à la cuisine; il prit Thomas par la main, et le livra à M. l'ambassadeur.

Celui-ci, qui aimait à rire aux dépens des autres, surtout quand il avait bien soupé, fait faire à mon oncle le tour de la table. Les dames et les seigneurs se tournent aussitôt pour considérer le petit animal qu'on leur présente, et un prince décide qu'il ressemble parfaitement à ces chiens habillés qu'on fait danser dans les carrefours.

Il fallut que mon oncle racontât, pour la

troisième fois, à haute et intelligible voix, ce qui lui était arrivé pendant cette journée. Entre autres incidents, l'histoire de Louison battue par deux cordeliers parut délicieuse à la plupart des dames. Trois ou quatre d'entre elles demandèrent le nom du très digne père qui l'avait si brutalement saisie par le bras, et se pincèrent les lèvres quand mon oncle déclara qu'il ne l'avait pas ouï nommer, mais que c'était un terrible batteur. Les ris redoublèrent quand mon oncle supplia, à genoux, l'ambassadeur de venger cette pauvre Louison, et de faire punir les deux moines. « Parbleu, dit l'ambassadeur au lieutenant de police, qui était du nombre de ses convives, vous devriez porter cette cause à votre audience ; cela serait réjouissant. — Si cela peut amuser Votre Excellence, elle en aura le passe-temps. Je supposerai seulement, par égard pour le clergé, que ces deux drôles se sont masqués en cordeliers, sans tenir en rien à cet ordre respectable, et je vous réponds que leurs supérieurs ne les réclameront pas. » On parla ensuite modes, politique et spectacle tout à la fois. Un petit-maître raconta l'anecdote scandaleuse du jour, à demi-voix, mais de manière à être entendu de tout le monde. Mon oncle, qu'on laissait à l'écart, puisqu'il n'avait plus rien à raconter, retourna trouver l'ami Dugnès. Celui-ci le mit à même de deux ou trois plats d'entre-mets, qu'il vida avec beaucoup de dextérité ; puis il l'envoya coucher, et il lui dit de faire ce qu'il voudrait des habits du sergent, et de ce qui était dans les poches. Cette conclusion flatta singulièrement mon oncle, et l'aida à dormir d'un bon somme. Fais-en autant, très cher lecteur, pour peu que ce livre a de vertu soporative : il sera au moins bon à quelque chose.

CHAPITRE V

Une audience de police.

Rétrogradons un moment, et revenons sur ce qui se passa à l'hôtel pendant que mon oncle fut entre les mains de l'avare et impitoyable Riboulard.

Les décrotteurs, ses amis, étaient restés pétrifiés de son enlèvement, car on juge des choses les plus sérieuses, comme des plus futiles, par l'analogie qu'elles ont avec nos intérêts. Ainsi, par exemple, un roi trouve mauvais qu'on vole une province au roi son voisin, dont il ne se soucie guère, parce que l'usurpateur, agrandi et fortifié, peut lui prendre son tout; ainsi un ministre veut faire de son maître le prototype des souverains, parce qu'on eût jamais parlé de Mécène s'il n'eût été que l'homme d'affaires du roi d'Yvetot; ainsi un officier, sans talents, ne peut avancer qu'à son tour, et il crie que les préférences accordées à un mérite dont il ne convient pas découragent les vieux militaires et étouffent l'émulation; ainsi un prélat défend sa religion, qu'il a presque oubliée, parce qu'elle fournit aux gages de ses maîtresses, de ses laquais, de son cuisinier, et à l'entretien de ses chevaux et de ses équipages; ainsi le financier atteste la probité de ses confrères qu'on attaque, parce qu'il sent qu'on ne lui fera pas plus de grâce qu'à eux, et qu'il voudrait que les initiés seuls connussent les secrets du métier; ainsi un autre voleur plaint sincèrement son camarade qu'on va pendre, parce qu'il peut le dénoncer *in extremis,* et faire à ses dépens sa

paix avec la justice ; ainsi une petite maîtresse blâme hautement une jolie femme qui souffle un ou deux amants à une autre, parce qu'elle est bien aise de conserver les siens ; ainsi un auteur, qui n'est pas bouffi d'amour-propre, compatit à la chute d'une pièce, parce que demain il peut lui en arriver autant ; ainsi un poète médiocre préconise des littérateurs ignorés, parce qu'où les sots sont quelque chose, la médiocrité est tout ; ainsi nos décrotteurs voulaient ravoir Thomas, parce qu'avec lui reviendraient les friandises dont il les bourrait régulièrement.

Ils furent donc trouver M. Dugnès, crièrent tous à la fois à la cruauté, à l'infamie, à l'innocence persécutée ! Dugnès, qui aimait toujours mon oncle, fut raconter le fait à madame ; madame, pour qui mon oncle n'avait pu avoir de mérite que celui de la nouveauté et qui depuis longtemps ne s'occupait plus de lui, madame écouta à peine Dugnès, et lui parla de sa nouvelle calèche et de sa loge à l'Opéra. Dugnès, qui connaissait la fibre sensible des cœurs de qualité, répliqua qu'un malheureux, un drôle avait osé méconnaître les droits des ambassadeurs. L'ambassadrice, qui tenait d'autant plus à ses prérogatives qu'elle les méritait moins, entra aussitôt dans une colère épouvantable ; elle se leva pour courir à son secrétaire, elle renversa en passant son déjeuner de Sèvres, et marcha sur la queue de son sapajou. Elle prit du papier doré sur tranche, et écrivit, de sa propre main, une longue lettre de quatre lignes à M. le lieutenant de police. Elle redemandait mon oncle au nom du roi d'Espagne, et faisait de son enlèvement une affaire de potentat à potentat.

Thomas était fort tranquille dans le panier de Louison, pendant que deux Etats puis-

sants touchaient pour lui à une rupture éclatante, que prévint pourtant la condescendance du magistrat; et les démarches qu'il fit dans la matinée lui valurent l'honneur d'une invitation pour le soir.

Dugnès se rendit avec la lettre chez le conseiller d'Etat. Celui-ci protesta, dans une réponse aussi écrite de sa propre main, qu'il était trop heureux de trouver l'occasion d'être agréable à Mme l'ambassadrice, qu'il n'avait jamais vue; et aussitôt un exempt fut dépêché rue des Prêtres, avec l'ordre de mettre Riboulard au cachot, sans autre information, parce qu'il n'était pas possible que l'ambassadrice d'Espagne n'eût pas raison.

Dugnès fut poliment invité à accompagner l'exempt qui devait lui remettre l'intéressant personnage pour lequel Mme la duchesse faisait tant de bruit.

Le mouchrd en chef et Dugnès passaient devant les piliers des halles. L'œil de l'Espagnol fut frappé de la défroque galonnée de mon oncle accrochée à un clou. Riboulard avait trouvé dans un seul individu, le juif et le fripier, et l'honnête acquéreur s'était empressé d'étaler le tout, parce que cela pouvait convenir au petit laquais de quelque gros fabricant qui voudrait aller trancher du grand seigneur en Italie ou en Allemagne.

Dugnès, en qualité d'homme d'affaires de M. le duc, connaissait parfaitement les lois. Il se rappela le vieil axiome : *On prend son bien où on le trouve.* Il prit en effet la parure complète de mon oncle et la jeta sur le devant de son carrosse. « Cinq cents francs, mon maitre, disait le fripier en le suivant le bras tendu et la main ouverte, cinq cents francs, je n'en puis rien, rien rabattre. Examinez, cela n'a pas été mis. C'est une livrée qu'un tailleur a manquée à un postillon du

cardinal de Rohan. — Prends garde, bavard, interrompit l'exempt, que je ne te mène à Bicêtre pour t'apprendre à acheter des effets volés à un ambassadeur! — Mais, monsieur... — A un duc! — J'ai acheté... — A une Excellence! — En sûreté de conscience... — Le *duplicata* du Roi Catholique! — C'est un officier du guet, un homme respectable... — Fouettez, cocher, délivrez-nous de ces criailleries. » Et le cocher fouette, et on descend chez Riboulard.

Il était dans sa chambre, marchant à grands pas, s'arrachant d'une main le peu de cheveux dont il pouvait disposer, et se donnant tantôt un soufflet, tantôt un coup de poing. Il s'arrêtait ensuite devant son armoire, enfoncée et pillée, et recommençait à trépigner et à se meurtrir. « Finissons ce manège, monsieur Riboulard, dit l'exempt. et dites-moi ce que vous avez fait de Thomas. — Oh! le petit coquin, voyez, voyez, monsieur. Mon uniforme des dimanches, mon sang, mes entrailles, mon argent, il m'a tout volé et s'est enfui par la fenêtre, après avoir rompu cette corde avec laquelle je l'avais fortement attaché. — Ce n'est pas une histoire que je vous demande, monsieur, c'est Thomas. — Je ne vous fais pas d'histoire, monsieur, et vous voyez bien, à mon désespoir, que je vous dis la vérité. — Vérité tant qu'il vous plaira; au cachot, jusqu'à ce que Thomas se trouve. — Mais, monsieur, je n'ai pas tort. — Tort ou raison, M. le lieutenant de police l'a ordonné ainsi, et cela plaît à M[me] l'ambassadrice. »

Riboulard se lamente, il fait son paquet et se dispose à se rendre, sur sa parole d'honneur, dans les souterrains de l'Abbaye. Le fripier avait suivi la voiture de Dugnès, sans autre intention que de le fléchir et d'en obte-

nir quelque dédommagement. Il prit des informations dans la rue des Prêtres, et on lui indiqua la demeure de son vendeur. Il était à présumer qu'il en obtiendrait meilleure composition que de l'exempt et de Dugnès; il arriva donc chez lui, et commença en entrant le second acte de la pièce, dont le premier s'était passé sous les piliers des halles.

L'exempt se souciait très peu que le fripier fût satisfait ou non, et il ne s'émut pas infiniment en le voyant menacer et gourmer Riboulard, parce qu'on peut fort bien aller au cachot avec le nez cassé ou une côte enfoncée; mais ce qui alluma sa bile, c'est que le fripier ne gagnant rien à battre le sergent, et trouvant l'armoire ouverte, se dédommagea sans compter et prit à poignées dans la cassette. Riboulard retrouva des forces et cria au voleur à tue-tête. L'exempt, ayant une occasion de prouver à monseigneur de la police son zèle et son activité, voulut arrêter le fripier : ces coups de main menaient à une inspection. Dugnès, qui ne pouvait ravoir Thomas, se contenta pour le moment de ses habits et laissa les battants et les battus s'arranger eomme ils l'entendraient.

L'Espagnol était dans la rue et il cherchai son cocher, qui buvait en l'attendant, ainsi que cela se pratique, lorsqu'un énorme paquet, qui frisa en tombant la corne de son chapeau, le fit sauter deux toises en arrière. C'est beaucoup, deux toises; mais on saute bien quand on a peur. Voici ce qui fit sauter Dugnès.

L'exempt n'était brave que lui sixième contre un, et il ne se souciait pas d'approcher le fripier de trop près; il se contentait de barrer la porte pour l'empêcher de s'évader. Le fripier, qui sentait que tôt ou tard

une escouade viendrait assurer la victoire à l'exempt, prit aussitôt son parti : ce fut de sortir par le chemin familier à mon oncle, se proposant, en sa qualité de bourgeois de Paris, de plaider ensuite et de se faire adjuger les espèces de Riboulard.

Il n'avait pas l'intrépidité de Thomas, et la tête lui tourna dès qu'il fut sur le toit. L'exempt, qui le regardait aller de la lucarne, se trouva fort de la faiblesse de son adversaire. Il se sentit, en outre, animé par la présence de trente commères que le brouhaha avait attirées aux croisées. Rien n'est aussi propre à inspirer du courage que l'attention d'un certain nombre de spectateurs. Voilà peut-être pourquoi tel qui tremble lorsqu'il entend une souris trotter dans sa chambre, se laisse gaiement couper le cou en public.

L'exempt paraît donc sur le toit d'un air résolu et se met à la poursuite du fripier Il affectait de marcher le jarret tendu et avait bien soin cependant de bien établir un pied avant que d'avancer l'autre. Il gagnait petit à petit sur le fripier, qui se traînait de son mieux sur ses genoux et sur ses coudes. « Il l'aura ! il ne l'aura pas ! » criait-on des fenêtres voisines.

L'exempt saisit enfin son homme par un pied. L'autre lui allonge un coup qui lui fait perdre l'équilibre. La violence du mouvement le fait perdre aussi au fripier, et la perte leur devient fatale à tous deux. Ils roulent ensemble du haut du toit en bas, et de là dans l'espace. L'exempt tombe sur l'impériale du carrosse de Dugnès, et se casse uue cuisse; le fripier tombe sur le siège, et tue le chien danois de M. le duc, qui regardait tranquillement les passants, assis sur son cul.

Un officier du guet au cachot, un exempt qui a la cuisse cassée, un fripier qui a failli se rompre le cou, sont une satisfaction qui suffirait à l'orgueil même d'une reine; aussi Mme l'ambassadrice en témoigna-t-elle sa satisfaction au conseiller d'Etat, et elle voulut bien, ainsi que je crois l'avoir dit plus haut, l'admettre à sa fête du soir.

Cette fête tirait à sa fin, et le magistrat dont la perruque était défrisée, l'habit poudré et les manchettes chiffonnées, parce que s'il s'était avisé de batifoler avec les dames, le magistrat jugea à propos de se retirer avant le jour, pour ne pas compromettre la dignité du costume. Il avait, d'ailleurs, des causes importantes à juger à l'audience du matin, et un peu de repos était nécessaire pour lui rafraîchir le cerveau.

Il avait promis à M. le duc une scène burlesque, dont Louison devait faire les frais. Dugnès, assez philosophe pour un Espagnol, ne voulait pas manquer cette audience, qui pouvait fournir un chapitre aux bizarreries de l'esprit humain. Il se rendit de très bonne heure à la salle ou devait siéger monseigneur. Il s'assit derrière les gradins pour tout entendre et n'être pas dérangé. C'est là qu'il prit des notes, sur lesquelles il rédigea ce que vous vous allez lire, et ce qu'il se garda bien de publier alors : il faut toujours ménager les gens en place, *tant qu'ils y sont.*

(Deux messieurs entrent dans la salle. Habits de velours, vestes de brocart, l'épée, le chapeau sous le bras. Ce sont sans doute des gens d'importance. Nous allons voir cela (1).

BERTRAND. — Déjà à l'audience, mon cher Michaud?

(1) Tous les faits qui suivent sont vrais. Les noms des personnages seulement sont changés.

MICHAUD. — Vous n'êtes pas moins exact, mon cher Bertrand.

BERTRAND. — L'exactitude ne coûte rien, et plaît à monseigneur.

MICHAUD. — Il est vrai qu'il est toujours bon de se mettre en évidence.

BERTRAND. — Vous pensez comme moi. Nous avons toujours eu les mêmes principes.

MICHAUD. — Et nos principes sont les bons. Aussi la fortune nous favorise; les grands nous recherchent, la canaille nous craint, monseigneur nous considère, et nos affaires vent leur train.

BERTRAND. — Cette canaille est cependant loin encore de la vénération que nous devrions lui inspirer. Elle se permet parfois des expressions et même des gestes...

MICHAUD. — Quel est l'état qui n'a pas ses désagréments ? Le nôtre n'en est pas moins un des plus importants de Paris.

BERTRAND. — Vous êtes modeste. Les inspecteurs de police sont les premiers hommes du royaume, mon ami. Le roi gouverne la France, les ministres gouvernent le roi, monseigneur gouverne les ministres, et nous gouvernons monseigneur. Je conclus de là que nous sommes les êtres par excellence.

MICHAUD. — Je trouve un grand fonds de philosophie dans ce que vous venez de dire. Il y a cependant une conséquence qui vous est échappée.

BERTRAND. — Laquelle?

MICHAUD. — C'est que monseigneur est fort heureux de nous avoir.

BERTRAND. — Parbleu, je le crois. Que ferait-il sans nous ? Dupont est un maladroit, Nicolas vieillit, et Lecourt...

MICHAUD. — Oh! pour celui-là il ira au grand. Quelle vigilance, quel tact, quelle finesse! Point de scrupules ; ne connaissant

ni parents, ni amis, considérant la nature et les sentiments du cœur comme des préjugés puérils. Il est vraiment né avec des qualités rares.

BERTRAND. — Mais je ne lui vois que les qualités nécessaires à son état. Savez-vous, mon ami, qu'il y a peu d'hommes dont on puisse faire un bon inspecteur de police? Quelle réunion de talents exige notre profession! A propos, vous avez sans doute fait quelque découverte?

MICHAUD. — Je ne me présente jamais à la police sans cela. Et vous?

BERTRAND. — Si je n'en avait pas, j'en imaginerais. *(Ici M. Bertrand prend un ton affectueux.)* Mon bon ami, j'ai à te consulter sur une affaire qui m'embarrasse.

MICHAUD. — Bertrand embarrassé! C'est un peu fort.

BERTRAND. — C'est peut-être la première fois; mais enfin, je le suis. Nous sommes seuls, profitons du moment. (*A demi-voix.*) Je veux introduire dans Paris une édition de la Vie privée de la Pompadour.

MICHAUD. — Ce n'est que cela! il faut la dénoncer à monseigneur.

BERTRAND. — Le bel expédient!

MICHAUD. — Admirable. Tu te soucies peu de ce que deviendront tes livres, pourvu qu'on te les paye.

BERTRAND. — Oh! cela m'est indifférent. Je n'écris pas pour être lu.

MICHAUD. — Ces ouvrages font sur monseigneur l'effet de l'eau sur un hydrophobe. Il frémira, nous assemblera, promettra et payera. Suivez mon plan, monsieur. On bat la générale à la sourdine. L'armée grise est sous les armes; les barrières sont gardées. ta voiture entre par celle où tu es de poste, tu la saisis, tu laisses échapper le charre-

tier, et tu conduis ta charrette ici avec un fracas d'enfer. Monseigneur te loue, te félicite, te délivre un *bon* de la somme promise et envoie ton ouvrage moisir dans une tour de la Bastille, ce qui n'est pas un grand malheur pour le public.

BERTRAND. — En honneur, avec tout mon esprit, je n'aurais pas trouvé celui-là. Mon ami, je m'humilie devant toi.

MICHAUD. — Je vais à mon tour te faire une confidence.

BERTRAND. — Je me croirai trop heureux de te prouver ma reconnaissance. As-tu aussi quelque affaire embarrassante?

MICHAUD. — Je suis amoureux d'une charmante petite femme...

BERTRAND. — Un inspecteur de police sérieusement amoureux! cela me passe.

MICHAUD. — C'est peut-être une fantaisie plutôt que de l'amour. Je crois même que, sans les difficultés que j'éprouve, cette petite bourgeoise ne m'eût pas longtemps captivé.

BERTRAND. — C'est-à-dire que la dame fait la réservée?

MICHAUD. — Pas du tout; et nous aurions déjà mis cette aventure à fin, sans la jalousie vigilante du plus intraitable mari...

BERTRAND. — Je l'enlève ce soir; je le promène toute la nuit, et demain matin, désespéré d'une méprise bien involontaire, je le rends à sa chaste moitié, avec des excuses, des regrets, des grimaces dont il sera attendri.

MICHAUD. — Tu m'as deviné. Les grands génies n'ont besoin que d'un mot pour s'entendre.

BERTRAND. — Et on ne peut pas dire que nous soyons méchants, car enfin les projets que nous venons d'arrêter ne sont que des ruses bien innocentes...

MICHAUD. — Et qui ne font de mal à personne. Ton expédition de ce soir doit ressembler à un tour que tu as joué il y a quelques années. Je n'en ai jamais bien su les détails; mais il t'a fait le plus grand honneur dans le corps.

BERTRAND. — C'est l'aventure de Leclerc. Je n'y pense jamais sans m'admirer moi-même.

MICHAUD. — Oui, je me rappelle... c'est Leclerc.

BERTRAND. — Il n'y a pas grand mérite à faire des dupes dans cette classe d'hommes qui ne soupçonnent aucun des ressorts que nous faisons jouer habituellement; mais faire tomber dans le piège un confrère, un homme de l'art, c'est la suprématie du talent.

MICHAUD. — Sans doute.

BERTRAND.— Leclerc jouait l'important avec ses camarades, il se faisait valoir à leurs dépens; c'était un homme...

MICHAUD. — Dont il fallait se défaire pour l'intérêt général.

BERTRAND. — Et qui ne devait la confiance de monseigneur qu'à une très jolie femme qu'il avait épousée pour... car c'était bien l'être le plus nul.

MICHAUD. — Enfin?...

BERTRAND. — L'amour perd quelquefois les plus grands hommes, et l'amour a perdu Leclerc. Amant chéri de Mme Dupin, je ne sais pas trop pourquoi il fallait se débarrasser d'un mari incommode; et selon l'usage heureusement pratiqué parmi nous, une lettre de cachet est lancée contre le pauvre Dupin.

MICHAUD. — C'est tout simple.

BERTRAND. — Ami de la maison, Leclerc ne pouvait décemment mettre lui-même l'or-

dre à exécution. Je me présente ; il me le confie. Comme une bonne action ne me coûte rien quand elle s'accorde avec mes intérêts, j'avertis le mari ; il se cache. Leclerc le croit enlevé, et s'établit dans ses droits avec sécurité. J'arrive à minuit, et j'arrête Leclerc dans le lit de Mme Dupin. Elle se récrie ; elle proteste de ma méprise. « Je ne me trompe pas, madame. Une femme aussi respectable que vous ne peut-être couchée qu'avec son mari : c'est donc son mari que j'arrête. » Je conduis le substitut à Vincennes ; je conte le fait à monseigneur, qui en rit un moment, et qui oublie Leclerc avec d'autant plus de facilité que sa femme lui reste.

MICHAUD. — C'est superbe.

BERTRAND. — N'est-il pas vrai?

MICHAUD. — Cependant ton récit donne matière à d'amples réflexions.

BERTRAND. — Comment donc?

MICHAUD. — Si tu allais me traiter comme Leclerc.

BERTRAND. — Incapable, foi d'homme d'honneur.

MICHAUD. — Foi d'homme d'honneur! Je suis pris.

BERTRAND. — Nous sommes entre nous. Eh bien, mon ami, foi de fripon.

MICHAUD. — Tu me rassures. D'ailleurs aujourd'hui nous avons besoin l'un de l'autre. Ah çà, entendons-nous de manière que monseigneur ignore nos petits arrangements.

BERTRAND. — Toujours timoré! monseigneur a de l'usage, et il sent bien que ses agents peuvent se permettre quelques peccadilles. A t-il dit un mot au commissaire Lefort, qui, pour rendre service à un mari qui plaidait en séparation avec sa femme, s'est transporté avec lui chez elle, pour don-

ner à l'époux les facilités de voler à sa moitié ses contrats, son argent et ses bijoux?

MICHAUD. — Et le commissaire Mantel a fait quelque chose de bien plus gai. Une orpheline vient se plaindre à lui de son tuteur, qui lui a fait perdre son innocence, et le commissaire lui fait perdre la santé. Depuis ce moment, la pupille trouve son tuteur honnête homme. Vive Mantel pour rétablir la paix dans une maison!

BERTRAND. — Eh bien, monseigneur a-t-il parlé de ces escapades? Il sait vivre et laisser vivre. Ne faut-il pas que tout le monde fasse ses petites affaires?

(En cet endroit de la conversation entrent MM. Lecourt, Nicolas et Dupont. Ils marchent sur la pointe du pied, se donnent des airs penchés, et saluent leurs camarades avec beaucoup de grâces à ce qu'ils croient.)

LECOURT, NICOLAS, DUPONT. — Bonjour, messieurs.

MICHAUD. — Bonjour, Lecourt; bonjour, Nicolas.

BERTRAND. — Bonjour, Dupont.

MICHAUD. — Quelle figure heureuse a ce petit Lecourt!

BERTRAND. — Figure faite exprès. Qui ne le prendrait pour un honnête homme?

LECOURT. — Finissez donc, messieurs, vous me faites rougir.

BERTRAND. — Rougis, rougis. C'est un art qui nous manque, à nous; mais on ne peut pas tout avoir.

NICOLAS. — Monseigneur ne doit pas tarder à paraître.

MICHAUD. — Nous l'attendons depuis une heure.

NICOLAS. — Peine perdue, puisqu'il n'en saura rien.

BERTRAND. — Les espions des espions ne

l'informent-ils pas de tout? *(Ces messieurs rient.)*

DUPONT. — Vous riez de cela, messieurs? Moi, je ne connais rien d'aussi heureusement imaginé que l'espionnage. C'est par ce moyen-là que personne n'est en sûreté chez soi, et qu'on se défait, quand on le veut, d'un homme pour un mot qu'on lui fait dire, s'il ne l'a pas dit.

NICOLAS. — Rien aussi qui ait une origine aussi respectable que l'espionnage. Je parie que vous ignorez encore que nous descendons en ligne directe d'Antoine de Mouchi, grand pénitencier de Noyon, qui faisait la chasse aux hérétiques, et qui fut l'un des juges d'Anne Dubourg. Le peuple appelait ses gens des *mouches*, et depuis, par corruption, *mouchards*.

BERTRAND. — C'est une belle chose que l'érudition. Moi, je ne m'embarrasse pas d'où je viens, mais de ce que je suis. Le métier est bon, voilà l'essentiel.

LECOURT. — A la bonne heure; mais les espions coûtent cher, et...

MICHAUD. — Qu'importe? c'est le peuple qui paye.

LECOURT. — Pauvre peuple!

MICHAUD ET NICOLAS. — Taisez-vous donc, monsieur. Qu'est-ce que ces idées-là!

BERTRAND. — Allons, allons, messieurs, de l'indulgence. C'est un jeune homme; il faut lui découvrir le fin du métier. Pas d'humanité d'abord, et pas plus de scrupules; ce sont des sottises. Faire de petites choses, qu'on présente comme des merveilles; profiter de la bêtise du patron, servir ses fantaisies, caresser son amour-propre, et empocher, en sûreté de conscience, le prix de ses flagorneries, voilà ce que je fais depuis vingt ans, et ce que tu feras, si tu veux te main-

tenir. Tu conviendras, Michaud, qu'on ne peut donner à un élève des instructions plus sûres et plus solides.

NICOLAS. — Voici monseigneur.

(Le lieutenant de police s'avance avec toute la gravité dont il est capable. Il ne tourne pas la tête, de peur de déranger sa perruque.)

LES CINQ INSPECTEURS, *saluant jusqu'à terre.* — Monseigneur!

MONSEIGNEUR. — Bonjour, bonjour. Ah! vous voilà, Dupont, approchez. C'est donc vous, monsieur, qui me faites mander à la barre du parlement; qui m'exposez à une mercuriale qui compromet ma dignité, et donne à rire à tous les bourgillons de Paris ?

DUPONT. — Moi, monseigneur!

MONSEIGNEUR. — Vous, monsieur. On me reproche de ne pas mettre un frein au jeu, de laisser ruiner les plus respectables familles, et cela parce que vous avez la maladresse de saisir un biribi chez la maîtresse du premier président, qui, avant votre bévue, laissait faire chez les autres ce qu'on faisait chez sa maîtresse.

DUPONT. — J'ai cru devoir...

MONSEIGNEUR. — Vous avez cru... vous avez cru... Qu'avez-vous cru, voyons?

DUPONT. — Qu'il fallait faire mon devoir, sans égard pour les personnes.

MONSEIGNEUR. — Vous êtes un sot. Apprenez qu'un inspecteur, qui sait son métier, n'expose pas un homme comme moi, et n'ignore point qu'il est des personnes qui ont le droit de tout faire.

DUPONT. — Mais, monseigneur, cette dame n'avait obtenu un privilège que pour le jour de sa fête, et elle n'a jamais voulu être un

jour sans donner à jouer, disant qu'elle s'appelle Toussaint.

MONSEIGNEUR. — Il fallait l'en croire sur sa parole, monsieur. Est-ce à vous à lui contester son nom? Êtes-vous son parrain?

DUPONT. — Monseigneur, mes intentions...

MONSEIGNEUR. — Que m'importent vos intentions. C'est du fait qu'il s'agit. Quand ces gens-là ont fait une sottise, ils croient tout gagner en se retranchant derrière leurs intentions. Est-ce aussi par pureté d'intention que vous avez dit partout que, le jour de la foire de Saint-Germain, j'ai fait distribuer de l'argent aux poissardes, pour qu'elles criassent : *Vive monseigneur le lieutenant de police!* On se doute bien que les gens en place qui veulent être applaudis payent des applaudissements; mais est-ce à vous à divulguer les secrets du cabinet? Imbécile!

BERTRAND, *à Michaud.* — Il n'en fait jamais d'autres.

DUPONT. — Je vous jure, monseigneur.

MONSEIGNEUR. — Je vous jure que si vous ajoutez un mot, je vous mets à Bicêtre.

DUPONT. — Je me tais.

MONSEIGNEUR. — Et vous faites fort bien. Michaud, Bertrand, avez-vous quelque chose de nouveau?

LECOURT. — Si monseigneur veut le permettre.,.

MONSEIGNEUR. — Vous répondrez quand je vous interrogerai. Sachez, jeune homme, qu'il faut avoir l'esprit du moment, et que, dans celui-ci, je ne suis pas de bonne humeur, Bertrand, Michaud?

BERTRAND. — Monseigneur, les malades de différents hôpitaux se plaignent de ce que les médecins leur tâtent le pouls avec des gants ou avec la pomme de leur canne. Ils demandent une visite de monseigneur.

MONSEIGNEUR. — Ils demandent une visite! ces drôles-là s'imaginent que j'ai le temps de penser à eux. Je juge cette visite révoltante et inutile : révoltante, parce que je n'aime pas à voir des malheureux, j'ai le cœur trop sensible ; inutile, parce qu'il est bon qu'il périsse des pauvres : il y en a trop; ils sont innombrables.

MICHAUD.—Paris est inondé de libelles. Quelques soins qu'on se donne, ils se multiplient incroyablement.

MONSEIGNEUR. — Des libelles! ceci est sérieux, par exemple. Occupez-vous, avec le zèle le plus infatigable, à vous assurer du dernier de leurs auteurs. Point de grâce à ces coquins, qui se permettent de nous dire des vérités. Qu'on guette les auteurs, les imprimeurs, les colporteurs; qu'on ne fasse pas grâce à un mot, qu'on saisisse la pensée au passage, et qu'on l'arrête. Nicolas, il faut me trouver quelques gentilshommes ruinés pour observer les bonnes maisons.

NICOLAS. — En voici déjà un.

MONSEIGNEUR. — Approchez, mon ami. (*Le gentilhomme sort du coin où il attendait patiemment qu'on lui adressât la parole.*) Êtes-vous gentilhomme?

LE GENTILHOMME. — J'ai cet honneur-là.

MONSEIGNEUR. — Connu?

LE GENTILHOMME. — De tout Paris.

MONSEIGNEUR. — Sans amitié, sans reconnaissance, sans délicatesse?

LE GENTILHOMME. — Absolument.

MONSEIGNEUR. — Nicolas te donnera les premiers éléments, et de quoi te faire une garde-robe, car tu as l'air d'un cuistre.

BERTRAND. — Monseigneur, je connais un homme intelligent, adroit, capable de pénétrer partout; mais c'est un homme sans extérieur, d'une figure plate et commune.

Il faudrait quelque chose qui relevât cela.

MONSEIGNEUR. — Je lui ferai donner la croix de Saint-Louis. A vous, Lecourt.

LECOURT. — J'ai trouvé cette nuit un vicaire de Saint-Joseph chez la Dupont. Je l'ai arrêté.

MONSEIGNEUR. — C'est tout simple. Que va-t-il faire là? N'y a-t-il pas des femmes mariées?

LECOURT. — Et je l'ai conduit à l'officialité.

MONSEIGNEUR. — C'est très bien. Gardez-vous de blesser les prérogatives du clergé; ménageons ces gens-là, nons en avons besoin. Nous nous soutenons mutuellement.

NICOLAS. — La cherté des denrées fait murmurer le peuple. Si j'osais conseiller à monseigneur de chercher dans sa sagesse des moyens de répression...

MONSEIGNEUR. — Il faut que la populace souffre; mais il ne faut pas qu'elle crie. J'ai obtenu de M. l'archevêque la permission de faire gras ce carême. Il a déjà fait à ce sujet un mandement superbe qu'il n'a pas encore lu. Cela apaisera tout. A propos, Lecourt, avez-vous recueilli quelque chose de drôle pour le journal libertin de Sa Majesté?

LECOURT *tire un papier, et lit.* — Durfort la cadette, pour dégoûter du mariage, a donné l'idée d'un tableau où deux époux, en regard, bâillent l'un et l'autre d'une manière si naturelle et si franche, que la même convulsion se communique à ceux qui les regardent.

Mlle Dubois, malgré l'œil sévère de ses père et mère, a cédé sa fleur à un garçon limonadier. Il est vrai que ce garçon est le duc de Fronsac, qui, en veste et en tablier, lui porte tous les matins du chocolat.

MONSEIGNEUR. — C'est fort bon, ceci, c'est bon. Continue, mon cher, et de plus gai encore, s'il est possible. Ah! messieurs, il y a deux veuves du Parc-aux-Cerfs à marier. On donne cinquante mille livres et une compagnie de dragons, et il n'y en a qu'une de grosse. Cherchez des épouseurs.

DUPONT. — J'en prends une, si monseigneur le trouve bon.

BERTRAND, *à Michaud.* — Il est bête à faire plaisir.

MONSEIGNEUR, *à Dupont.* — Faquin, sachez vous connaître, et ne prétendez pas à des femmes pour qui Sa Majesté a eu des bontés. Ces dames sont anoblies par le fait, et ne peuvent convenir qu'à de très bons gentilshommes. Il faut promptement les remplacer. Lecourt, je te charge de ce soin. Un physique séduisant, l'air effronté, le geste et le propos libres : point de mœurs, on n'en veut plus à la cour.

BERTRAND, *à Michaud.* — Et mon affaire donc? Tu ne penses à rien.

MICHAUD. — Ah! c'est vrai. Monseigneur, on parle d'une édition de la Vie de Mme de Pompadour.

MONSEIGNEUR. — Il faut la saisir à quelque prix que ce soit. Je donne quinze mille livres à celui qui la conduira ici. Qu'on veille surtout aux envois de l'étranger; je ne me lasse pas de le répéter. La correspondance des auteurs nous sera très utile pour ces découvertes. Le directeur général des postes, qui n'est pas le père des lettres, et qui ne les respecte point, ouvrira toutes celles qui viendront de l'étranger. Ah! pour abréger il me vient une idée excellente. J'arrête la vente de tous les ouvrages quelconques, jusqu'à nouvel ordre. Je veux, j'entends et j'ordonne qu'on n'imprime et qu'on

ne lise que l'Almanach royal. Comment ! je gouverne despotiquement quinze cents filles, et je ne contiendrais pas neuf muses, qui pourtant ressemblent assez à des filles, car elles se prostituent à tout le monde !

Qu'on ouvre les battants, l'audience va commencer.

MICHAUD. — Monseigneur n'a plus rien à m'ordonner ?

MONSEIGNEUR. — Ah ! si fait, si fait. Une estrade pour M. l'ambassadeur d'Espagne et sa société. Ils ont la fantaisie de voir une audience de police.

(Les portes s'ouvrent en effet. Une escouade du guet se distribue dans le parquet. Les particuliers assignés approchent de la barre. Monseigneur monte sur son siège ; le greffier est devant lui, les inspecteurs à ses côtés ; la canaille dans le fond).

MONSEIGNEUR. — Greffier, appelez les causes.

LE GREFFIER. — Martin, marchand de vin, rue Saint-Maur, assigné.

MONSEIGNEUR. — Je connais son affaire. Martin, approchez.

MARTIN. — Me v'là, monseigneur.

MONSEIGNEUR. — On boit chez vous ?

MARTIN. — Sans doute, puisque j'vendons du vin.

MONSEIGNEUR. — Et on y tient des assemblées ?

MARTIN. — Oui, des assemblées de buveurs.

MONSEIGNEUR. — Des assèmblées de penseurs.

MARTIN. — Queuqu'c'est qu'ça, monseigneur ?

MONSEIGNEUR. — Ah ! tu joues l'imbécile ! N'avais-tu pas avant-hier trente marchands chez toi ?

MARTIN. — Oui, monseigneur.

MONSEIGNEUR. — N'étaient-ils pas dans le grand salon ?

MARTIN. — Oui, monseigneur.

MONSEIGNEUR. — Et ne t'ont-ils pas défendu d'y introduire personne?

MARTIN. — Oui, monseigneur.

MONSEIGNEUR. — Tu vois bien que ces gens là pensaient.

MARTIN. — Non, monseigneur, ils buvaient.

MONSEIGNEUR. — Ils pensaient, et je ne veux pas qu'on pense.

MARTIN. — Ils ont bu soixante pintes, et m'ont bien payé.

MONSEIGNEUR. — Ils ont parlé du gouvernement.

MARTIN. — Il faut bien parler de quelque chose.

MONSEIGNEUR. — Et ils en ont dit du mal?

MARTIN. — Parguenne! c'sont des marchands. I' s' plaignont des impôts qui les ruinent, et qui nous font payer tout si cher.

MONSEIGNEUR. — Il avoue!

MARTIN. — J'avoue... quoi, monseigneur?

MONSEIGNEUR. — Qu'il se tient chez lui des conciliabules. Ecrivez, greffier : et ledit Martin, pour avoir reçu chez lui des gens suspects, est condamné en six cents livres d'amende.

MARTIN. — Ah ! çà, monseigneur, n' badinez pas. C'est mon gain d' trois mois.

MONSEIGNEUR. — Et en cas de récidive, sa porte murée et son vin confisqué.

MARTIN. — Monseigneur, vous n'en boiriez pas.

MONSEIGNEUR. — Je sais être indulgent selon les circonstances. Je ne sévirais pas s'il ne s'agissait que d'une bagatelle, de vin falsifié, par exemple. Cela est défendu, à la vérité, mais les gens comme il faut ne vont pas au cabaret. Mais des assemblées! des assemblées ! ! !

MARTIN. — Monseigneur, écoutez donc?

MONSEIGNEUR. — Six cents francs.

MARTIN. — Je ne les ai pas.

MONSEIGNEUR. — On vendra tes meubles.

MARTIN. — Monseigneur !

MONSEIGNEUR. — A Bicêtre, s'il ajoute un mot.

BERTRAND, *à Martin.* — Paye, et tais-toi.

MARTIN, *en se retirant.* — Voilà une justice bien injuste.

LE GREFFIER. — Le cabriolet du marquis de Blinville a renversé un homme, et l'a tué. Il était père de huit enfants, et la veuve demande une indemnité.

MONSEIGNEUR. — Douze cents francs à la veuve.

LE GREFFIER. — C'est beaucoup ; ce sont des gens du peuple.

MONSEIGNEUR. — Cent écus.

LA VEUVE. — Cent écus, et j'sommes neuf ! c'est trente-trois livres par tête.

MONSEIGNEUR. — Pourquoi ton mari se laisse-t-il écraser ?

LA VEUVE. — Est-ce sa faute si on l'écrase ?

MONSEIGNEUR. — On se range, ma mie.

LA VEUVE. — Et quand on n'en a pas le temps ?

MONSEIGNEUR. — Voilà bien du caquet. Si l'on croyait ces gens-là, nos seigneurs iraient à pied !

LA VEUVE. — Et j'y allons ben, nous !

MONSEIGNEUR. — As-tu des talons rouges, des bas de soie blancs, un habit brodé ? Met-on tout cela dans la boue ? En vérité, si on ne maintenait pas soigneusement les prérogatives de la noblesse, la canaille se croirait l'égale de tout le monde. Finissons, cent écus, ou rien.

LA VEUVE, *se retirant.* — Allons, allons,

j'aurons peut-être un carrosse queuque jour, queu qui sait, et gare aux enfants d' monsieur l' marquis.

UNE MARQUISE, *en minaudant.* — Hé, bonjour, mon cher lieutenant de police.

MONSEIGNEUR, *se levant.* — La marquise d'Allebouville! Ouvrez la barrière, donnez un fauteuil. Comment, madame la marquise, vous venez à une audience publique! Que ne m'écriviez-vous un mot?

LA MARQUISE. — Oh! je n'ai jamais rien de caché pour personne. D'ailleurs je suis jeune et jolie, et je dois avoir gain de cause partout.

MONSEIGNEUR. — Il est sans doute impossible que vous n'ayez pas raison.

LA MARQUISE. — Vous allez en juger. Je serai concise, car je m'aperçois que vous avez une populace innombrable à expédier.

MONSEIGNEUR. — Que voulez-vous? c'est un désagrément attaché à ma place.

LA MARQUISE. — Et qui doit vous peiner infiniment, je le sens, mon bon ami. Voici le fait. J'étais chanoinesse à Maubeuge. Je m'y amusai d'abord beaucoup, parce que nous avions Royal-Normandie, avec qui il y avait de la ressource. Ce régiment partit, et je me trouvai seule avec nos dames, qui étaient d'autant plus désagréables qu'on commençait à voir parmi nous la petite noblesse. Je résolus de me marier, n'importe comment.

MONSEIGNEUR. — J'ai su tout cela, madame la marquise.

LA MARQUISE. — Le marquis d'Allebouville se présenta. Il est à peine marquis, il est laid, et je le haïssais... un peu moins qu'aujourd'hui; mais il avait cinquante mille écus de rente, et je me décidai.

MONSEIGNEUR.—On ne narre pas plus agréablement.

LA MARQUISE. — A peine fûmes-nous mariés, que d'Allebouville, qui se croyait mon mari, se donna des airs à mourir de rire. Je me vengeai en mangeant la moitié de son bien. Aujourd'hui il veut régler ma dépense et restreindre mes goûts. Le monsieur a des idées qui ont vieilli de cent ans. Il s'imagine que je lui dois le sacrifice de ma jeunesse, parce qu'il m'a fait celui de sa fortune. Il veut que j'aie des mœurs, comme une femme du peuple. Une bourgeoise doit en avoir, parce qu'il faut bien qu'elle ait quelque chose ; mais moi...

MONSEIGNEUR. — Vous ne devez avoir que des fantaisies; c'est clair, madame la marquise.

LA MARQUISE. — Je n'ai jamais eu que cela. J'aime les roués à la fureur, et ceux de la cour sont reçus chez moi à bras ouverts. Eh bien, croiriez-vous que d'Allebouville se permet jusqu'à des emportements? Il tient aux préjugés, et ce qu'il y a de plus inconcevable, à sa femme. Aussi je ne peux plus le supporter, et je viens vous prier de le mettre à Pierre-en-Cise.

MONSEIGNEUR. — Je suis désespéré, madame la marquise, de ne pouvoir céder à vos désirs.

LA MARQUISE. — Oh! vous me rendrez ce petit service, mon bon ami, et je ne mettrai point de bornes à ma reconnaissance.

MONSEIGNEUR. — Le marquis d'Allebouville est au service, et je me brouillerais avec le ministre de la guerre.

LA MARQUISE. — C'est donc au ministre de la guerre qu'il faut que je m'adresse?

MONSEIGNEUR. — Oui, charmante marquise.

LA MARQUISE. — Je vole à son hôtel, sans perdre une minute. Aussi bien je ne puis rester ici davantage; il y règne une odeur mortelle pour une femme comme moi; on y sent la nature à pleine bouche. (*Elle sort en respirant des sels.*) Au revoir, mon cher ami.

MONSEIGNEUR *lui présente la main et la conduit jusqu'à la barre.* — Je vous salue, marquise. Qu'on se range, qu'on laisse passer madame. Ah! monsieur l'ambassadeur d'Espagne et ses dames. Voici les places préparées pour Votre Excellence. Continuez, greffier.

LE GREFFIER. — Un gentilhomme de la chambre, malade... par sa faute... dirai-je son nom?

MONSEIGNEUR. — Je le reconnais à sa maladie. De quoi s'agit-il?

LE GREFFIER. — Il demande des couches de fumier sur deux cent quatre-vingts toises qu'occupe son hôtel.

MONSEIGNEUR. — Sans doute, sans doute; tout ce qui sera agréable à M. le maréchal. Officier du guet, dépêchez une ordonnance qui assure de mon respect M. le maréchal; qui lui dise que je suis désespéré qu'il ait attendu mon agrément, qu'il n'en avait pas besoin, et que je suis son très humble serviteur. (*A part.*) Comment donc! un maréchal de Mme de Pompadour!

LE GREFFIER. — Jean-Jacques Rousseau, qu'un chien danois a jeté sous la voiture de son maître, sollicite la même faveur.

MONSEIGNEUR. — Cet homme va toujours rêvassant, et s'occupe des autres au lieu de

penser à lui. D'ailleurs, il est très mal noté à la police. Il écrit des ouvrages d'un style assez pur, mais que personne n'entend : il n'y a qu'à voir son *Contrat social.*

LE GREFFIER. — Monseigneur accorde-t-il ?

MONSEIGNEUR. — Non, monseigneur n'accorde pas. Je ne salirai pas les rues de Paris pour un Jean-Jacques, peut-être, et puis il est logé si haut que le bruit des voitures ne peut l'incommoder.

UN LAQUAIS. — Place, place, à M. le duc !

MONSEIGNEUR. — Ah ! monsieur le duc, je suis enchanté, ravi...

LE DUC. — Je passais devant votre hôtel, et j'ai fait arrêter ma voiture. Je suis bien aise de vous dire, monsieur, que je suis très mécontent de vous ; vous n'avez pas d'égards pour les gens de la cour.

MONSEIGNEUR. — Je vous proteste, monsieur le duc, que je fais l'incroyable pour mériter leur amitié.

LE DUC. — Connaissez-vous Gilbert ?

MONSEIGNEUR. — Non, monsieur le duc.

BERTRAND. — C'est un poète, monseigneur.

LE DUC. — Et un poète qui n'est pas sans talents. Savez-vous l'usage qu'il en fait?

MONSEIGNEUR. — Non, monsieur le duc.

LE DUC. — Ce drôle-là se permet de donner des ridicules aux plus grands seigneurs.

MONSEIGNEUR. — Mais c'est affreux !

LE DUC. — Il travaille en ce moment un poème sur ma dernière plaisanterie. Je suis peint de façon à n'avoir pas les rieurs de mon côté, et vous ignorez cela, vous, monsieur, qui devez tout savoir !

MONSEIGNEUR. — C'est la faute de mes inspecteurs, monsieur le duc.

LE DUC. — C'est la faute de qui vous voudrez ; mais si cela arrive encore, j'en parlerai au roi.

MONSEIGNEUR. — Vous m'effrayez, monsieur le duc. Expliquez-moi le fait, je vous en conjure.

LE DUC. — Toute la France sait que j'avais une fantaisie pour une lingère de la rue Saint-Denis. Cette fille, aux inclinations roturières, fit la difficile, et, comme j'aime l'extraordinaire, je m'avisai d'un moyen tout neuf; je fis mettre le feu à sa maison.

MONSEIGNEUR. — Et vous l'enlevâtes au milieu du tumulte ?

LE DUC. — Il paraît, monsieur, que vous ignorez l'essentiel, et que vous êtes instruit de ce qui ne vous regarde pas.

MONSEIGNEUR. — Monsieur le duc me permettra de lui faire observer que les incendies sont du ressort de la police.

LE DUC. — Celui-ci est d'une classe particulière, monsieur. Aussi Sa Majesté s'en est réservé la connaissance, après avoir eu la bonté de rire beaucoup du récit que je lui ai fait.

MONSEIGNEUR. — Le roi en a ri, monsieur le duc ! mais cela ne m'étonne pas dans le fond. Quoi de plus plaisant que de brûler la maison de sa maîtresse pour avoir un prétexte de la conduire chez soi ; de la ruiner pour avoir le plaisir de lui faire du bien ? cela tient à la fois de la gaieté française et de la chevalerie espagnole. C'est délicieux.

LE DUC. — Vous sentez, monsieur, que ces sortes d'aventures sont réservées pour les petits appartements, et qu'il ne convient pas à un faquin comme *Gilbert* de les imprimer.

MONSEIGNEUR. — Je vous proteste, monsieur le duc, que je réprimerai son audace.

LE DUC. — A la bonne heure.

MONSEIGNEUR. — Bertrand, vous irez chez *Gilbert*. Vous lui ordonnerez de brûler son manuscrit devant vous.

LE DUC. — Et vous lui défendrez d'en garder copie.

MONSEIGNEUR.— A peine d'être jeté dans un cul de basse-fosse. On l'y mettra même provisoirement si monsieur le duc l'exige.

LE DUC, *se levant*. — Non, monsieur, je lui pardonne cette première faute. Je suis satisfait de vos procédés, et je vous engage à recommander à vos inspecteurs d'être plus vigilants à l'avenir.

LE LAQUAIS. — Place, place à M. le duc?

MONSEIGNEUR, *reconduisant*. — Place à M. le duc !

UN HOMME DU PEUPLE. — Brûler une maison ! Si j'en faisions autant!...

MICHAUD. — On te romprait, coquin. Es-tu grand seigneur, toi?

LE GREFFIER. — Madeleine Vaudreuil, rue Poissonnière, accusée de séduire des jeunes personnes et d'attirer chez elle des femmes mariées.

MONSEIGNEUR. — Madeleine Vaudreuil!

L'ENTREMETTEUSE. — Me voilà, monseigneur.

MONSEIGNEUR. — Vous savez de quoi on vous accuse. Qu'avez-vous à répondre?

L'ENTREMETTEUSE. — Je n'ai jamais enrôlé que des filles du peuple, qui n'ont perdu qu'une misère, lors toutefois qu'elles avaient quelque chose à perdre, et à qui j'ai fait gagner l'impossible.

MONSEIGNEUR. — Et les femmes mariées?

L'ENTREMETTEUSE. — Ce sont des marquises, des procureuses, des banquières, à qui leurs

maris ne donnent pas d'épingles, et qui viennent en gagner chez moi.

MONSEIGNEUR. — Mais ce sont des femmes comme il faut.

L'ENTREMETTEUSE. — Comme il en faut, monseigneur.

MONSEIGNEUR. — Point de réflexions. Elles passent pour honnêtes.

L'ENTREMETTEUSE. — Dans leur quartier, monseigneur. Chez moi, elles sont ce qu'elles doivent être.

MONSEIGNEUR. — Ecoutez, ma bonne. Vous n'êtes pas faite pour tenir la balance des mœurs. Qu'une fille du peuple ait à perdre ou à gagner, vous devez respecter les bienséances. Qu'une femme, honnête ou non, se permette des écarts, cela ne doit pas vous regarder, et jamais on n'a vu former de semblables spéculations.

L'ENTREMETTEUSE. — Monseigneur sait bien que ce commerce se fait dans tous les quartiers, et que les magasins sont tellement multipliés que les filles publiques meurent de faim.

MONSEIGNEUR. — Et quand je saurais tout cela, qu'en résulte-t-il ? Que rien ne se faisant à Paris sans privilége, Madeleine Vaudreuil. qui n'en a pas, ira passer six mois à la Salpêtrière.

L'ENTREMETTEUSE.—Comment,monseigneur?

MONSEIGNEUR. — Oui, madame, à la Salpêtrière. Souffrirai-je qu'on enlève une fille à son père, une femme à son mari ? Ne suis-je pas par état le gardien des mœurs, la sauvegarde des vertus conjugales ?

L'ENTREMETTEUSE. — Mais, monseigneur, je n'enlève personne. Tout cela rentre le soir.

MONSEIGNEUR. — Six mois à la Salpêtrière.

L'ENTREMETTEUSE — Puisqu'il faut parler net, j'ai vu ce matin M. Gérard.

MONSEIGNEUR, *baissant la voix.* — Vous avez vu M. Gérard ?

L'ENTREMETTEUSE. — Et voilà un billet qu'il m'a remis pour monseigneur.

MONSEIGNEUR, *lisant à part.* — La Vaudreuil abonnée à mille écus par mois... (*A demi-voix.*) Hé ! madame, que ne vous expliquiez-vous ? Fallait-il donner de l'éclat à cette affaire, s'exposer à mettre le public dans la confidence de nos petits arrangements ?

L'ENTREMETTEUSE. — Ma foi, monseigneur, quand on paye...

MONSEIGNEUR, *plus bas encore.*— Payer n'est rien, madame. Il faut encore avoir l'air d'avoir raison. (*Haut.*) Ecrivez, greffier : D'après l'écrit que Madeleine Vaudreuil vient de me remettre, lequel écrit semble présenter son affaire sous un jour tout nouveau, la cause est appointée à la huitaine, (*bas*) et ne sera pas appelée.

LE GREFFIER. — A la huitaine.

LE GREFFIER. — Louison Choupille, repasseuse, rue des Prêtres.

MONSEIGNEUR. — Oh ! cette affaire-ci ne doit avoir aucune publicité. Officier du guet, faites retirer l'auditoire. M. l'ambassadeur d'Espagne et sa société sont seuls nécessaires ici.

(La salle se vide. Louison Choupille se présente les yeux baissés, la démarche incertaine ; elle a l'air inquiet, naturel à ceux qui n'ont pas l'habitude d'être cités par la police.)

MONSEIGNEUR. — Approchez. Approchez donc, mademoiselle. Vous n'étiez pas si embarrassée hier après-midi.

LOUISON, *rougissant.* — Après-midi !

MONSEIGNEUR. — Oui, après-midi. Croyez-vous que j'ignore quelque chose?

LOUISON, *balbutiant.* — Monseigneur, je n'ai rien à me reprocher.

MONSEIGNEUR. — C'est ce que nous allons voir. Levez les yeux, mademoiselle ; plus haut, plus haut encore. Comment donc, de la fraîcheur, de la taille, des grâces!

A qui la nature va-t-elle prodiguer ses faveurs (*murmure une des dames de la société de l'ambassadeur*)! C'est une injustice faite à la qualité (*chuchotait sa voisine. Et pendant ce court colloque, monseigneur avait attiré Louison tout contre son fauteuil, et lui relevait le menton de la main, en lui donnant des petites tapes sur la joue*).

Voilà, s'écrie-t-il enfin, des coquins de frocards bien heureux.

LOUISON *baisse les yeux de nouveau.*— Je ne vous entends pas, monseigneur.

MONSEIGNEUR. — Oh, que si! oh, que si! tu m'entends à merveille. Deux vauriens ne sont pas, hier, entrés chez toi?

LOUISON. — Deux dignes prêtres, monseigneur.

MONSEIGNEUR. — Oui, et qui honorent singulièrement le sacerdoce. Et la collation en poche, petite dissimulée, et l'alcôve où on t'a conduite à différentes reprises, et ton combat de nuit avec un diablotin....

LOUISON, *stupéfaite.* — Ah! monseigneur, vous savez tout. Mais dans ceci il n'y a pas de ma faute. Je repasse pour le couvent, et il faut être complaisante si on veut conserver ses pratiques.

MONSEIGNEUR. — Et cette complaisance s'étend indistinctement sur tous les membres de la communauté?

LOUISON. — Non, monseigneur. Je n'en connais que quatre. Le prieur et le procu-

reur ont pris des dévotes, et les autres n'ont plus besoin de rien.

Quatre, quatre (*répétait une dame entre ses dents)!* Quatre cordeliers à une grisette, lorsque nous avons tant de peine à fixer un malheureux petit-maître ?

L'AMBASSADEUR. — Il me semble, monsieur le lieutenant de police, que vous deviez nous amuser de l'embarras de ces drôles-là!

MONSEIGNEUR. — Je me l'étais promis, monsieur le duc. Je m'étais même procuré les renseignements nécessaires; mais ils se sont avisés ce matin, mal à propos pour vos plaisirs, de chanter une grand'messe, et vous sentez qu'on ne pouvait les enlever à l'autel. Le haut clergé aime assez qu'on s'amuse aux dépens des moines, mais il ne veut pas qu'on attaque le culte. Au reste, vous trouverez peut-être aussi plaisant que je les dénonce à M. l'archevêque.

TOUTES LES DAMES *à la fois.* — Non, non, cela serait trop dur. Il faut seulement savoir leurs noms, afin de se mettre sur ses gardes, si par hasard on les rencontrait jamais.

MONSEIGNEUR. *à Louison.* — Allons, mademoiselle, les noms des quatre cordeliers!

LOUISON, *éplorée.* — Grâce, monseigneur, grâce pour ces bons pères!

MONSEIGNEUR. — Voyez-vous, la friponne! elle tient à ses moines. Leurs noms, vous dis-je?

LOUISON. — Me promettez-vous, monseigneur, qu'ils ne seront pas inquiétés ?

MONSEIGNEUR. — Non, ma belle, il ne leur arrivera rien, puisque ces dames le veulent ainsi. Finissons; leurs noms?

LOUISON. — Grégoire... Bonaventure... Polycarpe... Hilarion,

MONSEIGNEUR. — Sa déclaration est con-

forme au rapport que j'ai reçu. Mes gens m'ont bien servi.

(Les inspecteurs font une profonde révérence, et les crayons sont tirés, et les noms des quatre moines inscrits sur les tablettes des dames.)

L'AMBASSADEUR. *à part.* — Et ces marauds de cordeliers garderaient cette jolie créature! Non, parbleu, je ne la leur laisserai pas. Elle est digne du représentant du roi d'Espagne et des deux Indes.

(Ici l'ambassadeur se lève, et va dire un mot à l'oreille du lieutenant de police, qui en dit un autre à l'oreille de Bertrand. qui présente poliment la main à Louison, qui se laisse conduire.

Les dames se lèvent à leur tour, monseigneur en fait autant. On cause pendant cinq minutes, on se sépare, et on retourne, les uns à leurs affaires, les autres à leurs plaisirs.

Ainsi se termina cette audience de police, dans laquelle, à quelques formes près, des magistrats de tous les lieux et de tous les temps pourront se reconnaître.

CHAPITRE VI

Mon oncle Thomas sort tout à fait de chez son ambassadeur.

O vous qui dédaignez les fadaises, mais qui lisez avec attention, et par conséquent avec fruit, les ouvrages instructifs, tel que celui-ci, par exemple, vous vous rappelez sans doute que M. l'ambassadeur avait fait mettre mon oncle à l'école, afin de piquer l'amour-propre de M. le duc son fils, en le faisant rougir devant un roturier, un ramoneur, un valet plus savant que lui.

Un jour donc que le papa duc ne savait que faire (par indemnité pour la canaille, le

ciel a voulu qu'un grand s'ennuyât quelquefois tout comme un autre), un jour que Son Excellence bâillait comme un crocheteur qui se promène de long en large en attendant pratique, il s'avisa de mander l'auguste et unique rejeton de son illustre race ; il lui présenta un livre, et l'invita à lui en lire quelques pages.

Le petit duc, qui assemblait à peine ses lettres, commença par impatienter son cher père, lequel se fâcha bientôt sérieusement, s'emporta ensuite, entra enfin dans une telle colère, qu'un Espagnol n'en éprouve pas deux semblables dans toute sa vie. Plein de respect pour son sang, il assouvit sa fureur sur le malheureux et bien innocent livre. En un instant, les feuillets jonchèrent le parquet.

Un cordon de sonnette qui n'était pas plus coupable que le livre de l'ignorance du petit duc, fut tiré, retiré, arraché et jeté au feu. Voilà comment les gens de haut parage rendent souvent justice.

Faites donc un consul, un législateur, un ministre, un ambassadeur, même un chef de bureau, d'un homme orgueilleux, entêté, violent, et voyez à quoi vous exposez le citoyen paisible, le mérite modeste, l'innocent qui demande justice, le sage, les mœurs, l'économie, une administration sage... Mais en voilà assez à propos d'un cordon de sonnette.

Celui-ci ne s'était pas arraché sans un bruit qui fit sortir de leur apathie sept ou huit laquais qui bâillaient aussi dans une antichambre. Ils se lèvent, ils accourent, ils se heurtent, ils arrivent pêle-mêle chez monseigneur, qui leur crie, aussi haut que le permet sa poitrine usée, de lui amener Thomas.

Mon digne oncle, qui grandissait, qui ne se souciait plus de jouer à la chique, et qui voulait pourtant s'amuser à quelque chose, avait troqué un des écus de Riboulard contre un flageolet sur lequel il avait trouvé, sans maître, le menuet d'*Exaudet* et la musette de *Desjardins*. Il était tout à la musique, plaisir des âmes pures, dit-on, lorsqu'il fut pris, enlevé et transporté devant monseigneur, sans avoir eu le temps de se reconnaître.

— Prends ce *Cervantes*, lis, petit drôle, et fais honte à un duc qui connaît à peine ses lettres, dit M. l'ambassadeur à Thomas, qui se mit aussitôt en devoir de le satisfaire, sans s'embarrasser de la manière dont il se tirerait de là.

Suivez le tableau, s'il vous plaît.

Le papa, enfoncé dans un grand fauteiul à oreillettes, les laquais derrière ; le petit duc en avant, debout, les yeux baissés, et ne sachant que faire de ses mains ; mon oncle, un genou en terre aux pieds de Son Excellence, ouvrant et feuilletant sur l'autre le célèbre Espagnol doré sur tranche, et s'amusant à regarder les gravures ; l'ambassadeur répétant son commandement, mon oncle, plus ignorant encore que le fils du patron, cherchant tous les *O* de chaque ligne, les appelant l'un après l'autre, et n'appelant que les *O*, parce que c'était la seule lettre qu'il connût ; Son Excellence, plus furieuse que jamais, faisant rouler, d'un coup de pied, et mon oncle et *Cervantes* ; mon oncle se relevant, se sauvant, et laissant le père et le fils s'arranger comme ils l'entendraient ; monseigneur faisant un signe aux valets, ceux-ci suivant Thomas à la piste, mon oncle courant toujours, et jetant aux jambes de la valetaille les tabourets et les chaises qui se trouvent sur son

chemin ; les valets cherchant à se dépêtrer ou à esquiver les coups, Thomas gagnant du terrain sur eux, enfonçant enfin d'un coup de tête un joli panneau d'acajou à moulures dorées, qui faisait partie de la porte du boudoir de Mme l'ambassadrice, qui avait eu la prudence de tourner la clef, et qui ne devait pas s'attendre qu'on entrerait chez elle par dessous la serrure.

O surprise ! ô terreur ! Thomas, qui s'applaudit de voir la livrée arrêtée devant l'asile du mystère, qui se flatte de devoir une seconde fois son salut à madame, mon oncle aperçoit très distinctement le père Polycarpe battant à outrance sa bienfaitrice, et aussi ardent qu'imperturbable, sourd au bruit des tabourets et des chaises, du panneau enfoncé, et des exclamations de Thomas.

Celui-ci, habile à saisir l'avantage du moment, conçoit, avec la rapidité de l'éclair, que le service qu'il va rendre à madame le remettra infailliblement en grâce avec monseigneur. Il repasse par son trou ; il déclare à la livrée qu'il se rend de lui-même au fatal cabinet ; il vole, il ouvre, il entre ; il raconte avec chaleur et ingénuité ce qu'il a vu.

Le mari le plus enclin à battre la femme du prochain ne se soucie pas du tout qu'on batte la sienne. Son Excellence, armée d'une flamberge, marche au malencontreux boudoir. Il arrive, il a le bras levé ; d'un seul coup, il croit châtier deux coupables... Autre surprise ! Madame est à genoux devant le bon père, et celui-ci, assis sur une chaise longue, le coude appuyé sur le bras de la chaise, la tête soutenue sur sa main, et la joue couverte d'un mouchoir blanc, écoute, d'un air de componction, les péchés de sa pénitente.

Que peut faire un mari, et surtout un mari espagnol, en semblable circonstance ?

Être sûr de son fait et se taire. Cependant monseigneur, qui avait la bile allumée, et qui ne craignait pas, à Paris, les bûchers de la sainte inquisition, monseigneur hasarda quelques mots, très clairs et très énergiques. Madame se plaignit qu'il eut plus de confiance aux propos d'un valet qu'à sa vertu. Monseigneur insista; madame trouva quelques larmes. Le bon père la supplia de mettre cette injure au pied de la croix, et d'offrir ses peines à son Sauveur. Il adressa ensuite au mari un discours respectueusement pathétique, assaisonné de roulements d'yeux et d'un gonflement de poitrine. Monseigneur, fatigué et non pas convaincu, se retira en grommelant. Il prit mon oncle au toupet, et comme il fallait qu'il châtiât quelqu'un, il lui prouva, à grands coups de plat d'épée, qu'il avait eu tort de lui dire la vérité.

Mon oncle, furieux à son tour de la manière dont on reconnaissait ses bons offices, ne pouvant et n'osant se venger, fut exhaler sa colère dans le sein de l'ami Dugnès. Celui-ci, après l'avoir gravement écouté, lui dit qu'un domestique adroit ne rapporte jamais chez monsieur ce qui se passe chez madame; que le mari le plus jaloux finit toujours par maudire celui qui l'a éclairé; que la femme la plus coquette hait invinciblement et sans retour celui qui l'a prise sur le fait, et qu'enfin lui, Thomas, serait, pour prix de son zèle, ou chassé, ou l'objet de mauvais traitements qu'imagineraient les caprices de monsieur et de madame.

Mon oncle n'entendait rien de ce que disait Dugnès. L'obscurité, et, par suite, l'absurdité de son raisonnement, le faisait donner au diable. Il criait à tue-tête que lorsqu'on battait la femme, ce qu'on pouvait

faire de mieux, c'était d'appeler le mari, et il lui semblait injuste, atroce, révoltant, qu'on lui eût meurtri l'omoplate parce qu'il avait fait son devoir. Il éprouva bientôt que Dugnès lui avait dit vrai, et, sans rien entendre à la cause, il n'en fut pas moins sensible aux effets.

Madame n'osa pas le renvoyer. Monseigneur eût pu croire qu'elle craignait les surveillants; mais elle le traita avec un mépris, une dureté qui l'éloignèrent de son appartement : c'était ce qu'elle voulait.

Monseigneur s'aperçut enfin que Thomas ne faisait rien, n'était propre à rien, et comme, selon Sanchez, il faut utiliser les hommes, monseigneur s'avisa d'un moyen tout à fait nouveau pour tirer parti de Thomas.

Il fit appeler Dugnès et le gouverneur du petit duc. Il défendit au premier de payer plus longtemps le maître d'école. Le pédagogue perdit, avec ses honoraires, l'affection qu'il avait jusqu'alors marquée à mon oncle. Il lui défendit nettement de se présenter sur les bancs : jusque-là c'était au mieux.

Mais monseigneur avait en même temps enjoint au gouverneur de faire assister Thomas à toutes les leçons et de le fustiger jusqu'au sang quand monseigneur le duc ferait mal. Exemple frappant qui lui rappellerait qu'il avait un cul comme un autre, et qui devait faire un grand effet sur son esprit. Le gouverneur ne voyait pas une analogie bien marquée entre les fesses de Thomas et le cerveau de son élève, il était même persuadé que le disciple ne craindrait jamais pour lui les actes de rigueur auxquels on allait soumettre mon oncle; mais comme M. l'abbé joignait au goût de la toilette, à l'art de chanter agréablement, au talent de faire de pe-

tits vers, beaucoup d'adresse à démêler et à flatter le faible des patrons, il jugea bientôt que l'expédient qu'avait imaginé monseigneur était suggéré par la vengeance, et il conclut que plus Thomas serait macéré et mieux il ferait sa cour.

Cependant, comme ledit Thomas était récalcitrant, et qu'un abbé musqué, pomponné, qui tient à sa figure, à sa coiffure, ne peut pas se colleter avec un petit drôle qui mord, qui pince, qui égratigne, le gouverneur mit deux laquais de planton dans la salle d'étude, et à la moindre bévue de M. le duc, on les faisait approcher. Ils saisissaient le patient, et la fustigation était d'autant plus vive que la résistance avait été plus vigoureuse.

Dugnès aurait voulu adoucir son sort; mais Dugnès avait une excellente place, à laquelle il tenait plus qu'à mon oncle, et pour la conserver, il ne fallait pas heurter les opinions du maître. Il abandonna donc son protégé à son malheureux sort, et tel qui blâme Dugnès, s'il s'examine scrupuleusement, conviendra, dans son for intérieur, qu'il a quelquefois fait pis. Mais laissons cela, et prenons les hommes comme ils sont. Si on ne voulait vivre qu'avec des gens rigoureusement probes, il faudrait vivre seul, et encore combien mériteraient les honneurs de la retraite? En connaissez-vous?

Revenons. Il y avait huit jours que mon oncle était soumis à ce genre de vie infernal. Sa patience était à bout et son postérieur en lambeaux. Trop faible pour s'insurger, il se borna à un projet d'évasion; mais il jura qu'il ne quitterait la place qu'après s'être vengé de ses bourreaux. Opiniâtre dans ses résolutions, il attendit une occasion favorable, et se laissa fesser jusqu'à ce qu'elle se présentât.

On donnait un opéra nouveau; la musique était du bon faiseur; tous les gens à prétentions devaient entendre cela; et comme rien n'est si commun que des prétentions, tout Paris tomba à l'Opéra. Madame était dans sa loge avec quelques complaisants; monseigneur était dans la sienne avec une de ses maîtresses; l'abbé, qui s'était un peu fatigué avec une femme de chambre, dormait les coudes sur la table, pour ne pas se défriser; le petit faisait des Anglais avec des capucins de carte, et en renversait dix d'un revers de main; les valets, qui ont aussi leurs affaires, avaient déserté l'hôtel dès qu'ils furent bien certains que monsieur et madame les laissaient maîtres de leur soirée; il ne restait enfin, dans une immense maison, que le suisse dans sa loge, quelques palefreniers à l'écurie, et mon oncle, maître absolu du local et de ses actions.

Il commença par tirer d'un bahut son équipage de ramoneur, si longtemps oublié dans les jours de sa gloire; il en fit un paquet, qu'il déposa dans le coffre en bois, au pied de l'escalier, et il monta, enivré de plaisir, impatient de traiter chacun selon ses mérites, et de rendre en gros, à tous, le mal qu'il en avait reçu en détail.

Il passa d'abord chez madame, et commença cette mémorable soirée en tordant le cou à la perruche. Il pendit le sapajou à une colonne du lit, avec une jarretière couleur de rose qui se trouva sous sa main.

— J'ai vécu avec eux, dit-il en sortant; tous deux étaient mes amis, mais leur mort coûtera des larmes à leur maîtresse. Leur mort est donc légitime.

Que de gens raisonnent ainsi!

Il entra ensuite chez monseigneur, muni d'une cruche d'huile qu'il avait été prendre

à l'office. Il en arrosa indistinctement tous les habits de Son Excellence, et s'attacha de préférence aux plus riches. Il cassa sur son genou la flamberge qui lui avait maltraité les épaules, et se rendit de là chez le petit duc.

C'est peu de chose qu'un duc quand il est seul, et qu'il a affaire à un ennemi vigoureux et déterminé. Celui-ci trembla en voyant l'air terrible de mon oncle. Il se souvint d'avoir ri des disgrâces du malheureux qu'on hachait à coups de verges; mon oncle ne l'avait pas oublié, et c'était le motif de sa visite. Sans égard pour la qualité, il commença l'explication à grands coups de poing, et le duc, qui, cinq minutes avant, se croyait un petit héros capable d'exterminer à lui seule toute une armée anglaise, le duc se mit à crier, au lieu de penser à se défendre. Mon oncle lui jura, en le regardant de travers, que, s'il ajoutait un mot, ou s'il faisait un mouvement, il le jetterait par la fenêtre, et l'Excellence, qui tenait à la vie, se soumit à tout ce qu'il plairait à Thomas d'ordonner.

Thomas lui ordonna de mettre culotte bas, et de lever sa chemise. Il tira de l'armoire l'osier si souvent teint de son sang; il fouailla, à son tour, jusqu'à extinction de forces, jeta les verges au nez de l'Excellence, sortit, ferma la porte à double tour, et prit la clef dans sa poche.

Restait à châtier M. l'abbé, à qui mon oncle en voulait plus qu'aux autres, mais qu'il n'était pas facile d'étriller. Thomas le trouva dans la même attitude, dormant d'un sommeil voluptueux.

L'argent de Riboulard n'était pas entièrement dépensé, et ce qui l'était n'avait pas été uniquement employé en friandises. Entre autres goûts, mon oncle en avait un décidé

pour les feux d'artifice, et surtout pour les *petits soleils*.

Il était debout devant l'abbé, et il rêvait lequel valait mieux, ou de lui casser son pot à l'eau sur la tonsure, ou de lui piquer les gras de jambe avec un compas qui était sur la table. Aucun des deux partis ne lui convint, parce qu'il sentit que l'abbé prendrait sa revanche, s'il ne le mettait hors de combat. Il se souvint qu'il avait un petit soleil dans sa poche.

Prendre une longue épingle noire sur la toilette du gouverneur, la passer au centre de l'artifice, en replier le bout, se glisser sous la table, accrocher le soleil au rabat de M. l'abbé, se relever, saisir avec une pincette un charbon allumé, et mettre le feu à la mèche, telle fut l'inspiration qui vint à mon oncle, et qu'il exécuta aussitôt.

L'explosion se fait; l'abbé se réveille en sursaut, se lève, égaré, éperdu. Il a le visage, les sourcils, les cheveux brûlés, avant qu'il soupçonne la cause de cet étrange accident. Le soleil tourne et jaillit encore, que déjà mon oncle est au bas de l'escalier, son paquet sous le bras. Il traverse la cour en riant des hurlements du prestolet, et il sort en disant au suisse qu'il va chercher un chirurgien pour M. le gouverneur, qui vient de se donner une entorse.

O vengeance! si tes préliminaires sont doux, que tes fruits sont amers! Mon oncle fut à peine dans la rue, qu'il frémit à l'idée de ses hauts faits. Ce n'était pas un franc et salutaire remords qui l'agitait. Une perruche tuée, un sapajou pendu, trente habits huilés, un duc cogné et fessé, un joli abbé défiguré, tout cela lui paraissait fort simple et l'effet d'une récrimination bien naturelle; mais le patron était puissant, il avait l'oreille

du lieutenant de police, et le château royal de Bicêtre se présentait dans la perspective. Où se cacher, où fuir?

Comme on peut très bien réfléchir en courant, mon oncle pensait à ses petites affaires en trottant le long des boulevards neufs. Il jugea qu'il fallait d'abord quitter la livrée de monseigneur, qui n'était bonne qu'à le faire remarquer partout. Un marais mal clos se présenta. Il faisait nuit. Mon oncle s'y glissa; il y reprit l'humble costume de ramoneur; il se remit en route, en faisant des réflexions philosophiques sur l'instabilité des choses humaines.

Des réflexions philosophiques! s'écrie un censeur rigoureux. De la philosophie dans un enfant qui ne sait pas même lire! Oui, monsieur le caustique, des réflexions philosophiques sortirent du cerveau de mon oncle.

On peut être philosophe sans le savoir, par la même raison que tel qui se croit philosophe n'est quelquefois qu'un sot.

CHAPITRE VII

Mon oncle retrouve des gens de connaissance, etc.

Il était huit heures, il fallait chercher un asile. Thomas était dégoûté de la Samaritaine : c'est là qu'une patrouille du guet l'avait arrêté. Il lui restait beaucoup au delà de ce que pouvait coûter un bon gîte; mais il lui semblait voir les limiers de la police courant chez tous les logeurs, et trouvant le polisson qui avait mis en combustion l'hôtel de M. l'ambassadeur. Les nuits étaient froides, et on ne pouvait s'accommoder de la voûte

du ciel. Où se retirer? Chez Riboulard? Il s'affaiblissait tous les jours, et mon oncle était presque en état de le colleter avec avantage; mais Riboulard était toujours pour lui le plus terrible des hommes. Tel est l'effet des premières impressions; elles ne s'effacent jamais entièrement.

Le jeune fugitif se souvint de la vieille à qui il avait escroqué un souper et sa part d'une paillasse. Il ne doutait pas qu'il ne fît sa paix avec un écu ou deux. A la vérité, le galetas était dégoûtant pour quelqu'un qui quitte une excellente table et des lambris dorés; mais ce n'était pas le moment de faire le difficile. Les grands hommes, d'ailleurs, se ploient facilement aux circonstances. Mon oncle annonce déjà ce qu'il sera un jour, et il se détermine aussitôt.

Il part donc pour la rue des Prêtres. Il cherche, il tâtonne, il monte; il écoute, il descend, il remonte; les voix confuses des commensaux de la mansarde le guident dans l'obscurité; il arrive précisément pour se mettre à table.

Ces messieurs commençaient à festoyer une vieille oie, farcie de pommes de terre. A l'aspect du nouveau venu, on s'arrête, le couteau, la fourchette en l'air; l'inquiétude se peint sur un visage, la crainte sur un autre, la gourmandise sur tous, et tous semblaient dire à mon oncle: Tu ne tâteras point de l'oie. Thomas entendit ce langage, et de son côté il répondait de la même manière: J'en tâterai, corbleu!

En effet, après avoir salué les convives aussi poliment que le permettait son caractère bouillant, il s'assit sur un bout de bancelle, tira sa bourse, en exhiba le contenu pour disposer favorablement son auditoire. Il raconta en homme qui veut souper, c'est-

à-dire très-brièvement, comment il était entré au galetas quinze ou dix-huit mois avant, comment il y avait escamoté un habit complet; comment il était entré chez M. l'ambassadeur, et comment il en était sorti. Il ajouta que son intention était de payer sa part de la dépense, d'indemniser le propriétaire de l'habit, et il conclut en déclarant que si on rejetait des offres aussi honnêtes, il obtiendrait par la force ce qu'on refuserait à la raison.

La conclusion n'était pas d'un homme prudent. Elle pouvait compromettre mon oncle de toutes les manières; mais mon oncle n'était pas encore un homme. Jamais même il ne se piqua de prudence après l'être devenu.

Mais comme tout s'arrange avec de l'argent, que l'argent donne à un fripon la consistance d'un honnête homme, à une coquette la considération d'une vestale, à un sot les honneurs dus au mérite; comme l'argent fait pardonner l'orgueil à un faquin, l'insuffisance à un homme en place, la cruauté au spoliateur d'une province, quelques écus firent pardonner à mon oncle l'impertinence de sa péroraison. La vieille et lui convinrent de leurs faits.

Quatre livres dix sous pour l'habit-veste, la culotte, les guêtres, les genouillères, le sac, le grattoir et la culotte de feutre; douze sous par jour pour le logement, la table, le feu et le blanchissage; plus l'habit payé comptant, la huitaine d'avance, et mon oncle serait admis à festoyer l'oie. Pour prouver à la société combien il était digne de l'honneur qu'on lui faisait, il envoya noblement chercher deux bouteilles de vin à *douze*, pour payer sa bienvenue. La nuit se passa tant bien que mal, et, dès le point du jour, Tho-

mas qui ne savait que faire, et qui se proposait bien de ne pas travailler tant qu'il lui resterait un sou, Thomas se mit à jouer du flageolet, au grand contentement des auditeurs, qui allèrent aussi faire de la musique de leur côté, et chanter le *Ramonez ci, ramonez là*, au haut des cheminées. Deux ou trois jours s'écoulèrent ainsi, et mon oncle se fatigua à la finet de son flageolet et du galetas dans lequel il ne pouvait faire que six pas en carré, Il déclara à Marguerite qu'il allait se promener, au hasard de ce qui en arriverait.

Marguerite, à qui sa mine espiègle, son caractère décidé, ses talents et sa générosité plaisaient beaucoup, lui fit toutes les représentations que lui suggéra son imagination bornée. Mon oncle n'en tînt compte, et lui dit que, s'il fallait vivre en prison, autant valait que ce fût à Bicêtre que dans son grenier, et il descendit, son grattoir à la main, pour faire face aux assaillants s'il s'en présentait.

En allant et venant, il s'entendit appeler de la porte d'un hôtel, situé dans je ne sais quelle rue, et cela ne fait rien à l'affaire. On lui demande s'il veut rendre une lettre sur le quai de la Ferraille et rapporter la réponse. Mon oncle. à qui il est égal de se promener à droite ou à gauche, se charge de la missive. Elle était adressée à un officier qui s'efforçait de persuader aux passants que son métier était le métier par excellence, et son uniforme le plus galant de l armée française. Il est vrai qu'il y avait ajouté de son autorité quelques galons qu'on ne connaissait pas au régiment. Il fit entrer mon oncle dans un café borgne et lui fit boire un verre d'anisette pendant qu'il répondait au poulet. Il cachète le sien et renvoie le commissionnaire.

Lorsqu'il fut de retour à l'hôtel, le valet

qui l'avait expédié lui présenta six sous, bien décidé à en mettre douze sur le mémoire. Mon oncle très désintéressé tant qu'il ne manquait de rien, refusa galamment le prix de sa course, et une jolie dame, qui prenait l'air à sa croisée, fut curieuse de voir de plus près ce ramoneur d'une espèce si rare. Le laquais introduisit Thomas, qui, au lieu de répondre aux questions de la dame, cherche à démêler des traits qui ne lui sont pas inconnus. Une large dentelle garnissait le bonnet de nuit et couvrait les joues et le sourcil; le peignoir de mousseline brodée, la petite pantoufle rose, le bas de soie blanc à coins verts, tout cela mettait sa mémoire en défaut. Cependant le son de voix, quelques rapports dans la taille, le mettent sur la voie, et une ou deux expressions triviales l'éclairent tout à fait.

« Corbleu! madame, s'écrie mon oncle, vous avez demeuré dans la rue des Prêtres! — Je ne crois pas, mon ami. (Il n'était pas décent de se souvenir de cela.) — Oh que si! reprend mon oncle Thomas. A telles enseignes que j'entrai un jour chez vous par la fenêtre; que je m'y cachai sous un panier au linge; que deux cordeliers... — C'est assez, c'est assez. Sortez, Lafleur. » Et Lafleur sorti, la belle dame, forcée par l'évidence, veut bien redevenir Louison.

« C'est donc toi, espiègle, qui m'as fait une si belle peur la nuit? — Bah! j'ai fait bien mieux que cela. J'ai tout conté à M. l'ambassadeur d'Espagne, qui a demandé justice pour vous à M. le lieutenant de police... — Et M. l'ambassadeur m'a fait conduire ici, et m'a donné des meubles, une garde-robe, des bijoux, un équipage... Ah! mon ami, je te dois ma fortune. — J'en suis bien aise. Je n'ai plus que neuf livres quinze sous, et,

puisque vous me devez votre fortune, vous partagerez avec moi. — Cela se pourrait, si tu avais trois ou quatre ans de plus : tu promets d'être fort bien. Tout ce que je peux maintenant, c'est de t'aider quand tu auras besoin de secours. »

Ici paraît l'officier recruteur. Il se jette sur un sofa, attire Louison sur lui, cache une de ses mains je ne sais où, et, sa curiosité piquée par l'air familier du ramoneur, il lui demanda certaines explications qui amènent naturellement le récit de ses aventures. Le conteur voulait glisser sur la vengeance qu'il avait tirée de l'ambassadeur, parce que cela devait indisposer Mlle Louison, qui tenait tout de lui. Ce fut précisément ce qui l'amusa davantage. Elle fit entrer mon oncle dans les plus grands détails, et rit franchement et si fort que l'orateur en resta ébahi. Il ne savait pas encore qu'il suffit de payer pour être trompé, bafoué, honni.

« Sais-tu bien, d'Armence (il ne convenait plus de s'appeler Louison) que c'est un luron que ce petit compère-là ? Tudieu ! comme il agit et comme il conte ! Ce serait un meurtre de le laisser retomber dans les mains de son ambassadeur. Je veux lui donner les moyens de le narguer, lui, la police et ses suppôts. Écoute, mon garçon, tu sais jouer du flageolet ? — Comme un dieu. — Tu as du cœur ? — Comme un diable. — Je t'engage, je te mets l'habit sur le corps, le sabre au côté, de l'argent dans ta poche. Tu te promèneras sur le pavé de Paris tant que cela t'amusera. Je te ferai partir ensuite pour le régiment, où tu entreras d'abord en qualité de fifre, parce que tu n'as encore ni l'âge ni la taille nécessaires. Tu grandiras, tu te formeras. Ton sabre et ton étoile feront le reste. »

Parler vendange à un ivrogne, dindes aux truffes à un gourmand, mariage à une jeune fille, veuvage à une jeune femme, bon rôle à un comédien, banqueroute à son directeur, combats et gloire à l'enfant qui recèle le héros, tous également ouvriront les oreilles.

Mon oncle ne répondait rien au recruteur, tant il était content, satisfait, enchanté. Le plaisir se peignait dans tous ses traits; son œil animé semblait percer l'avenir et y lire l'histoire de ses succès. Un mot lui échappe enfin : « Et j'aurai mon sabre tout à l'heure? — Et ton habit dans la journée. — C'est fait, je suis à vous. »

On apporte du papier et du bon vin. Le racoleur fait l'engagement; mon oncle y appose sa croix, faute de savoir signer. Il boit à la santé du roi, met dans sa bourse dix écus qu'on lui donne de sa part; Mlle d'Armence y en ajoute dix autres, et Thomas suit son officier.

Que de jeunes gens de famille qui n'ont pas eu un début plus brillant! Mais

Rose et Fabert ont ainsi commencé,

à ce qu'assure M. de Voltaire. D'ailleurs, je raconte des faits antérieurs à la révolution. On était alors ce qu'on pouvait : on a été depuis ce qu'on a voulu.

Un tailleur obligeant, comme tous les ouvriers de Paris quand on leur paye fort cher ce qui vaut très peu, arrangea en quatre heures un uniforme complet, que le recruteur abandonna à mon oncle moyennant quinze francs, parce qu'il ne pouvait plus lui servir. Mon oncle observa que le roi devait l'habiller; le racoleur répliqua que le roi n'habillait qu'à la garnison, et qu'il fau-

drait faire la route en costume de ramoneur, si l'habit ne convenait pas. Thomas ne s'occupait pas du lendemain; la jouissance du moment était tout pour lui; il lâcha donc ses espèces.

Un sabre à lame ébréchée, à poignée rongée de vert-de-gris, valait encore six francs, à ce qu'assurait l'officier; plus trente sous au rémouleur qui rétablit le fil et efface la rouille; trois livres au fourbisseur qui nettoie, polit la monture et noircit le fourreau; encore dix livres dix sous arrachés à mon oncle. Il est clair que cette recrue coûtait très peu à Sa Majesté : c'était Mlle d'Armence qui équipait et armait ce nouveau défenseur de l'Etat. Vous voyez que le patriotisme germait déjà dans plus d'un cœur.

Pendant que le tailleur et ses garçons, le fourbisseur et les siens, le rémouleur et sa meule travaillaient à l'envi à transformer un ramoneur en petit Mars, Thomas fait un saut au galetas de Marguerite, où un homme aux gages du roi ne pouvait plus convenablement loger. Il en retire les chemises de toile de Hollande, les bas de soie, les escarpins et les boucles d'argent que Mme l'ambassadrice a payés dans des jours de faveur, et qu'il n'a pas eu la sottise d'oublier à l'hôtel. En amant de la gloire, qui ne connaît plus rien de solide que la fumée, il abandonne à la vieille ce qui était payé d'avance sur le reste de la semaine. Il lui serre la main, lui promet sa protection dans tous les cas; entre chez un perruquier-baigneur-étuviste; s'y fait décrasser et parfumer le corps, papilloter et friser la tête; revient sur son quai, trouve prêtes et endosse les marques glorieuses de son nouvel état. Joli comme l'Amour, léger comme le papillon, il rase à peine le pavé; il vole, il plane, il s'ad-

mire, et semble dire à tous les passants : Regardez-moi.

Son officier, enchanté de sa gentillesse, le présente successivement à tous les recruteurs ses camarades. Tous l'accueillent, le félicitent de la noble ambition qui le dévore; tous le font boire, il trinque avec tous, et il perd enfin connaissance en poussant ce cri fameux, interrompu par des hoquets : *Vive le roi!*

Le lendemain à son réveil, il se trouva singulièrement avancé... du côté des dangers. Son officier avait reçu l'ordre de faire partir sans délai ses recrues pour Nantes, où depuis quelque temps on méditait un coup de tête. Il ne s'agissait de rien moins que d'envahir l'Angleterre, et en cas de résistance, de jeter l'île et ses habitants dans la mer. A la vérité, les préparatifs ne répondaient pas à la magnificence des résultats qu'on se promettait; mais en France, on n'a jamais douté de rien.

Depuis Guillaume de Normandie, ces sortes d'entreprises avaient constamment échoué. Pour battre les Anglais chez eux, il faut nécessairement être maître de la mer, et ils ont acquis sur cet élément une supériorité que balanceraient à peine les forces navales réunies du reste de l'Europe. La raison en est simple : les Anglais ont un besoin essentiel de la mer, dont les autres nations peuvent à toute force se passer, et un peuple laborieux réussit toujours dans les choses qui lui sont absolument nécessaires. La Seine ne connaît que ses batelets. Londres est un port de mer considérable, et les goûts et les travaux de la capitale influent toujours sur ceux du reste de l'empire. Peut-être enfin le climat et le sol anglais produisent-ils des hommes d'un corps plus

vigoureux et d'un esprit plus constant, comme ils produisent de meilleurs chevaux et de meilleurs chiens de chasse. Au reste, ce qui n'a pas été fait jusqu'au jour où j'écris n'est pas démontré impossible. Il suffit d'aborder, et il ne faut, pour en finir que beaucoup de bonheur et Bonaparte.

Mon oncle, à la première nouvelle d'une invasion en Angleterre, se leva précipitamment, courut faire faire sa queue, acheter un sac à peau, dans lequel il enferma son *butin;* et son sabre d'une main, et son flageolet de l'autre, il vint prendre les ordres de son officier.

Cet officier était attaché au régiment irlandais, commandé alors par ce malheureux comte de Lally, qui était l'âme de l'entreprise, qui depuis fut lieutenant général, et qui périt d'une mort tragique, sur les bords de la Seine, pour avoir été pris par des Anglais dans l'ancien golfe du Gange.

Ceci n'est pas clair pour tout le monde : il faut s'expliquer catégoriquement. Il s'agissait de rétablir sur le trône de ses pères le petit-fils de l'imbécile et infortuné Jacques II, que Louis XIV soutint si longtemps, et dont Louis XV secourut la postérité, sans trop savoir pourquoi; car, que lui importait, après tout, que le palais Saint-James fût occupé par Georges ou par Edouard ? Il était plus essentiel de soutenir notre compagnie des Indes, de reprendre sur les Anglais nos comptoirs et nos colonies. Mais la prospérité du commerce se fait sentir à tous, n'éblouit personne, et rien n'est beau comme renverser et donner des couronnes.

Si quelque chose peut rendre l'homme au sentiment de sa nullité absolue, si l'exemple peut le consoler de l'état de misère, d'anxiétés, de vœux impuissants, de privations,

auquel semble le condamner la nature, qu'il ouvre l'histoire, et qu'il bénisse son sort en comparant sa famille, quelle qu'elle soit, à cette longue suite de rois d'Ecosse et d'Angleterre, dont la race, poursuivie par une fatalité insurmontable, epuisa, pendant plus de trois cents années, tous les malheurs qui peuvent accabler la triste humanité.

Le premier roi d'Ecosse de cette famille est gardé dix-huit ans prisonnier en Angleterre, et meurt avec sa femme, assassinés par leurs sujets. Son fils Jacques II est tué à l'âge de vingt-neuf ans, en combattant les Anglais. Jacques III, emprisonné par son peuple, s'échappe, s'arme, et périt dans un combat qu'il livre aux révoltés. Jacques IV perd à la fois une bataille et la vie. Marie-Stuart, sa petite-fille, chassée de son trône, fugitive en Angleterre, détenue dix-huit ans par Elisabeth, est condamnée par elle, et porte sa tète sur un échafaud. Charles Ier, petit-fils de Marie, roi d'Ecosse et d'Angleterre, est vendu, livré à Cromwell par les Ecossais, jugé et exécuté par les satellites de l'usurpateur. Jacques son fils septième du nom et deuxième en Angleterre, est détrôné par son gendre, obligé de fuir de ses trois royaumes; et, pour comble de malheur, on lui conteste jusqu'à la légitimité de son fils. Ce fils ne tente de remonter sur le trône de ses pères que pour faire mourir ses amis par la main des bourreaux. Enfin, le prince Charles-Edouard, dont il est ici question, réunissant à toutes les vertus le courage du roi Jean Sobieski, son aïeul maternel, n'obtient quelques succès passagers que pour éprouver ensuite les plus incroyables malheurs. L'histoire n'offre aucun exemple d'une maison si constamment infortunée.

Mais comme c'est l'histoire de mon oncle

Thomas que j'écris, et non celle d'Angleterre, je reviens à mon héros. Il fut présenté à M. de Lally, à qui son air déterminé plut aussi beaucoup. Le comte lui dit qu'il le prendrait avec lui, et lui ordonna d'être prêt pour le lendemain.

Bon sang ne peut mentir, dit un vieux proverbe. Mon oncle était sans doute issu d'un sang de la meilleure espèce, car il se souvint de sa mère, que tant de beaux messieurs oublient tous les jours. Il ne crut pas devoir affronter l'Océan et la mort sans prendre congé d'elle dans les formes. Riboulard, le chiffonnait un peu; il fut même sur le point d'engager son recruteur à l'accompagner; mais il se reprocha bientôt cette faiblesse indigne d'un grand cœur. Il pensa qu'un fifre du régiment de Lally ne devait avoir peur de rien. Il comptait d'ailleurs sur son habit, qui en impose toujours, et sur son sabre qui avait le fil.

Ces idées encourageantes le conduisirent jusqu'à la porte de ses foyers, que sa sûreté personnelle l'avait déterminé à fuir, et que depuis si longtemps il n'avait salués. Mais, en touchant le loquet, il sentit son courage faiblir; la main lui trembla. Il pensa que Riboulard était homme à l'échiner avant que d'entrer en explication, et si la piété filiale le poussait dans la chambré, l'amour de lui-même le repoussait vers l'escalier.—Non, sacrebleu! je ne redescendrai pas, reprit-il après un moment de réflexion. Il ne sera pas dit qu'un sergent du guet aura fait reculer un soldat de Lally. Après tout Riboulard n'est qu'un homme; il n'est pas mon père, et au premier geste déplacé, je lui passe mon sabre au travers du corps. Et il met le sabre à la main, et il ouvre la porte, et d'un saut il tombe d'aplomb au milieu du taudis.

Riboulard, cloué par la goutte dans un mauvais fauteuil, les pieds étendus sur un vieux paillasson, la tête enveloppée d'un mouchoir à tabac, les épaules couvertes d'un jupon gras et déchiré, Riboulard, appuyé d'une main sur sa béquille, écumait de l'autre son pot-au-feu en attendant sa chaste moitié, qui était au sermon, lorsque la brusque entrée du fifre lui fait tourner la tête. La pointe du sabre se présente à dix-huit pouces de sa poitrine. Il n'a pas le temps de voir à qui il a affaire; la frayeur s'empare de lui, il oublie qu'll a la goutte, il se lève pour prendre sa hallebarde, appuyée contre la table. La douleur qu'il sent au pied le fait retomber aussitôt non pas sur son fauteuil, mais sur le chat de Rosalie, qui se chauffait en regardant les tisons. Minon lui imprime ses quatre griffes dans le derrière : Riboulard fait un mouvement pour se dégager, et pousse un cri affreux; mon oncle part d'un éclat de rire. Le chat, en liberté, s'élance au hasard, retombe dans le pot-au-feu, le renverse en s'élançant de nouveau pour échapper à la brûlure, inonde et brûle Riboulard, qui n'échappe lui-même aux hommes, aux animaux, aux éléments conjurés contre lui, qu'en se roulant tout d'une pièce vers la porte. Un de ses pieds accroche celui de la table, qui lui tombe sur l'estomac; la table entraîne la hallebarde, qui lui casse sa dernière dent : il hurle, le chat échaudé miaule et le fifre continue de rire.

Cependant le calme se rétablit, les douleurs de Riboulard s'apaisent. il a le loisir d'examiner le rieur, dont la gaieté n'annonce pas des intentions hostiles. Il le reconnaît, et la scène change aussitôt.

Il s'était roulé jusqu'à la porte, probablement pour appeler les voisins à son secours.

Il se met sur son cul, le bout du bâton de la hallebarde contre sa poitrine, et la pointe tournée vers mon oncle. Mon oncle, fâché de s'être engagé si avant, fait une volte vers la croisée, qui deux fois lui avait été si propice. Riboulard, dont l'argent s'était envolé par là, l'avait fait griller pour parer à un second accident, et Thomas, qui aurait voulu être à cent lieues, fut forcé de combattre. Il sautait à droite et à gauche pour prendre Riboulard en flanc; Riboulard, tournant sur son cul comme sur un pivot, faisait face de tous côtés, et mon oncle trouvait partout la pointe redoutable de la hallebarde. Il voulut parlementer; il cria qu'il n'était venu que pour voir sa mère et qu'il demandait la liberté de se retirer. Riboulard, inébranlable à sa porte, jura qu'il châtierait le petit coquin qui lui avait manqué de respect. Mon oncle s'abaissa jusqu'à demander grâce; Riboulard refusa d'entrer en composition et exigea que l'assaillant jetât son sabre et se rendît à discrétion.

« Rendre mon sabre, s'écrie Thomas exaspéré par de semblables prétentions, rendre mon sabre! Me prenez-vous pour un sergent du guet? C'est vous, corbleu! qui rendrez la hallebarde. » Et aussitôt cette guerre d'observation prend une incroyable activité. La poterie et les menus meubles volent à la tête du sergent; mais la fureur dérange la main de mon héros. Les coups portent à faux et Riboulard conserve sa position. Mon oncle, déterminé à vaincre, et ne trouvant plus rien à casser, relève la table, la charge péniblement d'un matelas, y monte après, soulève le matelas aussi haut que le permettent ses petites forces et la longueur de ses bras, le laisse tomber en long sur Riboulard, et saute de la table sur tous les deux. Il frappe

des pieds, des poings, de la monture du sabre; il s'allonge, il se raccourcit, selon que Riboulard, qui suffoque, dirige ses efforts. Le vieux sergent, excédé de fatigue et de douleur, perd enfin connaissance et lâche la hallebarde. Thomas s'en saisit, et, sorti avec honneur de son premier combat, il se dit que s'il est beau de vaincre, il est plus beau de pardonner. Il enlève le matelas, et les fumées qui lui chatouillaient le cerveau se dissipent à l'instant.

Riboulard est sans mouvement, et Thomas croit l'avoir tué. Il rougit, il pâlit; ses genoux ploient, il s'afflige, il se désole. De quelque résolution qu'on soit armé, on ne tue pas un homme comme une mouche, et ce n'est que par degrés qu'on devient féroce. Mon oncle se repent sincèrement; mais ce sentiment ne dure pas. Il se rappelle son inoculation forcée, ses dents vendues, ses épaules déchirées à coups de verges, il conclut que si Riboulard est mort, il l'a bien mérité, et lui, Thomas, n'a point de reproches à se faire.

Comme il n'était pas sûr que les témoins, s'il s'en présentait, fussent de cet avis, il jugea prudent de sortir de chez sa mère, dût-il se mettre en route sans lui faire ses adieux. Il n'y avait qu'une petite difficulté : Riboulard était étendu en travers de la porte qui ouvrait en dedans, et mon oncle s'épuisa en efforts superflus pour déranger cette masse.

Vous vous étonnez sans doute de ce que les voisins ne soient pas accourus au tintamarre affreux qu'on a fait dans cette chambre. Ils avaient de bonnes raisons pour cela, et je vais vous les dire, car enfin je vous dois compte de tout.

Sur le même carré logeaient trois ouvriers

qui étaient allés à leur ouvrage, et leurs trois femmes, très gentilles et très accortes, étaient allées se faire battre. Au-dessus, l'aimable Zéphyr en été et le venteux Borée en hiver. Au-dessous, une dévote et un marchand; la première au sermon, le second à sa boutique. Les étages inférieurs occupés par je ne sais qui; mais, comme la voix monte toujours, Riboulard et mon oncle ne pouvaient être entendus que du ciel, qui ne se mêle plus de nos affaires, depuis que saint Luc, saint Jean, saint Matthieu et saint Marc ne se mêlent plus d'écrire.

Cependant mon oncle, qui ne perdait jamais la tête, voyant l'impossibilité de s'évader par la porte ou la fenêtre, se mit courageusement à attaquer avec la hallebarde le plâtre et les lattes qui le séparaient de l'escalier. Il ne lui restait plus, après avoir tout brisé dans la maison, qu'à démolir la maison elle-même, et l'opération allait grand train, quand le génie destructeur de mon oncle est arrêté par les cris d'une femme et les jurements d'un homme, qui tous deux montent précipitamment. Thomas croit avoir tué son beau-père, tout l'inquiète, le tourmente. Il prête une oreille attentive; il entend distinctement une lourde chute, une seconde plus violente encore succède aussitôt, et en même temps un coup terrible fait résonner la porte. La serrure faible, les gonds rouillés cèdent, la porte tombe, tombe encore sur Riboulard et par-dessus la porte tombe un fort de la halle, que le diable semble pousser de telle sorte, qu'il glisse sur le visage jusqu'à la cheminée, et s'écorche en glissant sur un carreau inégal le front, le nez et le menton. Paraît ensuite Rosalie le bonnet tombé, les cheveux gris-pommelé en désordre, les genoux et les coudes meurtris.

Puisque vous vous souvenez de tout, vous n'avez pas oublié que, parmi les vingt-et-un soupirants congédiés par ma grand'mère à Vaugirard, était un fort de la halle, amoureux en proportion de sa vigueur, et capable d'exterminer d'un coup de main le vieux Tithon de cette nouvelle Aurore. Il avait conservé une velléité pour Rosalie; il l'avait constamment convoitée, et constamment il avait étouffé ses soupirs, pour ne pas se brouiller avec un homme aussi prépondérant que M. Riboulard.

Ce jour-là (qui peut répondre en se levant des événements de la journée?), ce jour-là, Jean le Blanc, au lieu d'aller au sermon, avait copieusement déjeuné dans un cabaret voisin. Il sortait gaiement du temple de Bacchus, et ma grand'mère de celui de notre divin maître. Le galant l'aperçoit, son goût se réveille... Que dis-je ! ce goût se convertit en rage.

Il l'accoste d'un air décidé, et s'explique sans périphrase : ces messieurs se servent toujours du mot technique. A des propositions révoltantes sans doute, ma grand'mère répondit par un signe de croix, qui chasse, dit-on, l'esprit malin, mais qui ne peut rien sur un fort de la halle. Celui-ci répéta l'invitation ; ma grand'mère doubla le pas, le satyre prit le trot.

Ils arrivèrent ensemble dans l'allée qui conduisait à la forteresse que Thomas venait de réduire. Là, le drôle ne perdit plus le temps en vains propos, il agit, et si vertement, que ma grand'mère fut obligée de jouer des ongles ; jeu piquant, qui lui valut une tape sur le bras et une autre sur le toupet, qui sépara le bonnet du chef. Elle courut vers l'escalier, l'enragé courut après elle en jurant que, de gré ou de force, il en tâterait.

Rosalie violée! vous ne vous y attendiez pas, ni elle non plus, et il n'y avait qu'un fort de la halle qui fût capable de tenter ce grand œuvre.

La menace d'un semblable attentat avait rendu à ma grand'mère toute l'agilité de sa première jeunesse; mais ses forces n'étant plus en proportion de la grâce suffisante, elle resta pâmée sur le seuil de sa porte : c'est ce qui s'appelle périr au port. L'escalier était obscur; l'audacieux Jean le Blanc, perdant de vue la victime qu'il se proposait d'immoler, avait doublé de vitesse. Le corps gisant de ma grand'mère avait arrêté net l'action de ses jambes, et le buste, que rien ne contenait, était tombé avec violence sur la porte et l'avait enfoncée.

Pauvre mari! tu as perdu connaissance pour ne pas voir de telles horreurs! Cher et tendre enfant! ton innocence ne te laisse pas même soupçonner qu'un brigand veut *poignarder* ta mère! Que de femmes ont dû la continuité de leurs plaisirs clandestins à l'aveuglement de leurs maris et à l'ignorance de leurs bambins!

Les extrêmes se touchent, et l'ordre est quelquefois sorti du sein même de la confusion. Le dernier coup qu'avait reçu Riboulard avait ranimé, par l'effet des contraires, les esprits vitaux qu'avaient engourdi les premières contusions, le fort de la halle avait été subitement dégrisé par la violence de sa chute; ma grand'mère oublia ses infamies en pressant dans ses bras un fils qu'elle ne croyait plus revoir, et l'imagination ardente de ce fils s'assoupit sur le sein maternel.

Tout le monde était à peu près content, hors Riboulard, qui avait sur le cœur l'algarade de mon oncle Thomas. Sa femme lui rappela que la vengeance est un des sept

péchés capitaux; il l'envoya faire lanlaire. Jean le Blanc, très-bon garçon quand il n'était pas ivre, recolla le goutteux dans son fauteuil, lui parla raison à sa manière, et à force de tâtonner il trouva enfin le faible du bonhomme. Il lui représenta que deux militaires, qui se sont bravement battus, finissent toujours par boire ensemble, et il offrit de payer l'écot. Cette dernière proposition fit plus que tous les raisonnements possibles. Riboulard s'apaisa, pardonna, et consentit à embrasser Thomas tant bien que mal, aux conditions suivantes, qui furent acceptées, après quelques difficultés, de la part du soldat de Lally.

1° Que Jean le Blanc ferait raccommoder la porte. — *Accordé.* 2° Qu'il payerait trois pintes de vin et trois livres de saucisses. — *Accordé.* 3° Que Thomas irait acheter un autre pot-au-feu, et qu'il payerait la vaisselle et les meubles cassés.

Thomas n'avait pas envie de payer les frais de la guerre. Il murmurait tout bas que cela regardait les vaincus. Sa mère lui glissa deux écus de six francs qui levèrent tous les obstacles. La paix fut conclue et jurée entre toutes les parties. On dîna sobrement, parce que Riboulard était bien aise qu'il lui restât de quoi souper; mais on dîna en famille, et la cordialité et le sot orgueil firent, selon les caractères, les frais de la conversation. Rosalie caressait mon oncle, mon oncle caressait sa mère. Jean le Blanc cita ceux de ses camarades qui s'étaient éreintés en voulant porter aussi lourd que lui, et Riboulard nomma avec emphase les filles, les filous, les auteurs, les colporteurs qu'il avait logés à l'hôpital, à Bicêtre ou à la Bastille. Enfin on se sépara assez satisfaits les uns des autres; et mon oncle, enchanté de sa jour-

née, se retira sur son quai, chargé des bénédictions de Mme sa mère.

Le lendemain, à la pointe du jour, il se rendit chez son colonel, qui lui fit croquer le marmot trois ou quatre heures, qui parut enfin, le fit jucher sur un fourgon chargé d'armes, de poudre et de balles. Il le recommanda à ses gens, et partit en poste pour Nantes.

Mon oncle arriva le dixième jour, sans événements, et sans autre occupation que de boire, manger et dormir à l'auberge, avec le *factotum* de M. le comte, et de lui jouer du fifre dans le fourgon.

Sept jours après son arrivée, tout étant disposé aussi bien qu'on le peut avec du zèle et peu de moyens, mon oncle s'embarqua en très bonne compagnie pour la conquête de l'Angleterre.

Je n'ai pas, je le répète, la prétention d'écrire l'histoire ; je laisse cela aux compilateurs : *A tous seigneurs, tous honneurs.* Mais je ne peux me dispenser de parler d'une entreprise où mon oncle fit tant de bruit *avec son fifre.*

CHAPITRE VIII

Expédition du prince Charles-Édouard Stuart (1).

De tous les événements d'éclat dont parle l'histoire, il n'en est pas peut-être qu'on puisse comparer à la tentative du prince Edouard, si on considère la faiblesse des moyens, l'éclat des premiers succès, les

(1) Episode entièrement historique.

malheurs romanesques et presque incroyables qui leur succédèrent et les changements qu'une victoire de plus pouvait apporter dans le système politique de l'Europe.

En effet, la bataille de Culloden gagnée, le prince Edouard faisait remonter son père au trône et l'Angleterre devenait l'alliée de la France. Ces deux puissances se liguaient contre la Hollande, Louis XV pour la forcer à la paix, Stuart pour la punir d'avoir détrôné son aïeul. Le commerce des deux Indes prenait une forme nouvelle, et il est à présumer que le pape recouvrait sur l'Angleterre les droits que lui avait ôtés Henri VIII.

Charles-Edouard était fils du chevalier de Saint-Georges, vulgairement appelé *le Prétendant*, et petit-fils de Jacques II. Il vivait à Rome auprès de son père et sa jeunesse s'écoulait dans une inaction qui ne s'accordait ni avec un courage bouillant ni avec un amour extraordinaire de la gloire. Ce dernier rejeton de tant de rois et de tant d'infortunes avait été appelé en France en 1742, et on avait fait alors des efforts aussi dispendieux qu'inutiles pour le porter, avec une armée, sur les côtes d'Angleterre. Il attendait à Paris une occasion favorable pour déployer ses talents et satisfaire son ambition. La guerre que Louis XV soutenait alors contre l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande l'épuisait d'hommes et d'argent. Trop occupé de ses propres affaires pour penser alors à rétablir celles d'un prince étranger, le roi laissait Edouard dans l'obscurité et même dans l'oubli.

Ce jeune prince s'entretenait un jour de ses malheurs et de ses espérances avec le cardinal de Tencin, qui devait au Prétendant sa promotion à la pourpre romaine, et le prélat lui adressa ces propres mots : « Que ne

tentez-vous de passer sur un vaisseau vers le nord de l'Ecosse? Votre seule présence pourra vous donner un parti et une armée. Alors il faudra bien que la France vous secoure. »

Les plus faibles causes amènent souvent de grands événements. Ces mots réveillèrent l'ambition du prince. Mais où trouver ce vaisseau et comment l'équiper? Son père ne pouvait rien pour lui et il vivait en France des dons de quelques familles réfugiées attachées à sa maison.

Il avait vu quelquefois M. de Lally, Irlandais de nation.Son courage, récompensé sur le champ de bataille même de Fontenoi, et son caractère remuant, le lui firent juger digne de le séconder. Il s'ouvrit à lui, et Lally se chargea de diriger l'entreprise.

Il s'assura d'abord de sept officiers irlandais ou écossais, qui consentirent à courir la fortune du prince. Leurs noms méritent d'être connus : c'étaient le marquis de Tullibardine, frère du duc d'Athol, un Makdonall. Thomas Sheridan, Sullivan, Kelli et Strikland. Tous, avant le départ, furent promus aux premiers grades d'une armée qu'on pouvait n'avoir jamais.

L'un d'eux s'adressa à un négociant de Nantes, Irlandais, nommé *Walsh*, qu'il savait affectionné au parti du Prétendant. Par un hasard singulier, ce Walsh, dont on n'espérait que quelque argent, avait un corsaire de dix-huit canons, qu'il offrit généreusement, et qu'on équipa en secret. L'actif et infatigable Lally ramassa de tous côtés des armes, des munitions de guerre et des fonds. Enfin, le prince s'embarqua avec ses sept officiers, dix-huit cents sabres, douze cents fusils et quarante-huit mille francs. Telles étaient les ressources qu'il comptait opposer

à des flottes, à des troupes réglées, à des finances considérables, et à l'opinion publique, généralement prononcée en faveur d'un roi affermi sur le trône.

Par une suite des soins du comte de Lally, le corsaire que montait le prince fut escorté par un vaisseau du roi de soixante-quatre canons, l'*Elisabeth*, que le ministre de la marine avait prêté à un armateur de Dunkerque. Cette espèce de faveur s'obtenait alors, moyennant une somme payée au trésor royal, et l'entretien de l'équipage était à la charge de l'armateur. Le roi, à qui appartenait le vaisseau, et le ministre qui l'avait prêté, ignoraient également à quel usage on devait l'employer.

Après huit jours d'une navigation périlleuse, après avoir échappé à la poursuite d'une escadre, le prince tomba dans une flotte marchande qu'escortaient trois vaisseaux anglais. Le plus fort, portant soixante-dix canons, se détacha pour combattre l'*Elisabeth*. Le corsaire que montait le prince inquiéta le convoi par de fausses manœuvres, et força ainsi les deux autres vaisseaux à ne pas s'en écarter. Insensiblement il gagna le vent, et fit force de voiles vers l'Ecosse, pendant que l'*Elisabeth* soutenait contre le vaisseau anglais un combat long, opiniâtre et meurtrier, qui fatigua également les deux partis, et dans lequel aucun n'eut un avantage prononcé.

A la faveur de la nuit, le prince aborda une petite île, a peu près déserte, au-delà de l'Irlande, vers le cinquante-huitième degré. Il attendit le jour pour cingler vers l'Ecosse, dans la crainte d'être enveloppé au milieu des ténèbres. Enfin, le petit-fils de Jacques II, roi d'Ecosse, débarqua dans un petit canton de ce royaume, appelé le *Moï-*

dard. Quelques habitants auxquels il se nomma tombèrent à ses genoux, en protestant de leur impuissance. Ils étaient sans armes, pauvres, et ne mangeaient que du pain d'avoine, qu'ils obtenaient, à force de travail, d'un terrain pierreux et stérile. « Je cultiverai cette terre avec vous, leur dit le prince ; je mangerai de ce pain ; je partagerai votre pauvreté, et je vous apporte des armes. »

De tels sentiments, exprimés avec la chaleur de la vérité, devaient exciter l'enthousiasme. Ces bonnes gens furent ses premiers soldats. Le bruit de son arrivée se répandit dans les environs. Les Makdonall, les Lokil, les Cameron, les Fraser, chefs d'autant de tribus d'Ecosse, vinrent aussitôt se joindre à lui.

Les peuples qui composent ces tribus habitent un pays montagneux et couvert de forêts d'une étendue de deux cents milles. Les îles Orcades et celles de Zetland suivent les mêmes usages et vivent sous les mêmes lois. Ces peuples sont les seuls, de l'ancien monde connu, qui aient conservé l'habit de guerre des Romains. La rigueur du climat, le travail et la vie sobre auxquels les condamne la nature, les rendent agiles et vigoureux. Ils supportent avec constance les fatigues et la disette ; ils couchent souvent sur la terre, et résistent aux marches les plus pénibles, au milieu des neiges et des glaces ; ils sont soumis à leurs seigneurs, qui ont conservé sur eux les droits féodaux abolis en Angleterre ; ainsi ils sont nécessairement du parti de ceux dont ils dépendent.

Les Irlandais, catholiques romains comme le Prétendant, étaient cependant dans des dispositions toutes différentes. Le pays est plus fertile et mieux cultivé ; le peuple était

plus favorablement traité par la cour de Londres; les manufactures étaient encouragées; par conséquent le commerce florissait et l'habitant fortuné et tranquille tenait plus aux douceurs de la vie qu'aux intérêts des Stuarts. Voilà pourquoi l'Irlande ne prit point de part active à la révolution qui se préparait, lorsque tout en Ecosse concourait à l'avancer par les armes, ou la favorisait en secret.

Une autre cause des premiers succès du prince vint du mécontentement de beaucoup de lords écossais, qui, depuis la réunion des deux royaumes, n'avaient pu avoir entrée au parlement d'Angleterre. La cour avait négligé de se les attacher par des pensions. Ils regardaient donc comme une sorte d'esclavage cette réunion qui ne leur assurait aucun avantage à eux ni à leurs tribus, et ils soulevèrent les contrées septentrionales de l'Ecosse.

Quelques autres, que le ministère croyait avoir gagnés par des largesses ou des emplois, cédèrent à l'enthousiasme général et se réunirent à leurs compatriotes, en faveur d'un prince originaire de leur pays, dont le courage, le talent et les vertus étaient encore augmentés par la renommée. Les ducs d'Argile, d'Athol et de Queensbury restèrent seuls fidèles au gouvernement.

Edouard avait à peine rassemblé trois cents hommes autour de sa personne, qu'on leva l'étendard royal. C'était un morceau de taffetas que Sullivan avait apporté et qu'on fixa au haut d'une perche. Cette poignée d'hommes se mit en marche, et grossit en avançant, au point que le prince arrivant au bourg de Fenning se trouva à la tête de quinze cents montagnards. Il leur distribua les fusils et les sabres dont Lally avait chargé le corsaire nantais.

Jamais les circonstances n'avaient été plus favorables pour attaquer et abattre le gouvernement. Le roi Georges était sur le continent, et il ne restait pas en Angleterre six milles hommes de troupes réglées. La petite armée du prince, s'augmentant de jour en jour, était pleine de courage et de bonne volonté. Edouard conçut les plus brillantes espérances, et prépara tout pour seconder sa fortune. Il s'essaya d'abord contre quelques compagnies du régiment de Sainclaïr, qui s'avancèrent contre lui des environs d'Edimbourg; il les défit entièrement, et trente Ecossais prirent quatre-vingts Anglais avec armes et bagages.

Il renvoya alors le vaisseau qui l'avait apporté, pour donner avis aux rois de France et d'Espagne de son débarquement et de la situation de ses affaires. Les deux souverains lui écrivirent et le traitèrent de frère, non qu'ils voulussent encore le reconnaître publiquement, mais ils ne pouvaient refuser ce titre d'honneur à sa naissance et à son courage.

Ils commencèrent alors à le secourir sérieusement. Des convois d'armes et de munitions furent expédiés de différents ports; plusieurs de ces vaisseaux furent pris par les Anglais, qui ne cessaient de croiser dans ces mers; d'autres abordèrent et encouragèrent le parti, qui ne douta plus que la France et l'Espagne ne fissent les plus grands efforts pour rétablir le Prétendant.

La confiance commençait à s'établir et attirait sans cesse des soldats à Edouard. Il marchait avec rapidité, toujours à pied, à la tête de ses montagnards, vêtu et nourri comme eux, il leur donnait en tout l'exemple. Il traversa les cantons de Radnoch, d'Athol, de Perthshire; il s'empara enfin de

Perth, une des plus considérables villes de l'Ecosse.

Ce fut là qu'on le proclama solennellement régent d'Angleterre, de France, d'Ecosse et d'Irlande, pour son père Jacques III. Il est assez extraordinaire qu'il acceptât le titre de régent de France, au moment où il ne pouvait rien que par la France elle-même : mais c'était un ancien usage, auquel peut-être il n'osa déroger, de peur d'indisposer ses troupes, et qui, par son absurdité même, ne pouvait inquiéter le roi de France.

Le duc de Perth, le lord Georges Murrai arrivèrent alors avec de nouvelles troupes, et prêtèrent serment de fidélité au prince. Des compagnies entières désertèrent pour venir se ranger sous ses drapeaux. Dundée, Drumond, Newbourg lui ouvrirent leurs portes.

Il assembla un conseil de guerre, dans lequel on discuta les opérations les plus importantes. Les avis étaient partagés : le prince voulait marcher droit à Edimbourg, et déterminer, par la prise de la capitale, la conquête de l'Ecosse. Il avait des intelligences dans la ville, mais la majorité des habitants tenait pour le roi Georges. La place était défendue par une garnison, et Edouard manquait de tout ce qui assure le succès d'un siège. « Il ne faut, répondit-il à ces objections, que me montrer pour les faire déclarer tous. » Son opinion prévaut : on marche sur Edimbourg, on s'empare d'une des portes avant qu'on ait pensé à se défendre ; le gouverneur Guest, surpris, se retire dans le château avec ses troupes. L'alarme se répand aussitôt dans tous les quartiers ; les uns veulent recevoir le fils de leurs anciens rois, d'autres veulent conserver la ville au gouvernement ; les esprits

s'aigrissent, les têtes fermentent, les magistrats redoutent et veulent éviter la guerre civile; ils ne trouvent pas d'autre moyen que de se rendre à la porte qu'occupaient les montagnards, et d'y traiter avec Edouard. Le prévôt, nommé aussi Stuart, porta la parole et demanda, avec un trouble véritable ou apparent, ce qu'il fallait faire : « Tomber à ses pieds et le reconnaître » cria quelqu'un du côté de la foule. Ce cri fut répété de toutes parts, et le prince fut reçu et proclamé dans la capitale.

Ce premier succès, si brillant en apparence, était peu de chose tant qu'Edouard n'était pas maître du château. C'était la seule place véritablement forte où il pût établir des magasins, se retirer en cas de revers, et d'où il pût contenir des habitants dont les dispositions étaient encore incertaines.

Le château d'Edimbourg est fixé sur un roc inaccessible. Il est défendu par une muraille de douze pieds d'épaisseur, revêtue d'un fossé profond taillé dans la roche. Cette forteresse antique, et par conséquent irrégulière, exige cependant un siège dans les formes, et le prince n'avait point de canons. Il fut obligé de traiter à son tour avec Guest. On convint que les hostilités seraient suspendues de part et d'autre, et que la ville fournirait des vivres au château.

On sut bientôt à Londres les avantages qu'avait obtenus Edouard. Ce prince, qu'on y regardait lors de son débarquement comme un aventurier qui n'était pas à redouter, inspirait déjà des craintes sérieuses. La régence établie par le roi Georges, avant son départ d'Angleterre, mit en son nom la tête du jeune prince à prix. On promit six cent soixante mille livres de notre monnaie à quiconque le livrerait. L'importance de la

somme prouvait combien on le jugeait dangereux, et, par une contradiction singulière, on ne prenait encore aucune mesure efficace pour le vaincre.

Edouard, maître de la plus grande partie de l'Ecosse, proclamé partout sur son passage, semblait autorisé à traiter de son côté Georges d'usurpateur. On s'attendait qu'il répondrait aux proclamations de la régence en se servant des mêmes armes. Il donna un exemple de modération bien rare dans un jeune guerrier que ses premiers succès pouvaient enivrer. Il n'opposa aux proscriptions sanguinaires de ses ennemis que son épée et la défense rigoureuse à ses adhérents d'attenter à la vie du roi régnant et des princes de sa maison. Une telle conduite fortifia son parti, et rendit sa cause plus respectable.

Il ne négligea rien pour la faire valoir et pour profiter de cette première ardeur du soldat, qui se ralentit si aisément. Il apprit que le général Cope s'avançait contre lui avec des troupes réglées, et il sortit aussitôt d'Edimbourg ponr le combattre. Il conduisait trois mille montagnards qui étaient toute son armée, et qui avaient des cornemuses pour trompettes. Les Anglais, au nombre de quatre mille hommes, avaient deux régiments de dragons et six pièces de campagne. Edouard était décidé à tout braver. Il monte quelques hommes sur des chevaux de bagage; il avance à marches forcées ; il se trouve en présence des Anglais à Preston-Pans, et range aussitôt sa petite armée en bataille. Il n'avait ni corps de réserve ni seconde ligne; il n'en avait pas besoin : ses soldats étaient disposés à se battre en furieux. Il tire son épée, et jetant le foureau au loin : « Je ne la remettrai, dit-il, que quand vous serez libres et heureux. »

Ce prince était né général. Il avait remarqué un défilé par où l'ennemi battu pouvait faire sa retraite. Il détacha cinq cents hommes pour s'en emparer, et il engagea le combat avec deux mille cinq cents montagnards.

Son attaque est si vive que l'ennemi n'a pas le temps de se servir de son artillerie. Ses montagnards fondent sur les Anglais, tirent à vingt pas, et jetant leurs fusils se couvrent de leurs boucliers, se précipitent entre les chevaux, les tuent avec le poignard, et combattent les hommes le sabre à la main. La force du corps, inutile aujourd'hui dans les batailles, fit tout dans celle-ci. Les Anglais, étonnés d'une manière de combattre nouvelle pour eux, se débandent et fuient de tous côtés. On leur tue huit cents hommes; le reste, ainsi que le prince l'avait prévu, cherche à se sauver par le défilé. Les montagnards, qui les attendent, en font quatorze cents prisonniers. L'artillerie, les bagages, les drapeaux, restent au pouvoir du vainqueur. Les chevaux des morts et des fuyards lui font à l'instant une cavalerie. Cette première victoire ne lui a coûté que soixante hommes.

Le général Cope avait fui presque seul. La nation, indignée de sa défaite, demanda qu'il fut traduit devant une cour martiale, et celle-ci, contre l'ordinaire de ce genre de tribunaux, qu'égarent souvent la passion ou l'intrigue, prononça que la présence, l'intrépidité du prince et la manière de combattre des Écossais avaient seules décidé la perte de la bataille.

Cependant le grand nombre de prisonniers embarrassait le prince. Il n'avait point de place où il pût les envoyer. Il n'était pas possible de les faire garder par ses soldats, qu'ils égalaient presque en nombre. Il se dé-

termina à les renvoyer, après leur avoir fait jurer de ne porter d'un an les armes contre lui. Il garda les blessés, les fit soigner comme les siens, et cette générosité lui attira de nouveaux partisans.

Deux vaisseaux, l'un français, l'autre espagnol, chargés d'armes et d'argent, arrivèrent alors sur les côtes. Ils débarquèrent un certain nombre d'officiers irlandais qui étaient au service de la France, et qui brûlaient de se distinguer aux yeux de celui qu'ils regardaient comme leur légitime souverain. Édouard les employa à discipliner ses troupes.

Le même vaisseau français revint quelques jours après la victoire de Preston-Pans au port de Mont-Rose. Il apportait encore de l'argent et des armes, et le frère du marquis d'Argens, si connu par ses écrits, était à bord en qualité d'envoyé du roi de France auprès d'Édouard. Ses affaires prenaient la tournure la plus avantageuse. Il était rentré dans Edimbourg, où son armée s'augmenta jusqu'au nombre de six mille hommes. L'ordre commença à s'établir dans toutes les parties. Il avait une cour, des secrétaires d'Etat, des hauts officiers. Le pays fournissait des subsides réglés ; les Anglais ne le menaçaient d'aucun côté ; sa sécurité eût été entière s'il eût été maître du château d'Edimbourg. Il n'avait pas de grosse artillerie, il ne pouvait rien entreprendre contre cette forteresse.

A la valeur, à la modération, à la générosité d'Édouard, la régence d'Angleterre avait d'abord opposé la proscription. Elle essaya ensuite la calomnie, et enfin l'arme du ridicule, toujours sûre en France, mais impuissante sur le flegme anglais. On imprima et on afficha partout que le Prétendant venait renverser la religion dominante, persécuter les anglicans, et substituer le despotisme aux

lois du pays. Edouard protestait que jamais il n'attenterait à la liberté des cultes, et qu'il respecterait les immunités du peuple. La régence exigea des fonctionnaires publics une nouvelle forme de serment, conçue en ces propres termes : *J'abhorre, je déteste, je rejette comme un sentiment impie cette damnable doctrine, que des princes excommuniés par le pape peuvent être déposés ou assassinés par leurs sujets*, etc. Édouard répondait que si quelqu'un avait à craindre le fer des assassins, c'était celui-là seul dont on avait proscrit la tête. On fit sortir de Londres et de son territoire tous les prêtres catholiques, trop peu nombreux pour être redoutables, et on ne redoutait en effet que le courage d'Edouard et une armée conduite par l'enthousiasme, qu'échauffaient encore des succès presque prodigieux. Enfin on fit paraître un journal qu'on distribuait gratuitement, dans lequel on comparait les choses importantes faites pendant le règne de Georges II aux changements qui ne devaient pas manquer d'arriver sous la domination d'un prince catholique romain : les moines rétablis, les édifices publics convertis en couvents, un jésuite confesseur et ministre, plusieurs ports livrés aux Français, etc. Les partisans qu'avait Edouard dans Londres même écrivaient dans le sens contraire, et leur style ambigu et la modération qu'ils observaient ne donnaient aucune prise au gouvernement.

Le prince, à qui son ardeur ne permettait pas de s'occuper longtemps d'une guerre de plume, sortit de nouveau d'Edimbourg, et enleva l'épée à la main Dundee, Drumond et Newbourg.

Le roi Georges, de son côté, était revenu en Angleterre pour arrêter les progrès effrayants de son adversaire. Il fit venir six mille Hessois

et les garnisons hollandaises de Tournai et de Dendermonde, qui, par la plus précise des capitulations, ne devaient faire aucun service pendant dix-huit mois. Il mit sur pied ses milices ; il engagea plusieurs seigneurs à lever des régiments à leurs frais ; il en fit revenir plusieurs de Flandre; il mit enfin dans ses préparatifs autant d'activité que la régence avait marqué de lenteur.

Ses alarmes augmentèrent, et la fermentation s'empara à Londres de tous les esprits quand on y sut qu'Edouard avait pris Carlisle, et qu'il avait poussé jusqu'à Derbi à trente lieues de cette capitale. Ceux qui n'avaient osé se déclarer hautement pour lui sur des espérances incertaines cessèrent de se contraindre. On buvait dans les tavernes à la santé du roi Jacques ; quelques ministres prononcèrent son nom dans les prières publiques ; le comté de Lancastre lui fournit un régiment entier. Chaque jour, à chaque instant, on apprenait quelque nouveau succès du prince. La consternation grossissait ses avantages et ses forces ; le désordre fut porté à un tel point que la banque et les boutiques de Londres furent fermées pendant vingt-quatre heures.

Depuis qu'Edouard était descendu en Ecosse, ses amis pressaient sans relâche la cour de France de le secourir efficacement. Ils assuraient qu'il était facile de débarquer la nuit huit ou dix mille hommes et de l'artillerie Ils ne voulaient pas de vaisseaux de guerre ; il fallait perdre du temps pour les équiper, et le moindre retard pouvait être funeste. Ils demandaient les bâtiments de transport qui se trouvaient dans les ports de Calais, de Boulogne et de Dunkerque. Ils assuraient que d'une marée à l'autre ces troupes débarqueraient à la côte d'Angle-

terre. Ils répondaient que dès qu'elles seraient à terre les trois royaumes se déclareraient. Ils désignaient pour les commander le duc de Richelieu, dont la réputation était déjà faite en Europe. Ils demandaient Lally pour diriger les détails et servir sous Richelieu. Enfin leurs sollicitations furent si vives, si opiniâtres, et les probabilités si bien établies par eux, qu'on leur accorda ce qu'ils demandaient.

Il est certain que si le passage eût été libre, ls révolution se faisait; mais on rencontrait partout les flottes anglaises, et cette tentative manqua comme celles qui l'avaient précédée. On ne put faire aborder que quelques détachements, qui passèrent par la mer Germanique, et tournèrent ensuite à l'est de l'Ecosse. Le lord Dromond, officier au service de France, débarqua à Mont-Rose avec plusieurs piquets et trois compagnies du régiment Royal-Ecossais. Il se mit aussitôt en marche avec ses troupes pour se réunir à l'armée du prince. Partout où ils passaient, ils étaient reçus aux acclamations des habitants. Les femmes allaient au-devant d'eux, et conduisaient les chevaux des officiers par la bride. Dans chaque maison ils trouvaient des rafraîchisements; c'était à qui les logerait.

Cependant Edouard touchait au moment qui devait décider de son sort. Il le sentait, et il se servit de tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Il répandit des manifestes qui pressaient la nation de se joindre à lui; il promettait à tous protection et justice; il protestait qu'il traiterait les prisonniers comme on traiterait les siens; il renouvelait la défense d'attenter à la vie du roi Georges. Ces proclamations, remplies d'ailleurs de sentiments d'humanité, furent brûlées à Londres par la main du bourreau.

Déjà les avant-postes des deux partis s'étaient livré de ces combats partiels qui ne décident rien, mais qui mènent à une affaire décisive. Edouard, trop avancé dans un pays qui ne se déclarait pas pour lui, craignait que les milices répandues dans le comté de Lancastre ne coupassent ses communications et ne le forçassent à se rendre faute de vivres. Toujours impatient de combattre, il fut cependant contraint de reculer et de rentrer en Ecosse. Pendant cette marche, son armée s'augmentait ou diminuait selon les besoins des soldats, à qui il ne pouvait payer de solde réglée, et que, par cette raison, il n'était pas possible de soumettre à un service régulier. Il lui restait pourtant environ huit mille hommes lorsqu'il sut que l'ennemi était à six milles de lui, près des forêts de Falkirck, et en nombre infiniment supérieur. Il n'en marcha pas moins à eux et leur présenta aussitôt la bataille. Ses montagnards se battirent de la même manière qu'à Preston-Pans et avec le même avantage. Un orage, qui soufflait au visage des Anglais, les favorisa encore; mais leur impétuosité leur devint fatale. Ils se trouvèrent débandés, rompus et mêlés parmi les Anglais, qui gardaient leurs rangs. Le prince vit le danger. et les fit reculer. Six piquets de troupes françaises les couvrirent, soutinrent et rétablirent le combat et leur donnèrent le temps de se rallier. Ils revinrent à la charge avec une nouvelle fureur, et enfoncèrent enfin les lignes anglaises. Les dragons s'enfuirent les premiers et entraînèrent l'infanterie. Les généraux, les officiers furent contraints de suivre la foule. Ils se jetèrent en désordre dans leur camp, entouré de marais et défendu par des retranchements.

Edouard, maître du champ de bataille, ré-

solut d'achever la victoire et de forcer le camp malgré les ténèbres et l'orage, dont la violence redoublait. Il ne s'arrêta que pour donner le temps à ses montagnards de chercher et de retrouver leurs fusils, que, selon leur méthode ordinaire, ils avaient jetés au commencement de l'action. Il marcha aux retranchements l'épée à la main. Les Anglais, déjà vaincus par la terreur, se dispersèrent et fuirent une seconde fois du côté d'Edimbourg. Leurs tentes et leurs équipages furent les garants de cette double victoire.

Ces trophées, qu'Edouard devait à son intelligence autant qu'à sa valeur, faisaient beaucoup pour sa gloire et rien pour la décision de cette grande affaire. Ces actions fréquentes l'affaiblissaient insensiblement et le duc de Cumberland s'avançait en Ecosse avec des troupes fraîches. Il entra à Edimbourg et se réunit aux débris de l'armée vaincue à Falkirch et à la garnison du château. Il en sortit à la tête de toutes ces forces pour chercher le prince Edouard.

Celui-ci, convaincu plus que jamais de la nécessité de s'assurer d'une place forte, assiégeait le château de Stirling. L'approche du duc de Cumberland le força à lever le siège et à se retirer dans Inverness. Le duc ne lui donna pas de relâche; il passa la rivière de Spée, et se présenta à la vue d'Inverness. Edouard, qui doutait des dispositions des habitants, sortit de la ville, et se prépara à une bataille dont le résultat le portait sur le trône d'Angleterre, ou le faisait déclarer *rebelle et traître à son roi.*

Nous avons vu des armées de cent mille hommes en Allemagne, en Flandre, en Italie, décider à peine la prise d'une citadelle. Ici le destin de trois royaumes va dépendre de onze mille hommes du côté des Anglais et

de sept à huit mille de celui du Prétendant. Si Edouard est battu, son parti est éteint pour jamais; s'il est vainqueur, le chemin de Londres lui est ouvert et la couronne l'attend.

Les deux armées se trouvèrent en présence à deux heures après-midi, près d'un village nommé *Culloden*. Le duc de Cumberland avait l'avantage du nombre, une forte cavalerie et une artillerie parfaitement servie. Les Anglais avaient en lui la confiance que méritait le général qui avait si bien dirigé leur bataillon carré à Fontenoi. Ils étaient animés par le désir d'effacer la honte des deux défaites de Preston-Pans et de Falkirck.

Edouard, au contraire, ne livrait bataille que parce qu'il ne pouvait se maintenir dans Inverness. Celui qu'on force au combat a rarement l'avantage de la position, et il n'est jamais poussé par ces pressentiments intérieurs attribués, je ne sais pourquoi, à une cause surnaturelle, mais qui font toujours faire de grandes choses, parce qu'ils exaltent l'imagination. C'est ce qui arriva à Culloden. Les Ecossais se présentèrent mal; ils n'attaquèrent point à leur manière accoutumée.. Cette façon de combattre n'étonnait plus les Anglais; mais ils la jugeaient toujours dangereuse. Les premières décharges de l'ennemi mirent le désordre parmi les montagnards. Les Français firent la même manœuvre qu'à Falkirck, ils se portèrent en avant; mais les Ecossais ne se rallièrent point, et les laissèrent seuls exposés au feu. Les Français furent forcés de plier à leur tour, et la déroute devint générale. Edouard, blessé, fut entraîné par la multitude, obligé de fuir et de renoncer à toutes ses espérances, ayant à peine perdu neuf cents hommes. Le reste se dispersa du côté d'In-

verness, poursuivi sans relâche par les vainqueurs. Le prince, suivi de quelques officiers, fut obligé de passer une rivière à la nage, et, de l'autre bord, il vit les flammes et entendit les cris de cinq à six cents montagnards qui s'étaient réfugiés dans une grange, et que les Anglais brûlèrent impitoyablement. Le gain de cette bataille, qui termina cette guerre, ne leur coûta que cinquante hommes tues et deux cent cinquante blessés.

Parmi les prisonniers que fit le duc de Cumberland étaient tous les officiers français. L'envoyé du roi de France près d'Edouard vint se rendre lui-même au duc dans Inverness, et ce qu'il y eut d'extraordinaire, on lui amena trois dames écossaises qui avaient combattu avec le prince à Preston-Pans. à Falkirck et à Culloden. Une quatrième, Mme Séford, commandant un corps de montagnards, qu'elle avait levés elle-même, fut assez heureuse pour échapper.

Le duc de Cumberland sentait la nécessité de disperser sans retour les rebelles (ce fut ainsi qu'on les nomma alors, en politique le malheur fait les criminels). Il ne leur donna pas le temps de respirer. Les soldats, à la faveur de leur obscurité, se cachaient aisément ou se retiraient dans leurs montagnes. Les officiers se rendaient, dans l'espoir d'obtenir grâce. Plusieurs furent livrés par ces mêmes Ecossais qui la veille combattaient sous eux, ou qui formaient des vœux secrets pour le pretendant. Edouard, Sullivan, Shéridan et quelques autres se réfugièrent d'abord dans les ruines d'un fort, d'où la faim les chassa bientôt. A mesure qu'ils marchaient, la misère se faisait sentir davantage. Le chagrin les aigrit; ils en vinrent aux reproches. La division suivit. A chaque

instant il s'en détachait quelques-uns. Edouard resta seul enfin avec Shéridan et Sullivan,

Il marcha avec ses deux amis cinq jours et cinq nuits sans oser s'arrêter, en proie à ce qu'ont d'horrible la fatigue, la famine, et surtout le souvenir des espérances les mieux fondées et si complètement évanouies. Des détachements anglais étaient répandus partout, et les soldats cherchaient le prince avec un acharnement que soutenait la somme promise à qui le livrerait. Il était à pied, ses habits étaient en lambeaux, sa blessure sans appareil. L'excès des revers même aigrit son courage, et jamais peut-être il ne fut si grand qu'au milieu des plus affreuses calamités.

Je vais me répéter souvent sans doute. Une continuité de malheurs uniformes ramènent les mêmes situations, et par suite les mêmes expressions.

Edouard arriva à un petit port nommé Arizaig, abusé par l'espérance de pouvoir s'y embarquer. Deux navires de Nantes, qui apportaient de l'argent, des soldats et des vivres, faisaient voile précisément vers ce port, et soutinrent un moment l'illusion. On lui rapporte qu'on le cherche dans Arizaig même ; il est forcé de s'éloigner avant que ces deux bâtiments aient abordé. Il n'a pas fait deux milles, qu'il apprend que ces navires ont touché au port, et qu'à la nouvelle de la défaite de Culloden ils sont retournés en France.

O'Nel, officier irlandais au service d'Espagne, était venu dans un de ces vaisseaux. Il refuse de se rembarquer, il cherche, il trouve le prince n'attendant plus que la captivité ou la mort. Il lui dit que l'île de Stornay, la dernière au nord-est de l'Ecosse, est une retraite à peu près sûre dans ces pre-

miers moments. Edouard, touché du dévouement d'O'Nel, lui accorde aussitôt sa confiance et se laisse conduire. O'Nel détache une barque de pêcheur; Sullivan, Sheridan et lui rament tour à tour. Ils arrivent dans l'île. A peine débarqués, ils aperçoivent dans l'éloignement un gros de soldats. Ils reconnaissent l'uniforme de l'armée anglaise ; ils n'ont que le temps de se jeter dans un marais ; ils y passent la nuit couverts par des roseaux et dans l'eau jusqu'aux reins. Au point du jour ils remontent dans leur petite barque, et se remettent en mer sans provisions et sans savoir où se retirer. Un brouillard épais les rend plus incertains encore. Ce brouillard tombe; ils se trouvent au milieu d'une flotte anglaise.

Le prince alors oublie sa blessure et prend un aviron. Tous quatre forcent de rames pour gagner une petite île déserte, bordée de rochers, inaccessible aux vaisseaux et même à leurs chaloupes. Ils échappent encore à ce danger. Ils passent au milieu des ennemis, qui ne soupçonnent pas que c'est le fils du Prétendant qui fuit devant eux. Ils parviennent aux bas-fonds qui environnent l'île ; ils se jettent à la mer, et tirent à force de bras leur nacelle derrière un rocher.

Il ne leur restait qu'un peu d'eau-de-vie. Des coquillages et quelques poissons secs abandonnés par des pêcheurs sur la plage soutinrent leur déplorable existence. Ils se cachèrent dans le creux d'une roche jusqu'à ce que les vaisseaux ennemis fussent hors de vue. Ils repartirent alors ; ils ramèrent d'île en île, cherchant partout un asile qu'ils ne trouvaient nulle part. Ils eurent cependant quelques moments de repos dans l'île de Wight. De pauvres gens les reçurent et leur donnèrent quelques vivres. Ils se pro-

posaient de se refaire de tant de fatigues, lorsque des milices anglaises débarquèrent dans l'île. Ils furent réduits à passer trois jours et trois nuits dans une caverne, abandonnés de ceux qui les avaient d'abord secourus : on aide les infortunés, on ne se sacrifie pas pour eux.

Ils se crurent trop heureux de trouver le moment de se rembarquer. Ils se sauvèrent encore dans une autre île déserte, où ils manquèrent absolument de tout. Forcés de se remettre en mer, et n'osant gagner le large avec une barque aussi frêle, il ne restait qu'un parti à prendre : c'était de retourner en Ecosse au risque d'être pris par les Anglais, qui sans cesse parcouraient le rivage. Il fallait mourir de faim ou s'y déterminer.

Ils rentrent donc dans leur nacelle, presque sûrs de trouver la mort sur ces côtes où Edouard avait un instant donné la loi. Ils y descendirent la nuit, et marchèrent à l'aventure, couverts de haillons que leur avaient donnés des montagnards. Au point du jour, ils rencontrèrent une jeune demoiselle à cheval, suivie d'un domestique. La jeunesse et ce sexe font naître au moins la sécurité, et il fallait s'ouvrir à quelqu'un. Le prince aborda la jeune personne; c'était une demoiselle Makdonall, dont la famille était attachée aux Stuarts. Le prince l'avait vue pendant le cours de ses succès, et se déclara à elle. Mlle Makdonall fond t en larmes en le retrouvant dans cet état. Le prince et ses amis s'attendrirent avec elle; ils pleurèrent tous ensemble, et la douleur de la jeune Ecossaise s'accrut encore en pensant qu'elle ne pouvait rien pour un prince exposé aux dangers les plus cruels et les plus certains. Elle lui conseilla de s'enfoncer dans une caverne profonde qu'elle lui montra au pied

d'une montagne voisine. Non loin de là était la cabane d'un montagnard sur la fidélité duquel il pouvait compter. Elle lui promit de l'y venir prendre, ou de lui envoyer un guide sûr, si la fuite devenait possible.

Edouard et ses estimables compagnons se réfugièrent dans cette autre caverne. Le paysan les secourut autant que le permettait sa pauvreté. Il leur donna ce qu'il avait de farine d'orge détrempée dans de l'eau. Deux jours passés dans un lieu obscur et humide empirèrent l'état du prince déjà malade. Son corps se couvrit de boutons purulents et d'ulcères. Les provisions du montagnard étaient épuisées, et les proscrits ne voyaient paraître personne.

Ils commençaient à désespérer, lorsqu'un homme, envoyé par Mlle Makdonall, se présenta à l'entrée de la caverne. Il leur avoua qu'il était impossible de trouver un vaisseau pour les passer en France; que la seule ressource qu'il leur restait était de se cacher dans la petite île de Benbécula, chez un pauvre gentilhomme qui les recevrait volontiers et chez qui Mlle Makdonall se trouverait à leur arrivée.

Ils attendent la nuit; ils se hasardent à descendre au rivage; ils retrouvent la barque qui les a apportés; ils passent à Benbécula. Mlle Makdonall s'était embarquée à quelques milles de là pour les aller joindre, et se concerter avec eux sur les moyens de pourvoir à leur sûreté.

Ils arrivent à la maison du gentilhomme qu'on leur a indiquée. Ils apprennent que cette nuit même des satellites du gouvernement se sont emparés de lui et de sa famille. Le prince et ses amis se sauvent dans des marais, et y passent la journée. Vers le déclin du jour, O'Nel s'expose à tout, et sort

de la boue et des joncs pour aller à la découverte. Il trouve Mlle Makdonall dans une chaumière; il se croit hors de danger, lui et ses compagnons. Elle lui déclare qu'elle espère sauver le prince en lui faisant prendre des habits de femme qu'elle a apportés avec elle; mais elle ajoute qu'elle ne peut sauver que lui, et qu'une personne de plus la rendrait suspecte. O'Nel, Sullivan et Shéridan ne balancent point. Ils se sacrifient au salut d'Edouard, l'embrassent en pleurant, s'éloignent et s'abandonnent à leur fortune.

Le prince, sous ses habits de femme, suit Mlle Makdonall. Elle le conduit dans l'île de Skie. La maison où ils sont retirés est tout à coup investie par des soldats. Edouard, sans se troubler, va leur ouvrir lui-même, et n'en est pas reconnu. Cependant le bruit se répand bientôt que le prince est dans l'île. Les perquisitions recommencent; il faut fuir de nouveau. Il se sépare de Mlle Makdonall. Il marche dix milles, sans savoir où il va, et toujours sur le point d'être pris. Près de succomber de lassitude et de besoin, il arrive près d'une maison d'assez belle apparence. Il s'informe, il apprend que le propriétaire avait constamment tenu pour le gouvernement. Trop généreux lui même pour ne pas croire à la générosité, il entre, il se nomme, et adresse au gentilhomme ces propres paroles: « Le fils de votre roi vient vous demander du pain et un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi; mais je vous crois assez de vertu pour ne pas abuser de ma confiance et de mon malheur. Prenez les misérables vêtements qui me couvrent, et gardez-les. Vous pourrez me les apporter un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne. » La délation n'entrait pas encore dans le code des nations civilisées. Le gen-

tilhomme fit ce qu'Edouard devait attendre d'un homme d'honneur. Il le vêtit, le nourrit, le logea, et lui donna les moyens de sortir de l'île.

Arrêté depuis pour l'avoir reçu, et traduit devant la cour, établie à Edimbourg, pour juger les rebelles, ce gentilhomme répondit avec franchise aux interrogations de ses juges. Il leur redit les paroles que lui avait adressées le prince, et sa justification se réduisit à ces mots : « Que celui d'entre vous qui, dans une telle circonstance, eût pris sur lui de le trahir, prononce le premier mon arrêt de mort. » Il fut renvoyé absous.

Edouard, sans cesse environné d'ennemis, ne savait plus où traîner sa misère. Il pensa que la tribu de Morar, qui lui était généralement attachée, l'accueillerait dans sa détresse. Il repassa donc en Ecosse. Il erra dans le Lokaber, et dans le Badenoch. Ce fut là qu'il apprit que sa bienfaitrice, Mlle Makdonall, était aussi arrêtée, que ses partisans qui s'étaient dérobés aux recherches étaient condamnés par contumace, et enfin que deux bâtiments légers, expédiés de France, avaient abordé heureusement sur la côte occidentale de l'Ecosse, à l'endroit où ce prince était d'abord descendu seize mois auparavant. Ce qui prouve invinciblement que le parti n'était que comprimé, c'est que ces deux vaisseaux étaient mouillés depuis trois mois près des côtes, sans que personne en donnât avis au gouvernement.

Pendant ce temps on avait inutilement cherché le prince. Edouard, craignant de se confier, se dérobait également à tous les yeux. Trouvé et armé enfin par des serviteurs que l'inutilité de leurs premières démarches n'avait point rebutés, il arriva par les montagnes, et à travers mille dangers, à

l'endroit où il devait s'embarquer. Il vogua heureusement jusqu'à la vue de Brest, et il en trouva le port bloqué par une escadre anglaise. Il fallut changer de direction. Il regagna la haute mer, et tourna ensuite du côté de Morlaix. Une division anglaise y croisait. Il échappa encore à ce nouveau péril, et débarqua enfin au port de Saint-Pol-de-Léon, avec quelques amis qui l'avaient rejoint au moment de son embarquement.

Pendant qu'Edouard errait, poursuivi d'île en île et de caverne en caverne, le duc de Cumberland entrait triomphalement dans Londres, et le roi Georges effrayait par l'appareil de la justice ceux qui tenaient encore intérieurement pour son compétiteur au trône. Il commença par faire porter dans les rues de Londres les drapeaux pris à Culloden. L'étendard royal du prince était entre les mains du bourreau : les autres étaient traînés dans la boue par des ramoneurs de cheminées, et tous furent brûlés par le bourreau.

Cette misérable farce, qui prouvait seulement combien Edouard avait paru redoutable, fut le prélude des scènes tragiques qui se multiplièrent bientôt. On exécuta d'abord dix-sept officiers, qu'on traîna sur la claie au lieu du supplice. On les pendit, on leur fendit le ventre, on leur arracha le cœur, et on leur en battit les joues. Deux jours après, trois pairs écossais furent condamnés à perdre la tête.

Les lords anglais Balmerino, Kilmarnoch et Cromarty furent jugés par les pairs d'Angleterre. Tous trois, convaincus d'avoir porté les armes pour le Prétendant, furent condamnés à mort. Lady Cromarty enceinte, et déjà mère de huit enfants, alla avec eux se jeter aux pieds du roi, et obtint la grâce de

son mari. Les deux autres furent décapités. Le gouverneur de la tour ayant, selon l'usage, crié : *Vive le roi Georges!* Balmerino cria tout haut : *Vivent le roi Jacques et son digne fils!* et il présenta sa tête.

La vengeance s'étendit sur tous ceux qui avaient pris part à la rébellion. On en fit mourir vingt à Carlisle, trente à Jorek, soixante-dix à Penrith et à Brumpton, et cinquante-six à Londres. Un prêtre anglican avait demandé l'évêché de Carlisle à Edouard, pendant qu'il était maître de cette ville. Il fut condamné à mort, et conduit au gibet revêtu des habits pontificaux. Enfin, on fit tirer au sort les soldats et les bas officiers qu'on put prendre. On en supplicia un sur vingt; les autres furent deportes aux colonies.

De toutes les victimes de la rigueur de Georges, celle que plaignirent également les deux partis, fut le lord Devenwater. Son frère aîné, qui dès 1715 avait pris les armes pour le Prétendant, avait eu la tête tranchée à Londres. Son frère cadet, employé au service de France, et pris par les Anglais pendant le cours de cette dernière révolution, avait subi le même sort. Devenwater voulut que son fils, encore enfant, montât sur l'échafaud, et il lui dit : « Soyez couvert de mon sang, et apprenez à mourir pour vos rois. »

Enfin le dernier pair qui tomba sous la hache du bourreau fut le lord Lovat, âgé de quatre-vingts ans. Il marqua la plus grande fermeté, et avant que de recevoir le coup il répéta ce vers d'Horace :

Dulce et decorum est pro patriâ mori.

Il semblait qu'Edouard, rentré en France, n'avait plus à redouter que de mener une vie obscure, insupportable aux hommes qui se sentent nés pour de grandes choses. Un

dernier coup lui était réservé, et ce fut de tous celui auquel il se montra le plus sensible.

Trois ans après sa triste expédition, la France et les puissances alliées, également épuisées et lasses de la guerre, envoyèrent des ministres à Aix-la-Chapelle pour traiter de la paix. La première condition qu'y mirent les Anglais, fut que Louis XV renverrait de ses Etats le fils du Prétendant. Les plénipotentiaires de France observèrent que cette paix même allait mettre le prince dans l'impossibilité de rien entreprendre. Les ministres du roi Georges insistèrent, et on ne crut pas devoir recommencer la guerre uniquement pour les intérêts d'Edouard. Il fut sacrifié au repos de la France.

Quand on lui annonça qu'il fallait sortir du royaume, il répondit que le roi lui avait promis de ne jamais l'abandonner, et qu'il ne partirait point. Son caractère, aigri par tant de revers, le fit résister aux remontrances, aux prières, et enfin aux ordres les plus précis. On se crut obligé alors de s'assurer de sa personne, et on vint pour l'arrêter. Il se defendit; mais il fut pris, chargé de fers, jeté dans un fiacre et conduit en prison, d'où on le tira bientôt pour le mener hors des frontières. Depuis ce temps, ce prince qui, par sa jeunesse et ses qualités, méritait un meilleur sort, vécut ignoré de toute la terre, et avec lui s'éteignit cette longue suite de rois, si constammont infortunés.

CHAPITRE IX

Mon oncle Thomas reparaît sur la scène.

Qu'est-ce qu'un roman? Un ramas d'événements imaginaires, qui amusent ou en-

nuient, et qu'on oublie après les avoir lus. Qu'est-ce que l'histoire? Des faits réels, défigurés, tronqués, mutilés par l'erreur ou la passion de l'écrivain. L'historiographe d'un roi fait des hommes libres des brigands; l'historiographe républicain veut que tous les rois soient des tigres; les écrivains qui ne tiennent à aucun parti (l'abbé de Vertot, par exemple), adoptent tel héros, ajoutent à ses qualités et transforment quelquefois ses vices en vertus. Cet abbé de Vertot, puisque je tiens celui-là, écrivait l'histoire de Malte. Il en était au siège de Rhodes. il attendait sur ce siège des mémoires qui n'arrivaient pas. Il s'érige en généralissime du Grand Turc et en grand maître de l'ordre de Malte. Il attaque la place, il la défend, il la prend enfin, et les mémoires arrivent au moment où l'abbé finissait de conquérir l'île entière.

Les mémoires ne ressemblaient pas du tout à ce qu'il avait imaginé. « J'en suis fâché, dit-il, mon siège est fait, je ne le recommencerai pas. »

Lequel vaut mieux, à votre avis, ou du roman qui s'oublie, ou de l'histoire qui vous burine l'erreur sur le périoste du crâne? L'un et l'autre n'ont de valeur, selon moi, que celle que veut bien leur accorder le lecteur, et tous deux ressemblent à la lanterne magique, où on voit paraître tour à tour le soleil et la lune, le mitron, le Père éternel et Mme Gigogne. Je vous ai longuement entretenu de princes, de montagnards, de rois, de palais, de cavernes, de succès et de défaites; je reviens à mon oncle Thomas, et ce que je vais vous raconter est aussi vrai que le siège de Rhodes par l'abbé de Vertot. Vous en retiendrez ce qu'il vous plaira.

Le régiment de Lally était en garnison à Nantes lorsqu'Edouard s'y embarqua, et

voilà pourquoi le comte y avait fait venir mon oncle. Il espérait obtenir un ordre du ministre pour faire passer le régiment avec le prince ; on lui refusa l'ordre, et voilà pourquoi le régiment resta à Nantes. Mais comme M. de Lally pensait à tout, il prévit que pendant la traversée Sa Majesté future aurait besoin d'un garçon de chambre et d'un marmiton pour le service de sa personne et de sa table ; d'un musicien pour l'amuser à bord, et d'un trompette pour rassembler les montagnards à terre. Mon oncle n'était pas porté sur les contrôles du régiment, et voilà enfin pourquoi on le fit partir avec le royal aventurier.

Thomas, qui n'avait jamais respiré l'air de la mer, eut mal au cœur en mettant le pied sur le vaisseau, ce qui fut cause qu'on l'envoya dans l'entrepont, où il coucha entre un sac de biscuit et une bouteille de rhum, rendant sans cesse et réparant à mesure qu'il rendait. Il ne guérit qu'en descendant en Ecosse, ce qui fut cause encore que le prince ne s'occupa point de lui, et l'avait même oublié. Mais, dès qu'Edouard eut touché la terre ferme et salué le sol natal de ses pères, Thomas sortit de son trou. Dès que dix ou douze montagnards se furent rassemblés autour du prince, il tira de sa poche son *turlututu*, et, tantôt fifre, tantôt jouant de la cornemuse, quelquefois tambour, plus souvent soldat, insensible au péril, et sabrant quelques Anglais quand il en trouvait l'occasion, il avait aidé à vaincre, à Preston-Pans, à Falkirk, et lors de la déroute de Culloden, il avait la perspective d'être bientôt maître de musique de la chapelle du roi Jacques, ou tambour-major de son régiment des gardes, ou page, ou aide de cuisine. Mais cette chienne d'affaire, en ruinant les espérances

du prince, envoya les siennes au diable. Trop heureux de n'être pas sabré, il courait avec les autres, aussi vite que le permettaient ses jambes, courtes encore, lorsque trois ou quatre dragons anglais, qui couraient aussi, et beaucoup plus vite que lui, parce qu'ils étaient à cheval, le décidèrent, non pas à les attendre,

La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile,

mais à se coucher parmi les morts, pour les laisser passer.

Le dernier qui passa, j'entends le dernier cheval, lui pinça l'oreille avec le bout de son fer, et la pinça si bien que mon oncle en sauta deux pieds de haut, et en retombant il vit qu'il était seul avec des morts, et par conséquent maître de prendre le parti qu'il aviserait dans sa sagesse. Il commença par faire de son uniforme ce qu'il avait fait à Paris de la livrée de M. l'ambassadeur. Il le quitta, parce qu'il sentait que ce ne pouvait pas être un titre de recommandation dans la circonstance actuelle; et, par suite de cette idée, il pensa qu'il valait mieux, ce jour-là, ressembler à un Anglais qu'à qui que ce fût au monde. D'après ce raisonnement, il chercha si, parmi ceux qui venaient d'avoir la complaisance de se faire tuer pour une affaire qui ne les regardait pas, il n'en trouverait pas un à peu près de sa taille.

Un jeune enseigne de son âge, que le lord son père avait envoyé à la guerre, au lieu de l'envoyer à l'école, était parmi les morts. Habit rouge, parements et revers bleus, agréments en argent, sabre à monture du même métal, la montre au gousset, et, sans doute, une bourse bien fournie dans la poche; mon oncle trouva très convenable de s'ac-

commoder de tout cela, et il se mit en devoir de dépouiller le mort.

Le jeune enseigne, qui avait de paraître tel les mêmes raisons que mon oncle, et qui se portait aussi bien que lui, ne vit pas plutôt à quel ennemi il avait à faire, qu'il se mit sur son séant, et reprit son sabre. Mon oncle, étonné d'abord d'un mouvement auquel il ne s'attendait pas, se remit bientôt et chargea l'Anglais, en jurant qu'il aurait sa dépouille. Voilà mes deux lurons attaquant, parant, avançant, reculant, et s'allongeant parfois des coups de sabre à se pourfendre tous deux. La lame de mon oncle s'engage dans la monture de son adversaire; il fait un saut en arrière, et retire son fer si vivement, qu'il tranche net le petit doigt de milord à la première phalange. Milord, qui voit son sang pour la première fois, se croit mort tout de bon, et demande quartier. Mon oncle, vainqueur, lui donne la vie, mais il le déshabille complètement. Il ne lui fait pas même grâce de son caleçon.

J'avais envie de mettre ce *grand combat sanglant* en grands vers bien ronflants; mais j'ai pensé qu'il pouvait fournir un épisode à quelque poète épique, et je lui en ai laissé le plaisir.

Mon oncle, vêtu en officier d'importance, prit tranquillement le chemin d'Inverness. Il saluait de la main les Anglais qu'il rencontrait; il riait, en voyant les Ecossais fuir devant lui, d'aussi loin qu'ils l'apercevaient. Il entra dans la ville, persuadé de sa bonne mine, et plus encore du besoin de dîner.

Il cherche dans le gousset de l'enseigne, et il y trouve une trentaine de guinées. Rassuré sur son existence, il va droit à la meilleure auberge, qu'il connaissait, parce qu'Edouard y logeait la veille. Elle était occupée

alors par le duc de Cumberland et son état-major.

Le tavernier, très poli ce jour-là envers les officiers anglais, salue respectueusement mon oncle et l'invite à le suivre. Mon oncle, pendant sept à huit mois passés dans les montagnes, avait appris passablement l'écossais. Il ne se fait pas répéter l'invitation; il marche sur les pas de son guide. Celui-ci le mène à une chambre d'où s'exhalait une odeur délicieuse. Il ouvre la porte, Thomas entre et trouve à table le général anglais et sa suite.

Sa position était embarrassante. S'enfuir, c'était se déceler, et il eût été pris à quatre pas. Rester était aussi dangereux. Des deux partis, il choisit celui qui le flattait le plus; il se mit aussi à table.

Le duc, choqué d'une familiarité à laquelle il n'était pas accoutumé, en marqua son mécontentement à ses officiers. Mon oncle ne savait pas un mot d'anglais; il ne se doutait pas qu'il fût question de lui. Il mangeait avec avidité et avait grand soin de se servir les meilleurs morceaux. Il réfléchit cependant qu'aussitôt qu'on lui adresserait la parole, la fourberie serait découverte; mais il pensa en même temps qu'on ne lui ferait pas rendre ce qu'il aurait avalé, et il se décida à boire et à manger jusqu'à ce qu'on le mît à la porte.

Le duc connaissait l'uniforme. Il savait que le lord un tel avait son fils enseigne dans le régiment; il avait vu le père à la cour, il ne connaissait pas le fils, et par égard pour le premier, il marqua de l'indulgence au second. Il s'amusa même de sa voracité, et de temps en temps il lui adressait quelques mots. Mon oncle le regardait d'un air bête, ne répondait rien, voyait l'o-

rage qui se formait, mais ne perdait pas un coup de dent.

Le duc, étonné du silence de l'insatiable mangeur, demanda à ses officiers ce qu'ils en pensaient. Ils crurent que la frayeur, naturelle à un enfant de cet âge, avait dérangé ses organes. Le duc ajouta qu'au moins elle ne lui avait pas ôté l'appétit.

On n'est pas longtemps à table après une victoire, lorsqu'il reste des ennemis à poursuivre. Déjà la générale battait dans tous les quartiers de la ville, et le colonel du régiment dont mon oncle portait l'uniforme entra pour prendre les ordres de son général.

Imaginez-vous la surprise de cet officier en voyant son habit sur le corps d'un inconnu. Figurez-vous mon oncle, interdit de la manière dont le regarde le colonel, laissant tomber sa fourchette et n'ayant pas la force de mâcher son dernier morceau. Voyez enfin le duc de Cumberland demandant l'explication d'un tableau muet auquel il n'entendait rien encore. mais qui annonçait quelque chose d'extraordinaire.

Le colonel répond qu'un drôle, et peut-être un espion, a endossé l'uniforme de son régiment. Il prend mon oncle par une oreille. C'était justement celle qu'avait foulée le cheval du dragon, et la douleur qu'éprouve le patient lui fait pousser un *god dam* qui lui vaut un soufflet et un coup de pied au cul. Il repond encore à cela par de nouveaux *god dam*, et c'est tout ce qu'il pouvait dire : c'était le seul cri qu'il eût entendu des Anglais vainqueurs ou en fuite, et ce mot, employé dans tous les cas, lui paraissait *le fond de la langue*.

Cependant, le duc de Cumberland fait cesser les voies de fait, et interroge lui-même l'espion prétendu. A chaque interpel-

lation, Thomas répète son *god dam* du ton le plus humble. Tout le monde se regarde; on ne sait que penser, lorsque mon oncle, très inquiet du dénoûment, s'écrie en français : « Sacredieu! où me suis-je fourré! »

Le duc et la plupart de ses officiers savaient notre langue; elle fait partie en Angleterre de l'éducation. Dès lors on commença à s'entendre. Mon oncle, interrogé dans son idiome naturel, répond avec précision et originalité. Il raconte les faits, il intéresse, il amuse. Une seule chose tracassait le colonel, c'était de savoir où il retrouverait son enseigne, que son père lui avait expressément recommandé. D'ailleurs, il ne croyait pas que mon oncle fût coupable pour s'être battu bravement, et le duc lui pardonna volontiers d'avoir dîné à ses dépens.

Les Anglais aiment les gens de cœur, parce qu'ils en ont, et sans cela nous n'aurions pas de mérite à les battre. Ceux-ci demandèrent à mon oncle s'il voulait servir le roi d'Angleterre. Il répondit que, pourvu qu'on l'habillât et qu'on le nourrît, il lui était égal de jouer du fifre pour Jacques ou pour Georges. Aussitôt on lui fait quitter l'habit de l'enseigne, on lui en donne un de trompette, on lui met un cheval entre les jambes, et le voilà sonnant la charge contre Édouard, pour qui, quatre heures auparavant, il sonnait la retraite. Cette conduite n'était pas très régulière, mais mon oncle ne se piquait pas de régularité.

Le petit lord, resté nu sur le champ de bataille, n'était pas si madré que Thomas. Il passa à se désoler deux heures qu'il pouvait employer plus utilement. Il finit enfin par où il aurait dû commencer. Il s'enveloppa le doigt d'un mouchoir qu'il trouva dans la poche d'un vrai mort, il endossa la défroque

de mon oncle et prit tristement le chemin d'Inverness. Arrivé aux avant-postes, il est pris pour un Français qui ne sait où donner de la tête, et qui vient se rendre prisonnier avec les autres. Le cerveau encore échauffé par la poudre et l'eau-de-vie, deux Anglais le saisissent brutalement; il veut s'expliquer, on ne l'écoute point; il résiste, on le bourre et on le traîne dans une cave, où on l'enferme, au pain et à l'eau, avec une soixantaine de malheureux, que le défaut d'espace obligeait à se tenir debout.

Deux jours après, les esprits étant calmés, on commença à s'occuper des détails. Le duc envoya un officier major visiter les prisonniers, avec injonction de traiter les Français selon les lois de la guerre. Il était temps. Vingt-quatre heures encore, et ceux-ci périssaient de misère dans leur cave. C'est une belle chose que la guerre!

Le petit lord eut à peine aperçu l'officier anglais, que, fendant la presse, il courut embrasser ses genoux et lui conter sa déplorable histoire. L'officier le consola, le secourut et le fit conduire à son régiment. Son colonel lui rendit les effets dont Thomas l'avait dépouillé, lui délivra un certificat qui attestait qu'il avait été blessé en combattant glorieusement pour son roi, et le renvoya à Londres, guérir son doigt auprès de sa maman.

Mon oncle, enchanté d'être à cheval, trottait de monts en monts, soufflant dans sa trompette. Plus il soufflait, moins il avançait les affaires du roi Georges, parce que les proscrits, avertis par le son aigu de la trompette, se réfugiaient dans le premier trou, et laissaient passer les limiers royaux. Son colonel, qui s'aperçut enfin des effets nuisibles de l'instrument, renvoya le musicien à Inverness, d'où on l'envoya à Carlisle,

de là à Durham et de Durham à Newcastle, où il trouva le duc de Cumberland occupé des préparatifs de sa pompe triomphale. Il agrégea mon oncle à la masse des musiciens qui devaient ouvrir la marche, et mon oncle, en reconnaissance de cette distinction, pendit à l'arçon de sa selle la trompette dont il sonnait fort mal, et tira son flageolet de sa poche.

Dès le premier pas, le trompette major secoue les oreilles, et bientôt sa canne voltige sur les épaules de Thomas, parce qu'il dérangeait l'harmonie. En effet, il jouait un air français, et il était permis au ménétrier en chef d'être choqué de la dissonance; mais Thomas n'en savait pas d'autre, et il trouvait très déplacées les manières du trompette major.

Il avait appris, je ne sais où, qu'à quelque prix que ce soit, il faut se concilier la bienveillance des gens en place, surtout de ceux à qui on a directement affaire. Si cette bienveillance n'est pas toujours profitable, au moins elle empêche de nuire, et c'est beaucoup. Mon oncle renonça donc au plaisir d'enchanter les oreilles des habitants, qui étaient sur leurs portes, à leurs fenêtres ou dans la rue, et il ne douta point de mériter les bonnes grâces de son chef, en remettant dans sa poche l'instrument qui lui avait déplu. Pas du tout. La canne roula encore, parce qu'il ne jouait plus. Il y avait de quoi se donner au diable, et mon oncle, qui n'était pas endurant, sortit de la file, et se disposait à piquer des deux. L'impitoyable major lui barre le passage. Mon oncle jure et crie à tue-tête; on n'entend pas un mot de ce qu'il dit. On comprend seulement, ou on croit comprendre qu'il ne sait pas la marche qu'on joue, et on la lui attache notée

à la batte de sa selle. Il ne connaissait pas une note, mais il vit bien qu'à toute force il fallait jouer. Il crut qu'il suffirait, pour avoir la paix, de changer l'air qui déplaisait si fort au trompette major, et qui lui avait valu la première bastonnade. Il commença au hasard un *Dupont, mon ami,* qu'interrompit aussitôt la canne, et mon oncle, outré de rage, ne se possédant plus, saute de son cheval, saisit une botte du major, l'enlève, lui fait perdre les arçons et l'envoie rouler dans un tas de boue. Deux musiciens se détachent et courent après lui. Il se glisse entre les chevaux, il court, il s'arrête, il fait des crochets, il repart, il se trouve à côté du duc de Cumberland et saute en croupe derrière lui, bien sûr qu'on ne viendra point le bâtonner là. Deux officiers majors, indignés de sa témérité, le menacent du plat de leur sabre. Le duc tourne la tête et reconnaît le jeune Français.

Celui qui avait balancé à Fontenoy les talents de Maurice de Saxe, et qui venait de pacifier l'Angleterre, ne pouvait se fâcher sérieusement d'une telle escapade. Un grand homme ne croit pas qu'on puisse lui manquer. Il n'est d'insolents que pour ceux qui n'ont de leur place que l'habit. Le duc, instruit de ce qui s'était passé, convint que lui seul avait tort dans cette affaire, et qu'il aurait dû informer le trompette major que mon oncle n'entendait pas l'anglais. Il le fit venir, rit un peu de l'état où l'avait mis le jeune Français, lui recommanda de le ménager et de lui donner un maître de marches anglaises. Que d'hommes puissants font tous les jours des sottises, et ne daignent ni les réparer ni même en convenir!

La canaille de tous les pays est insolente. Celle d'Angleterre. qui se croit libre, et qui l'est, quoi qu'on en dise, joint à l'insolence

le sot orgueil et parfois des actes de violence, surtout envers les Français, contre qui le gouvernement nourrit avec soin la haine la plus invétérée. C'est ainsi qu'on cherche à persuader ailleurs que tous les Anglais sont des lâches et des fripons, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait en Angleterre et en France de très braves et de très estimables gens; mais partout les gouvernés ont la vue basse, et on leur ôte leurs lunettes. Il faut bien qu'ils se laissent conduire par ceux qui les portent.

CHAPITRE X

Thomas soutient de son mieux la dignité du nom français.

Mon oncle ne tarda pas à sentir les effets de cette antipathie nationale dont j'avais l'honneur de vous parler à l'instant. Il fut assez tranquille jusqu'à Londres, parce qu'on savait que la croupe du cheval du duc était toujours là; mais quand le régiment eut laissé dans la capitale le prince assoupi sur ses lauriers, il retourna à Oxford, sa garnison, et c'est là que le trompette major et les autres se montrèrent ce qu'ils étaient, c'est-à-dire des Anglais de la plus détestable espèce. Un vieux hautbois, chargé de lui enseigner les airs anglais, le rudoyait, le bâtonnait, et trouvait qu'il faisait tout mal, quoiqu'il fît tout bien, quand on ne lui donnait pas trop d'humeur. Les hommes faits lui prodiguaient les taloches, ses jeunes camarades l'appelaient ordinairement *french dog* (1), ce qui d'abord ne l'affectait pas infi-

(1) Chien de Français.

niment, parce qu'il ne savait pas l'anglais ; mais ils lui volaient ce qu'ils pouvaient de sa pitance journalière, ce qui était plus sérieux, et le trompette major le commandait de toutes les corvées.

Il eut vingt fois envie de déserter. La difficulté n'était pas de s'esquiver de la ville, mais comment sortir de l'île? Mon oncle nageait fort bien, mais il n'est pas de nageur qui passe de Douvres à Calais. Il fallut donc prendre patience. Il patienta, ou plutôt il enragea une année tout entière, pendant laquelle il souffrit tout ce qui peut humilier un Français intérieurement persuadé qu'il vaut un autre homme, quel qu'il soit.

Il était brave comme un Romain, vif comme un Gascon, rancuneux comme une vieille dévote, et vigoureux comme on l'est à quinze ans quand on a reçu de la nature un bon tempérament. Avec ces avantages, on ne peut pourtant pas échiner tout un régiment; avec tous ces avantages aussi, on ne peut toute sa vie s'abreuver de dégoûts et d'opprobres. Mon oncle, excédé, poussé à bout, jura de mourir, s'il le fallait, plutôt que de souffrir davantage.

Mais Thomas n'était pas un garçon à mourir comme un sot, c'est-à-dire à s'expédier lui-même. Il voulait au moins que sa mort devînt fatale à ses ennemis. Il commençait à très bien savoir l'anglais, et un jour que la chambrée était réunie autour de la gamelle, il harangua l'assemblée en ces termes : « Vous êtes des gredins qui vous prévalez de l'avantage du nombre pour me turlupiner. Je vous préviens que cela me déplaît, qu'il est temps que cela finisse, que je suis un chien à vous sabrer tous, et que le premier qui m'appellera *french dog* aura affaire à moi. »

A peine a-t-il fini de parler que tous répètent à la fois le mot qui lui blessait l'oreille. Il tire son sabre et défie le plus adroit. Le plus fort met son sabre et son habit à terre et se présente les poings croisés et la tête inclinée à la manière des béliers. Mon oncle répond qu'il est soldat et qu'il ne se bat pas à coups de poing. On lui réplique qu'on est pendu en Angleterre quand on met l'épée à la main ; mais qu'on peut y tuer son homme d'un coup de tête sans que la justice s'en mêle.

Dans tous les pays du monde les hommes sont plus ou moins enragés et la rage varie selon le climat et l'usage. Au Japon, par exemple, on s'ouvre le ventre en présence de son adversaire, et il est obligé d'en faire autant, à peine de passer pour un lâche. En Italie, on fait poignarder son ennemi, ce qui est plus commode. En Espagne on lui allonge des coups d'épée avec une gravité à faire mourir de rire. En France, on monte avec lui dans un fiacre, on le comble d'honnêtetés en route, on descend au bois de Boulogne et on lui laisse gaiement le choix de se couper la gorge ou de se brûler la cervelle. En Angleterre, on met perruque et habit bas au milieu de la rue, et on se donne des coups de tête et des coups de poing jusqu'à satiété. Ce genre de rage, le moins fou de tous, en ce qu'il est le moins dangereux, a ses règles particulières, auxquelles les combattants ne dérogent jamais, et que maintiendrait d'ailleurs *la galerie*. Il est défendu d'empoigner son homme par quelque partie que ce soit, ce serait un crime de le prendre aux cheveux, s'il en a, ou de le frapper à terre ; on le tue debout, si on peut, et le vainqueur est reconduit en triomphe par les assistants émerveillés.

Cela me rappelle une anecdote, très vraie et très peu connue, du maréchal de Saxe. Il était à Londres dans un de ces intervalles où les hommes, las de s'égorger, avaient signé un de ces traités qui n'obligent qu'autant qu'on veut bien les tenir, ou qu'on n'a pas la force de les enfreindre. Le maréchal de Saxe donc se promenait dans son carrosse, et son cocher se prit de querelle avec un boueur fortement constitué. Le boueur arrête l'équipage, ouvre la portière, et prie le maître de lui faire raison de l'insolence de son valet. Le maréchal, doué, comme vous le savez, ou comme vous ne le savez pas, d'une force de corps extraordinaire, laisse dans son carrosse son épée et son habit, et saute sur le pavé.

Si quelque chose peut prouver que le cœur humain n'est qu'un assemblage bizarre de toutes les passions et de tous les extrêmes, c'est de voir aux prises avec un boueur de Londres le fils d'un roi de Pologne, élu duc souverain de Courlande, vainqueur à Fontenoy et à Lawfeld.

Le maréchal reçoit le premier coup, et saisit son boueur par la nuque du col. Les spectateurs se récrient. Il l'enlève d'un bras nerveux, et le lance dans son tombereau plein de boue. La populace, que séduit toujours l'extraordinaire, crie *bravo!* dételle les chevaux, et traîne chez lui Maurice de Saxe, qui pouvait s'applaudir de la seule de ses victoires qui ne coûtât de larmes à personne.

Depuis quelques années, les lords, qui ne se soucient plus de ressembler au *petit peuple*, ont adopté l'usage plus noble de se casser mutuellement la tête avec un pistolet. Cet exemple a été suivi par quelques officiers et autres, qui sont bien aises de singer les grands, et le pugilat est abandonné aux médecins, aux procureurs, aux marchands,

aux artisans, aux porte-faix, et aux ivrognes de toutes les classes.

Mais j'ai laissé mon oncle aux prises avec son camarade le trompette : voyons ce qu'il en advint. Thomas n'ayant pu convaincre son adversaire qu'un coup de sabre au travers du corps était plus dans la bienséance qu'un coup de poing sur l'oreille ou dans les dents et, voulant étonner par un début d'éclat, s'exposa à tous les inconvénients d'un combat où il devait avoir le désavantage. En effet, il recevait dix coups pour un qu'il donnait, et le poing de l'athlète anglais tombait toujours d'aplomb sur son estomac ou sur sa tête. Mon oncle, opiniâtre à soutenir l'honneur national, ne reculait pas d'une semelle, et bientôt le sang lui sortit en abondance par la bouche. « Sacrebleu! s'écria-t-il, je suis bien dupe de me laisser assommer comme un bœuf, tandis que je peux hacher tous ces marauds-là! En garde, tous tant que vous êtes, ajouta-t-il en prenant son sabre, et s'il faut être pendu, nous le serons tous ensemble. »

MM. les Anglais font joliment le coup de fusil; mais ils n'aiment pas plus l'arme blanche qu'ils n'accueillent les Français. La proposition de mon oncle ne leur rit pas du tout; mais comme il se disposait à tomber sur eux, il furent forcés de se mettre en défense. Les lames ne furent pas plutôt à l'air que Thomas, faisant le moulinet avec la sienne et décrivant un cercle autour de la chambre, attaquait, parait et frappait en même temps. En trente seconde, il a fait à cinq ou six ce qu'il a appelé depuis des *abreuvoirs à mouches*. Les autres, effrayés, se sauvent sous les lits et sous la table. Mon oncle les en fait sortir l'un après l'autre, en leur piquant les jambes avec la pointe de son

sabre, et les oblige tous à crier : *Vivent les Français!* Enchanté de ses prouesses, il allait donner la paix à ses ennemis moyennant certaines conditions qui se présentèrent aussitôt à son esprit inventif. Déjà il avait dicté la première d'un ton emphatique : c'était qu'à l'avenir on l'appellerait *brave frenchman.* Les autres sans doute étaient de la même force; mais l'apparition subite de son maître de musique lui coupa la parole. Un nez d'un côté, une oreille de l'autre, le sang qui coulait partout, et l'air de supériorité qu'affectait mon oncle sur ses camarades, mettent le soldat-musicien au fait. Il lève la canne sur Thomas, et celui-ci, décidé à en finir, quoi qu'il dût lui en coûter, fait sauter d'un coup de dessous la canne au plancher. Le musicien crie qu'il a le rang de brigadier; Thomas riposte qu'il s'en f...., qu'il se battra ou qu'il recevra des coups de canne à son tour, selon la loi du talion, la seule qu'il veut connaître de sa vie. Le vieux hautbois, animé par l'esprit de corps, qui domine partout, peut-être même dans les troupes de Naples, ne peut consentir à payer de ses épaules; il ne souciait pas non plus de payer de sa personne. Cependant mon oncle s'est emparé de la porte : il presse, il faut être bâtonné ou mettre flamberge au vent. Le bas officier se décide pour le parti le plus noble, et il est à peine en garde que Thomas lui allonge le *coup de manchette* et lui jette à ses pieds son poignet et son sabre.

Pendant que le maître de musique ramasse sa main droite avec la gauche, et que les autres lavent leurs blessures avec de l'eau fraîche en attendant mieux, mon oncle jette son sabre ensanglanté, enfile l'escalier et sort des casernes. Les vaincus, que ne contient plus la présence du vainqueur, pous-

sent des cris du diable; on sort des chambres voisines, on accourt, on s'informe, on s'instruit, et on se met à la poursuite de Thomas qui était déjà loin.

Mon digne oncle n'ayant plus d'ennemis en face eut le loisir de penser à l'embarras où il s'était jeté. Il avait tiré le sabre, et il avait coupé le poignet de son supérieur. Il y avait de quoi être pendu deux fois. Selon lui, c'était trop d'une, et il courait toujours sans savoir où se réfugier pour éviter le fatal cordon. On tient malgré soi à la vie, et *en quelque état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être.* C'est le cri de la nature, et la colère ne lui impose silence qu'un moment.

Une porte cochère se présente, le fugitif s'y précipite, et la ferme après lui. Il est arrêté par le concierge, qu'il renverse d'un coup de pied dans le ventre. Il traverse une grande cour, monte un escalier, parcourt un corridor, dont toutes les chambres sont fermées. Une seule est ouverte, il entre. Elle est habitée par un jeune homme d'une figure douce, et il se rassure. Le trouble qui l'agite ne lui permet pas de se souvenir qu'il parle à un Anglais. Il commence le récit de son aventure dans sa langue maternelle, et il n'a pas dit vingt mots que le jeune homme a ôté la clef de sa porte et mis le verrou en dedans.

« Milord et moi, nous ne partageons pas l'injustice de nos compatriotes envers les Français, dit le jeune homme à mon oncle quand il eut terminé son récit. Nous en avons plusieurs dans ce cabinet qui font nos plus chères délices. — Vous avez des Français enfermés dans ce cabinet? — Et que vous connaissez sans doute. — Peut-être bien, surtout s'ils étaient à la bataille de Culloden. — Oh! ils étaient morts longtemps avant. — Et vous vous amusez avec des ca-

davres? — Non, avec des esprits, répond le jeune homme en souriant. — Des esprits! on m'en a beaucoup parlé; mais je voudrais bien en voir. » Aussitôt le jeune homme ouvre la porte du cabinet, et montre à mon oncle des rayons chargés de livres. « Ce sont là vos esprits? dit Thomas en éclatant de rire. — Et des esprits de la première qualité, Bayle, Moliere, la Fontaine, Fénelon, Corneille, Montesquieu, Chaulieu, Racine... — La belle trouvaille que vous avez faite là! Mon maître d'école avait une grande armoire remplie de ces esprits-là, et jamais je n'ai voulu les regarder. — C'est pourtant à ces esprits que vous dédaignez que vous êtes redevable de l'accueil que je vous fais et des secours que je vous donnerai. — Ma foi? — Nous ne lisons pas une de ces pages sans contracter une dette envers la France. Elle se monte déjà très haut, et nous en acquitterons une partie... — Envers moi? — Sans même exiger que vous rendiez justice à ces grands hommes, vos bienfaiteurs. Etre leur malheureux compatriote est un titre suffisant auprès de nous. — Et je suis le compatriote de Racine? — Certainement. — Malheureux, je n'en doute pas, et vous allez m'aider pour l'amour de lui! c'est admirable, ça! — Je vais d'abord vous donner un de mes habits. — C'est très bien vu. — Vous êtes jeune, de ma taille, il vous rendra méconnaissable. » Et le jeune homme tire d'une armoire un habillement complet de femme d'une élégante simplicité, et mon oncle. ébahi, le regarde avec de grands yeux noirs que la surprise rend plus grands encore. « Ma confiance vous étonne, lui dit le jeune homme; mais votre infortune et le besoin que vous avez de moi me répondent de vous. — Ce n'est pas votre confiance qui me

surprend; ce sont vos goûts qui me paraissent extraordinaires. Vous aimez à lire, vous aimez à vous habiller en femme; vous êtes un singulier garçon! »

La conversation est tout à coup suspendue, parce qu'on a frappé à la porte. Mon oncle croit que c'est le concierge qui le cherche, et qui aurait eu beau chercher dans une maison où il y avait cent locataires, et il courut s'enfermer dans le cabinet aux esprits. « Ne craignez rien, lui dit le jeune homme; c'est milord, je le reconnais à sa manière de frapper. » Il ouvre, milord entre, lui prend une main, la serre, la baise, presse de ses lèvres celles du jeune homme, s'assied, et l'attire doucement sur ses genoux. Tiens, disait mon oncle à part lui, encore un goût plus singulier que les autres.

Le cœur a besoin de repos comme autre chose. Milord, plus calme, aperçut enfin Thomas, et il était naturel qu'il s'informât qui il était. Il est des moments où la satisfaction intérieure dispose à tout écouter favorablement, et le jeune lord, essentiellement bon, interrompit souvent son joli compagnon par un : *Fort bien, Fanny; à merveille ma tendre amie*, et mon oncle passait d'un genre de stupéfaction à un autre, et de la stupéfaction il passa à la joie, lorsque milord proposa ce que son aimable amie n'eût osé faire.

Il arrête avec Thomas qu'il sortira le soir d'Oxford, habillé en femme; qu'il sera suivi d'un vieux domestique de confiance, qui portera des habits d'homme, enveloppés dans une serpillière; qu'il reprendra dans la première prairie le costume de son sexe; qu'il se rendra à pied au village où la diligence relaye; qu'il trouvera sa place retenue et payée pour Londres, sous le nom de *Jeffris*;

qu'à Londres il prendra la voiture de Douvres, et qu'à Douvres il présentera une lettre de recommandation au banquier Fector, qui trouvera le moyen de le faire embarquer.

Autant mon oncle était violent quand on le chiffonnait, autant il avait de cordialité pour ceux qui paraissaient seulement s'intéresser à lui. Jugez des transports qu'excitèrent les offres généreuses de milord. Thomas, qui pouvait aimer comme un autre, mais qui ne savait pas faire de cérémonies, sauta au cou du jeune lord et de sa séduisante amie: il les embrassa, et les embrassa encore en les pressant à les faire crier. Cet épanchement épuisé, il revint à son caractère. « Peut-être un jour, leur dit-il, aurez-vous besoin de moi. Je ne le souhaite pas pour l'amour de vous ; mais, sacrebleu! dans tous les temps, le bras, le sabre et le sang de Thomas seront à votre service. — Voilà comme j'aime les remerciements, » lui répondit milord.

Une seule chose inquiétait mon oncle: c'était la crainte qu'on lui demandât en route un passe-port qu'il ne pourrait exhiber. « Il n'en faut pas, lui dit milord. — Comment, lorsque vous êtes en guerre avec une partie de l'Europe, que les troubles intérieurs sont à peine apaisés. — Qu'a de commun la guerre avec la liberté individuelle d'un Anglais? — Mais les troubles... — C'est au gouvernement à les prévenir ou à les arrêter. Il serait plaisant que, dans un pays libre, on ne pût sortir de chez soi sans permission. D'ailleurs les passe-ports ne servent qu'à gêner les honnêtes gens, et ils sont très utiles à ceux qui ont quelque chose à craindre. — Bah! — Sans doute. Dans les circonstances les plus difficiles, on en obtient tant qu'on veut avec quatre témoins,

qu'on ne connaît souvent que pour leur avoir payé à déjeuner, et muni de cette sauvegarde, on va intriguer où on veut. »

Cette difficulté levée, mon oncle se disposa à se mettre en route pour la France. Il soupirait pour son pays natal, comme tous ceux qui s'en sont indiscrètement éloignés, et qui se trouvent plus mal ailleurs.

Vous désirez savoir quel est ce jeune lord, obligeant, et sa jolie compagne, si douce et si compatissante. Le premier est le fils de lord Seymour; la seconde est la fille de Henry Thompson, marchand aisé de la cité de Londres. Mais par quelle singularité se trouvent-ils ensemble à Oxford? allez-vous me demander encore. — Eh! que diable, vous êtes bien pressé! Donnez-moi le temps de respirer; respirez vous-même, si vous en avez besoin, et passez au chapitre suivant.

CHAPITRE XI

Qui vous apprendra ce que c'est que lord Seymour et Fanny Thompson.

Pendant que l'aimable Fanny arrangeait une valise à mon oncle, que milord cherchait de l'encre et du papier pour écrire au banquier Fector, que le vieux domestique était allé retenir à la voiture du lendemain une place pour le prétendu Jeffris, Thomas cherchait comment il s'acquitterait un jour envers ses hôtes. Tout grossier qu'il était, il sentait que la reconnaissance est un besoin impérieux, et il lui semblait dur de renoncer à le satisfaire. Il sentait bien qu'il ne pouvait pas grand'chose pour un lord; mais il pensait que la faible offrande est d'un

grand prix pour celui dont elle acquitte un bienfait. Eh! qui sait d'ailleurs ce que peuvent amener le hasard, les circonstances! On nommerait plus d'un seigneur qui s'est trouvé heureux d'avoir un va et reconnaissant.

Mon oncle jugea que, pour profiter d'un moment favorable s'il s'en présentait jamais, il fallait savoir d'abord le nom de ces amis de la France. Il crut nécessaire aussi d'être un peu au courant de leurs affaires. Il hasarda donc quelques questions, non pas avec cet air grivois qu'il mettait à tout, mais avec ce ton pénétré, insinuant qui semble dire : Ce n'est pas la curiosité qui me guide, c'est l'intérêt que vous m'inspirez.

Milord aimait beaucoup cette manière d'interroger. Il était bien aise aussi de dissiper les doutes qu'avait pu concevoir mon oncle sur le compte de Fanny. Il voulait cependant écrire sa lettre sans être interrompu. Il entra dans son cabinet; il en rapporta un cahier manuscrit et le donna à lire au questionneur. « Qu'est-ce que c'est que ça? dit mon oncle. Encore un esprit? Mademoiselle ou madame vous dira que je n'ai pas de commerce avec eux. » Fanny rit, parla à l'oreille de milord et reporta le cahier. Après avoir fermé la petite valise, elle appela mon oncle à l'extrémité de la chambre, et pour ne pas déranger milord, elle lui raconta bien bas ce que vous allez lire, non pas précisément comme je l'ai rédigé : chacun conte à sa manière. Fanny parla comme elle voulut, et moi, j'écris comme il me plaît.

Milord Seymour, le père, était un seigneur très riche, très considéré à la cour, et, par conséquent, très infatué de sa personne. Il prétendait descendre d'Alzonde, reine d'Écosse, quoique l'Écosse n'eût jamais eu de reine qui s'appelât Alzonde; mais cette des-

cendance était bien aussi sûre que celle de la maison de Lévi en France, qui se prétendait issue, en droite ligne, de la vierge Marie, qui était en effet, dit-on, de la tribu de Lévi. Heureusement les comtesses et la marquise de Lévi ne prétendirent jamais être vierges en relevant de couches, car il eût fallu les en croire. Au reste, comme les Seymour et les Lévi menaient un grand train et tenaient bonne table, personne ne leur contesta l'existence d'Alzonde ni de Marie et moins encore leur parenté avec ces deux dames.

Le vieux Seymour, général, ex gouverneur de la Jamaïque, vice-roi d'Irlande, décoré de l'ordre de la Jarretière, propriétaire de sept ou huit terres et de cinq ou six châteaux, ne pouvait décemment marier son fils qu'à une princesse du sang d'Angleterre, de France, d'Espagne ou même du Monomotapa. Le pays n'y faisait rien, pourvu qu'il pût dire à la cour : Mon fils est allié à telle couronne.

Le jeune Seymour, beau comme un ange, tendre comme l'Amour, et moins perfide que lui, ne se prévalait ni de sa fortune ni de sa naissance. Il parlait aux femmes d'elles-mêmes, aux hommes de ce qui flattait leur goût, et il était accueilli, fêté, recherché. C'était à qui l'aurait.

Au milieu des plaisirs qui l'entouraient, des empressements qu'on lui marquait, Seymour soupirait quelquefois. Il lui manquait quelque chose, ou plutôt il lui restait quelque chose de trop ; c'était son cœur, fardeau bien pesant pour un jeune homme de seize ans, qui ne sait pas encore qu'il n'est pas beau pour lui seul. Il devenait préoccupé, rêveur mélancolique. Quelques dames au nez retroussé, à l'œil agaçant, de celles qui

aiment à former les jeunes gens, et qui épient le moment indiqué par la nature, voulurent rendre Seymour à la gaieté; mais Seymour voulait un cœur en échange du sien, et depuis longtemps ces dames n'en avaient plus d'autres à prêter que celui du chevalier de Boufflers.

Seymour promenait sa rêverie dans les rues de Londres. Il était à pied et seul pour être dispensé de parler ou de répondre. Il se trouva sans s'en douter contre les marches de l'église Saint-Paul, qu'il ne voyait pas, quoiqu'on l'aperçoive de deux lieues à la ronde. Il se heurta contre le premier degré, fit un faux pas, se foula un pied, jeta un faible cri, et s'assit pour laisser à la douleur le temps de se dissiper.

Ce faible cri fit lever la tête à Fanny Thompson, qui travaillait sur un banc, à la porte du magasin de son père. Ses yeux se portèrent sur Seymour, ceux de Seymour sur Fanny, et ils disaient chacun de leur côté : Qu'elle est jolie! Qu'il est bien!

Un jeune homme intéressant intéresse davantage quand il souffre. Fanny n'avait que quinze ans ; elle ne connaissait pas le monde; elle ne connaissait pas même son cœur. Elle céda sans réflexion à l'impulsion secrète qui la guidait. Elle se leva, s'approcha de Seymour, les yeux baissés, et rouge et fraîche comme le bouton de rose qui commence à s'ouvrir, elle proposa au beau jeune homme de venir se reposer sur son banc, où il serait mieux que sur la pierre. Elle avança son bras mignon en faisant une petite révérence. Seymour s'appuya sur ce bras légèrement de peur de le fatiguer; mais bien assez pour le sentir. Le premier effet du toucher fut pour tous deux celui du coup électrique. Fanny leva les yeux, mais

elle les baissa aussitôt : ceux de Seymour la brûlaient. « De grâce, lui dit-elle, soutenez-moi à votre tour; je me sens près de défaillir, et pourtant je crois que je suis bien aise. »

Ils traversèrent en silence la petite place qui sert de parvis à Saint-Paul, et ils s'assirent sur le banc sans se regarder. De légers soupirs, que l'innocence ne pensait pas à étouffer, leur faisaient dire bien bas : *Je suis auprès d'elle. Il est encore là.*

Le père Thompson avait allumé sa pipe de longueur, et se disposait à expectorer pendant une demi-heure en regardant les passants du seuil de sa porte. Il voit Seymour à côté de sa fille, et demande ce qu'il veut. Seymour embarrassé se tait. Fanny prend la parole : les femmes dans tous les cas conservent une sorte de présence d'esprit. Fanny ne savait pas mentir; mais ce n'est pas un crime d'ajouter à la verité. Elle peint l'accident de Seymour avec les couleurs les plus fortes. Thompson, plein de bonne foi et de franchise, lui croit le pied démis, et l'engage à entrer. On ne refuse guère ce qu'on désire. Seymour, qui a eu le temps de se remettre, seconde la ruse innocente de Fanny. Il boîte très bas, soutenu sur l'épaule du bon père. Fanny sans y penser avance sa main blanchette; celle de Seymour la rencontre; elles se pressent, et l'incarnat du plaisir les embellit tous les deux.

On passe dans l'arrière-boutique. Le bon père déchausse le jeune homme, pendant que Fanny imbibe des compresses d'eau-de-vie camphrée. Thompson pose l'appareil, et fait prendre un cordial au blessé : la blessure était au cœur, et les cordiaux ni les compresses ne peuvent rien à ce mal-là.

Pendant et après le pansement. Seymour et Fanny, qui ne savaient pas feindre, se re-

gardaient si constamment, et avec tant d'ivresse, que le père Thompson s'en aperçut. Comme le père d'une jolie fille est toujours soupçonneux, il demanda au jeune homme à qui il avait eu le bonheur de rendre service. Au nom de Seymour, il fronça le sourcil, et envoya chercher un carrosse de place. Il aida le blessé à y monter, et il lui dit en lui serrant la main : « Ma fille ne peut être votre femme; elle n'est pas faite pour être votre maîtresse. N'oubliez pas que j'ai exercé l'hospitalité envers vous. Adieu. »

Eh pourquoi ne serait-elle pas ma femme? se disait Seymour en roulant. — Pourquoi ne serait-il pas mon mari? pensait Fanny lorsqu'il s'éloigna. « Ma fille, lui dit Thompson, vous pouvez faire le bonheur d'un honnête bourgeois. Songez qu'une fille sans réputation ne convient à personne. — Le bonheur d'un honnête bourgeois, reprit Fanny d'un ton timide : pourquoi pas aussi celui d'un lord? — Vous le feriez un moment, il vous tromperait ensuite. Oubliez-le, je le veux. » Fille de quinze ans ne croit pas qu'un beau jeune homme puisse être trompeur, et Fanny ne crut pas un mot de ce que lui disait son père.

Elle ne dormit pas de la nuit. Seymour ne ferma pas l'œil, et ils se levèrent avec l'éclat de la rosée que brillantent les premiers feux du jour : pensers de bonheur valent mieux que le sommeil.

Le matin, Seymour passa devant Saint-Paul. Le banc était à la porte, mais Fanny n'y était pas : son père le lui avait défendu. La défense lui paraissait injuste; mais elle était respectueuse et soumise. Du fond de sa boutique, où elle travaillait sans voir son ouvrage, elle aperçut Seymour; elle soupira, et ne se permit rien de plus.

Seymour passe, repasse; chaque fois il obtient un soupir, mais Fanny reste sur sa chaise. L'amour veut l'en arracher, mais la piété filiale l'y retient. Seymour brûle de lui parler : il a tant de choses à lui dire! Il faut au moins un prétexte pour entrer, et il en trouve bientôt un. Il était tout simple de remercier le père Thompson des attentions de la veille, et Seymour traverse le parvis en tremblant. Il fait deux pas, il s'arrête; il recule, il avance; le cœur lui bat avec force; il est beau comme le désir. Fanny, qui n'a pas perdu un mouvement, s'embellit de même sans s'en douter. Elle n'a pas quitté sa chaise, mais elle sourit en voyant son amant à ses pieds.

Le père Thompson était sorti. Seymour pouvait tout dire, et il ne trouvait pas un mot : c'est qu'il n'en est pas qui peigne l'amour, et l'amant qui cherche à le définir sacrifie à l'esprit, aux dépens de son cœur. Leurs doigts étaient entrelacés; Fanny, penchée avec intérêt vers Seymour, respirait son haleine brûlante; ses lèvres rosées attendaient le baiser; son œil humide annonçait sa défaite. Sa position, un fichu innocent et perfide qui trahit sa confiance, tout ajoutait à l'ivresse de Seymour : sa tête se perdait... « Laissez-moi fuir, dit-il, en dégageant sa main; vous n'êtes pas en sûreté.» Il se tourne pour s'éloigner, le père Thompson est devant lui; c'est la foudre. Seymour est à ses genoux, il les mouille de ses larmes, et Fanny interdite ne comprend rien à ce qui se passe.

Le père Thompson relève Seymour et le console. « Ma fille vous aime, lui dit-il, c'est un malheur. Je ne lui en ferai pas de reproches : vous êtes un honnête homme, et cela me rassure. Cependant je vous conjure

de ne plus revenir ici. Promettez-le moi par cette probite à qui j'ai dû une fois l'honneur de ma fille. — Ne plus revenir ! ne plus revenir ! répétait Seymour. — Elle est perdue si elle vous revoit. Grâce pour Fanny, grâce pour son vieux père. Et Thompson, à son tour, embrassait les genoux du jeune lord. — Je ne reviendrai pas, je le jure par l'honneur. Il m'en coûtera sans doute; mais je conserverai votre estime. » Il dit, et disparaît.

Deux jours s'écoulent... Qu'ils sont longs les jours de douleur! Plus de gaieté pour Fanny, plus de repos pour Seymour. Incapable de manquer à sa parole, il cherche à accorder son amour et son honneur.

Tantôt il voulait s'ouvrir à son père et lui demander son aveu; tantôt il se proposait de fléchir la sévérité de Thompson, et de l'engager à recevoir ses visites jusqu'au temps où il serait maître de lui; mais avec un peu de réflexion il sentait le danger du premier parti et la solidité des raisons que lui opposerait le père de Fanny. Cependant il ne pouvait vivre sans elle. « Elle m'est nécessaire, disait-il, comme l'air que je respire, et j'ai promis!... J'ai promis de ne pas retourner chez elle; je ne me suis point engagé à ne plus la revoir, à ne pas lui écrire.» Et le voilà à son secrétaire, brûlant le papier, fermant sa lettre, et ne sachant comment la faire parvenir.

Il sentait que sa grande jeunesse empêcherait les domestiques de la maison d'entrer dans cette intrigue. Le vieux Dick l'avait élevé et l'aimait tendrement; mais par cela même Dick lui semblait à craindre, et si son attachement le rendait indiscret, l'honnête Thompson devenait l'objet de l'indignation d'une famille puissante. Cependant

on n'écrit point pour n'être pas lu; on n'écrit point sans compter un peu sur une réponse, et il est dur de renoncer à cet espoir-là.

Comment faire? Seymour n'en sait rien; mais il sort et marche au hasard. Il trouve un commissionnaire, il le charge de sa lettre; il court après lui, il la reprend : il craint que Thompson ne soit dans sa boutique. Il se dépite, il soupire, il marche toujours, et insensiblement il approche de Saint-Paul; il y entre par la porte opposée au bienheureux parvis; il est auprès d'elle, et déjà il est moins malheureux; mais cela ne suffit pas. La lettre est encore dans sa poche.

Si Fanny l'avait, on la supposerait occupée à la lire, à y répondre; elle la baiserait peut-être. On ne s'en flatte pas, mais on caresse cette idée.

Un vieux ministre traverse la nef; son vêtement annonce une extrême médiocrité. Seymour l'aborde avec confiance. Pourquoi ne doute-t-on jamais de la condescendance du pauvre; c'est parce qu'on sent qu'il a besoin de tout le monde, et que l'homme nécessiteux est rarement délicat.

L'imagination va rapidement, et surtout en amour. Les désirs du jeune homme se bornaient d'abord à faire rendre sa lettre. L'habit du ministre fait naître un dessein plus vaste. La religion, toujours sévère, peut ici favoriser l'amour.

Seymour vivait à la cour, il avait l'esprit avancé, et il mit dans ses propositions la décence qui pouvait seule les rendre supportables à un homme de cet état. « J'aime une fille charmante, lui dit-il; mon père ivre d'or et de grandeurs, me la refusera. Je ne proposerai point à Thompson un mariage secret, il s'en offenserait, il le doit; mais il est père, et il pardonnera à l'époux de sa fille.

J'attends de vous un service qui n'est point incompatible avec l'exacte délicatesse : assurez à Fanny mon rang et ma fortune, à tous deux le bonheur, et comptez sur la reconnaissance de Seymour. »

A ce nom, le bon ministre effrayé représente au jeune homme les inconvénients d'une union disproportionnée, secrète et méconnue par la loi ; le dégoût qui pouvait la suivre; l'état humiliant où Fanny serait réduite si son époux l'abandonnait; les regrets qu'il éprouverait lui-même si sa condescendance n'avait servi qu'à faire une infortunée. Il engagea Seymour à se vaincre, et il l'assura que bientôt une inclination nouvelle et plus convenable lui ferait oublier Fanny.

Seymour était plein d'honneur; il ne put souffrir qu'on le crût capable de trahir ses serments. Il se défendit avec l'éloquence du sentiment, et il persuada avec la facilité que donne l'éloquence. Une bourse de cent pièces acheva de lever les scrupules; le mariage fut arrêté. Il ne manquait que le consentement de Fanny.

Pouvait-elle rien refuser à Seymour? Pouvait-elle rien opposer aux raisonnements d'un ministre des autels? Celui-ci la voyait tous les jours, et n'était pas suspect à Thompson. Il servait Seymour avec chaleur, et il ne fallait plus qu'indiquer le moment qui devait l'unir à Fanny.

Un jour, à cinq heures du matin, elle se dérobe de la maison paternelle. Elle ne pense point qu'elle manque à son père, et peut-être à elle-même; elle ne voit que Seymour, il est tout pour elle : elle lui doit une nouvelle vie.

Fanny se glisse dans le temple; son amant l'attendait à l'autel. Deux pauvres entendent le serment. Jamais on ne le prononça avec

autant d'ivresse, ni avec un respect plus religieux.

La cérémonie terminée, Seymour présente la main à son épouse; il la conduit à un carrosse de louage qui attendait derrière Saint-Paul. Ils sortent de la ville, et descendent à une simple auberge de village. Une chambre modeste, un repas frugal, point de parents, d'amis, l'amour tient lieu de tout cela; il fait seul les frais de cette délicieuse journée.

Dans un de ces moments d'intervalle, où le cœur aime à se reposer, et où il jouit dans le recueillement, l'heureuse Fanny prononce le nom de son père. Aussitôt Seymour écrit. Sa lettre est respectueuse, est soumise; elle doit désarmer le vieillard.

La voiture qui les a amenés repart pour Londres en diligence. Le cocher arrête à cent pas du magasin de Thompson; il se présente au bon père, et lui remet la lettre.

Thompson avait passé une partie de la journée dans les plus vives inquiétudes. Il avait été chez tous ceux où il croyait pouvoir trouver Fanny, et il n'avait parlé d'elle à personne : un mot inconsidéré pouvait nuire à sa réputation. Il se rappela Seymour; il crut sa fille déshonorée, et rentra la mort dans l'âme.

La lettre du jeune homme mit un terme à ses inquiétudes, et ne calma point sa douleur. Il sentait que l'état de sa fille dépendait uniquement d'un jeune homme de seize ans, et sait-on à cet âge ce qu'on fera le lendemain? L'idée de Fanny abandonnée et perdue lui arrachait des larmes. Il pleurait en montant en carrosse; il pleurait encore en entrant dans la chambre où étaient les jeunes époux.

« Je ne vous ferai point de reproches, leur dit-il; le mal est sans remède, et les pleurs,

que je verse sur vous, démentiraient la sévérité que je voudrais en vain affecter. Puisse Fanny ne pas pleurer à son tour son excessive facilité! Puissiez-vous, milord, ne jamais oublier que vous vous êtes chargé du bonheur de sa vie! Venez, mes enfants, que votre père vous bénisse, et que Dieu vous bénisse avec lui! »

On s'entretint avec assez de calme, et on convint des mesures à prendre pour cacher ce mariage à tout le monde, et surtout au vieux lord Seymour. Thompson obtint avec peine du jeune homme impétueux, ardent, que jamais il n'approcherait de chez lui. Pour le dédommager de ces privations, il lui promit de lui amener sa jeune épouse à la campagne les jours de dimanches et de fêtes; il lui permit de lui écrire tous les jours; mais il fut encore arrêté que Fanny ne répondrait jamais, de peur que ses lettres ne tombassent entre des mains à redouter.

La nuit approchait. Seymour ne pouvait la passer hors de l'hôtel, sans donner sur sa conduite des soupçons qu'on chercherait à éclaircir, et peut-être avec trop de succès. Il fallut sacrifier une partie de son bonheur pour en assurer la durée.

Mais le dimanche suivant, Seymour se lève avec l'aurore; il monte son meilleur cheval, il court, il vole; il est à Hampton-court, et les maisons ne sont pas encore ouvertes. Fanny, de son côté, se donne à peine le temps de s'habiller. En se laçant, elle va de sa chambre à celle de son père; elle le presse, elle passe sa cravate, elle lui présente sa perruque; elle attache son petit chapeau de paille, elle le noue sous son petit menton avec un ruban moins frais qu'elle; elle rentre chez son père; il n'est pas prêt encore, et un geste d'impatience,

et la plus jolie petite mine... Thompson la voit dans son miroir; il sourit, il se hâte; il prend son chapeau et sa canne. On part, on arrive; Seymour est à la portière, il reçoit Fanny dans ses bras.

Le père Thompson était de trop. Il avait été jeune, et il s'en souvint. Ordinairement occupé de son commerce, il jugea à propos, ce jour-là, de s'ériger en politique pour aller lire les journaux; en fleuriste déterminé pour visiter les jardins. Il sortait à chaque instant, restait dehors des heures entières, et rentrait toujours trop tôt au gré des jeunes époux. La journée s'écoula avec rapidité : le temps vole pour les amants heureux. Ah! pensait le bon Thompson en revenant à la ville, si cette ivresse pouvait toujours durer!

Cependant milord Seymour s'occupait sérieusement de l'avancement de son fils. Milord Chatham, son parent, premier ministre, et dispensateur des grâces, avait reconnu dans le jeune homme une probité sévère, un jugement sain, un esprit solide et capable d'application, et il le destinait à la première place de la magistrature. Le grand chancelier commençait à vieillir; il devait dans quelques années ne désirer que le repos. Il avait une fille unique, qui n'était pas belle, qui n'était pas née sur le trône, mais qui avait un million de revenus, et milord Chatham avait engagé son parent à se relâcher de ses prétentions, et à consentir que son fils devînt simplement un des plus éminents et des plus riches seigneurs des trois royaumes.

Il était indispensable, pour l'exécution de ce plan, que Seymour étudiât le droit public. Son père lui confia ses projets, lui annonça qu'il passerait deux ans à l'université d'Oxford, et lui fit préparer un train con-

forme à son rang et à sa fortune. Seymour apprenait à dissimuler. Il parut entrer dans les vues de son père, et il refusa seulement cette suite de valets qui seraient autant d'espions de ses démarches : l'amour n'aime pas les témoins. Il ne voulut que le vieux Dick, et il fit observer à son père que l'éclat s'accorde mal avec l'étude. Il déclara que son intention était de loger et de vivre avec les autres pensionnaires, pour suivre les cours avec plus de facilité. Confondu dans la foule, il était sûr de n'être pas remarqué, et c'était ce qu'il voulait.

Il parla à Thompson et à sa fille de la place distinguée où on se proposait de l'élever. Il se tut sur le mariage qui devait la lui assurer pour leur épargner de vaines inquiétudes, et il arrangea ainsi ses petits plans de bonheur.

Fanny avait une tante à Harford ; cette tante était infirme, et il était assez naturel qu'elle désirât avoir sa nièce auprès d'elle. Thompson aimait sa fille ; mais elle était l'unique héritière de sa tante, et il était tout simple que Thompson sacrifiât sa satisfaction personnelle aux intérêts de Fanny. On persuada aux amis et aux voisins qu'elle partait pour Harford, et on lui faisait des habits d'homme, pour suivre son époux à Oxford. Thompson avait fortement combattu ce projet, qui avait aussi ses dangers ; mais il était plus dangereux peut-être de séparer de sa fille, pour un terme aussi long, un jeune homme qui avait les passions vives, et qui trouverait à Oxford des objets et des plaisirs nouveaux. Le bon Thompson céda. Sa fille partit pour Harford ; elle passa quelques jours auprès de sa tante, et repartit, sous l'extérieur du plus joli garçon des trois royaumes, pour s'aller réunir à ce qu'elle aimait uniquement.

Seymour l'avait annoncée à Dick comme un pauvre gentilhomme, avec qui il était lié dès l'enfance, qui voulait étudier pour obtenir un bénéfice, et qui venait recevoir de lui les secours que ses parents ne pouvaient lui donner. En conséquence, on s'était logé un peu grandement, et on s'était fourni de ce qui peut rendre la retraite agréable à deux jeunes gens qui veulent éviter la dissipation et les plaisirs bruyants.

Cependant le vieux Dick ne fut pas longtemps dupe de cette prétendue amitié. Des mots échappés, des caresses imprudentes, presque toujours un lit commun, tout cela éveille le soupçon. Dick observa, épia. Il surprit Fanny à demi nue, et Seymour ne trouva d'autre moyen de la rétablir dans l'estime du vieillard que de le mettre dans sa confidence.

Dick tenait à ses devoirs autant qu'il aimait son jeune maître. Il balança entre l'intérêt qu'il lui inspirait et ce qu'il devait au vieux lord. Il pensa enfin que Seymour était incapable de trahir celle à qui il avait donné le titre d'épouse; il jugea qu'un aveu de cette nature brouillerait le père et le fils, sans rien changer à la situation des affaires. Il se tut et attendit tout du temps.

Voilà où en était ce couple si jeune, si tendre, si intéressant, lorsque mon oncle en obtint plus qu'il n'aurait osé l'espérer.

« Corbleu! dit Thomas quand lady Seymour eut cessé de parler, je savais bien que je vous serais bon à quelque chose. Je dois passer par Londres. J'irai voir milord Seymour; je lui dirai que sa bru est digne d'une couronne; que je veux qu'il approuve ce mariage; et s'il est récalcitrant, je vous débarrasse de ce père-là. »

Ce projet fou fit jeter les hauts cris à

Fanny et à Seymour. Mon oncle, toujours opiniâtre, n'en voulait pas démordre. Les jeunes gens eurent beaucoup de peine à lui faire entendre que cette violence les perdrait sans retour, et il ne se rendit que lorsque Fanny lui eut fait observer qu'un adversaire de soixante ans n'était pas digne de lui.

Pour reconnaître sa docilité, on le chargea d'une lettre pour Thompson. On lui rappela verbalement mille détails, dont il aurait à lui rendre compte. Thomas protesta qu'il embrasserait le brave homme de toute son âme, et que s'il oubliait une partie de ce qu'il venait d'entendre, il y substituerait des choses de son cru qui ne seraient pas sans mérite.

CHAPITRE XII

Incidents, accidents, événements.

Dick est rentré, la place est retenue, la valise est prête, les lettres cachetées. Thomas ressemble à une fille assez drôlette, quand il a les yeux baissés, et les mains dans les poches de son tablier de mousseline. Dans une de ces poches, Fanny a glissé une petite bourse qui renferme dix guinées. Le soleil est allé éclairer les antipodes, la lune est cachée derrière un nuage : tout semble favoriser le fugitif.

Le voilà avec Dick, courant les rues d'Oxford, et s'acheminant vers la porte de Morlew. Pour se donner un air plus intéressant, il avait le bras droit appuyé sur celui du domestique; de la main gauche il retroussait

ses jupons jusqu'aux jarretières; il tortillait le derrière en marchant et chantonnait un air poissard qui avait couru la ville et les faubourgs. Il approchait de la porte, et il comptait bien sortir d'Oxford sans malencontre; mais sa démarche plus que hardie, son tortillement de derrière et son chant équivoque l'avaient fait suivre par un amateur à qui tout était bon, hors les petits soins et les plaisirs du cœur. Mon oncle entend quelqu'un sur ses talons; il a peur, et double le pas. L'amateur presse aussi sa marche, et prend familièrement sa nymphe par le bras gauche. Thomas tourne la tête, reconnaît son lieutenant et frémit. Dick, persuadé que le trompette est reconnu et arrêté, s'enfuit avec sa valise, et laisse mon oncle très embarrassé de sa personne, comme vous pouvez le croire.

L'officier, plus sûr de son fait par la retraite précipitée du grison, commence à faire l'amour militairement, c'est-à-dire qu'il parle peu, et agit beaucoup. Thomas n'a pas trop de ses deux mains pour le contenir. La vivacité de l'attaque lui prouve l'erreur complète de l'assaillant, et il retrouve sa présence d'esprit ordinaire. Il quitte la défensive, se met à son tour à jouer des mains, en passe une entre la ceinture de la culotte et le caleçon de l'officier; il fait sauter, d'un coup de poignet, la courroie qui serre la boucle; la culotte tombe sur les talons du lieutenant, et mon oncle prend sa course en éclatant de rire.

L'officier joué, et contraint de s'arrêter au beau milieu de la rue, jure et tempête entre ses dents; une patrouille, qui le trouve la chemise au vent, s'arrête, s'informe, prend vivement son parti. Les soldats se dispersent, et se mettent à la poursuite de la donzelle

qui a l'impertinence de déculotter un officier et de lui rire au nez. Thomas, empêtré de ses jupons, perd considérablement en vitesse; déjà il entend résonner les talons des bottes sur le pavé; le bruit approche, il va être pris; il ne sait plus que penser ni que faire.

Un carrosse élégant attendait à la porte d'un hôtel; mon oncle saute dans la voiture. Le cocher, endormi sur son siège, est réveillé par le bruit de la portière; il descend précipitamment, demande pardon à milady de ne l'avoir pas entendue sortir de chez son amie, ferme la portière, remonte sur son siège et fouette ses chevaux. Mon oncle se sent emporter, il ne sait pas où on le mène; mais il ne peut courir de plus grands dangers que celui auquel il vient d'échapper, et il se résigne. Quand il se croit assez loin pour ne plus rien craindre du lieutenant, il cherche à ouvrir doucement la portière, pour se laisser couler dans la rue; le ressort est arrêté par un bouton qu'il ne connaît pas, qu'il ne trouve pas. Il allait baisser la glace et faire un saut périlleux, lorsqu'il s'aperçut que la voiture était sortie de la ville et roulait sur la route même de Morlow.

Il aurait fallu être d'un bien mauvais caractère pour prendre en mauvaise part le service que lui rendait le cocher; aussi mon oncle le laissa-t-il faire. Il se remit sur son coussin, et sa main tomba sur un de ces voiles que les femmes portent l'été pour se garantir du soleil; il jugea qu'il appartenait à milady, et, à tout hasard, il s'en enveloppa la tête, pour rendre la ressemblance plus frappante.

Après une demi-heure de marche, le carosse arrête devant un château. La porte s'ouvre à l'instant; le carrosse entre dans la cour, la porte se referme, et cela commence

à tracasser man oncle. Deux femmes de chambre se présentent pour l'aider à descendre; mon oncle perd tout à fait la tramontane, et s'appuie sur elles en poussant un gros soupir. Il avance machinalement et se trouve nez à nez avec milord, qui venait poliment au-devant de sa chère moitié : autre accident! milord est son colonel.

Bien que mon oncle eût le voile de milady, qu'elle fût comme lui habillée de blanc ce jour-là, et que la scène ne fût éclairée que par une bougie dont le vent faisait vaciller la flamme, il y avait cependant dans la tournure et les manières des différences qui auraient frappé milord, si un mari y regardait de si près. Celui-ci présente la main à mon oncle avec assez d'indifférence; il le conduit à la salle à manger, et sort pour aller voir ses coqs, ses chiens et ses chevaux.

Mon oncle, resté seul, respire plus librement et examine le local. La lune blanchissait le faîte d'une muraille circulaire, qui n'avait de sortie que par la porte qui s'était ouverte au bruit du carrosse, et le portier s'amusait bêtement à carresser sa femme en dehors de sa loge. La salle à manger n'avait de vue que sur la cour : il était difficile de prendre un parti. Cependant l'heure du souper approchait, il faudrait lever le voile, se déclarer, et le dénoûment ne promettait rien d'avantageux.

Pendant que Thomas se consulte, il entend la voix de milord; sa frayeur redouble; il sort de la salle pour se réfugier n'importe où. Il passe à tâtons dans une office, de l'office dans un cabinet et du cabinet dans une chambre. De chambre en chambre il arrive dans une basse cour, et de la basse-cour il gagne une vacherie. Dans un coin était un tas de paille, et mon oncle se blottit au

milieu des gerbes en attendant les événements.

La vachère, grosse fille réjouie et rebondie, avait pour amant un robuste palefrenier, à qui elle donnait des rendez-vous sur le tas de paille même où mon oncle était caché : on n'a pas toujours ses aises dans ce monde. L'amant empressé était déjà arrivé et attendait avec impatience. Aux premiers pas de mon oncle, le cœur lui battit d'aise, mais quand il entendit Thomas qui se prenait les jambes dans les licous des vaches et qui renversait les pelles et les fourches, il jugea, avec beaucoup de sagacité, que ce ne pouvait être sa chère Mary, qui connaissait trop bien les êtres pour se fourvoyer ainsi. Il craignit d'être découvert, et s'était tapi sous les bottes, lorsque mon oncle se plaça directement sur lui. Le palefrenier ne concevait pas ce que voulait faire là celui ou celle qui demeurait immobile comme lui et qui, comme lui, paraissait retenir son haleine.

La fille de basse-cour, qu'amour pressait aussi, arrive sur la pointe du pied, vient droit au tas de paille, trouve sous une main la jambe du palefrenier, sous l'autre un jupon de taffetas. Elle ne doute pas que milady ne passe une fantaisie avec son amant; elle enrage, mais elle se tait et se retire, parce que, dans ces sortes de cas, les explications sont au moins inutiles, et qu'intérieurement elle ne pouvait se dissimuler que madame ne méritât la préférence à tous égards.

Le palefrenier, fatigué de porter mon oncle, et ne pouvant résister plus longtemps à la gêne horrible qu'il éprouve, et à l'incertitude qui le tourmente, veut connaître enfin l'immobile et taciturne animal qui lui brise les membres. Il dégage un bras doucement,

bien doucement ; il avance la main, et le moelleux des étoffes le frappe à son tour. Comme le drôle ne manquait pas de bonne opinion de lui-même, il se persuade que milady est sensible à son mérite, qu'elle a découvert ses rendez-vous, et qu'elle veut prendre un moment la place de la vachère. Il agit d'après cette persuasion, il tâtonne, il .ourrage; la culotte de peau du trompette dérange toutes ses idées. Il partage la frayeur qu'il a inspirée à mon oncle, il fait un effort violent, il se tire de dessous les bottes ; il roule d'un côté, Thomas de l'autre, tous deux se relèvent et se sauvent, le palefrenier par la porte qu'il connaissait, Thomas par une croisée qui se trouvait devant lui. Le déserteur saute dans un potager, gagne un mur garni de treillages, et grimpe le plus lestement qu'il peut. Le jardinier s'imagine qu'on vient voler ses choux; il sort de sa hutte, suivi de deux chiens, et armé d'un fusil ; il court du côté où mon oncle, en montant, brisait le treillage sous ses pieds; il ajuste, il lâche son coup à l'instant même où Thomas venait de se laisser couler de l'autre côté.

Les garçons jardiniers, les palefreniers accourent à l'explosion. Le jardinier soutient qu'il a tué le voleur et qu'il l'a vu tomber. On le cherche, on ne trouve personne ; on conclut qu'il n'est que blessé, et qu'il s'est traîné dans les asperges ou dans les artichauts. Les recherches continuent, et mon oncle, débarrassé pour la seconde fois, court à travers les champs, et cherche à regagner son chemin.

Cependant le désordre se communiquait du potager au grenier à foin, où Mary avait joint son palefrenier, et où elle s'expliquait avec les pieds et avec les ongles. Du grenier

à foin, le tumulte commençait à s'insinuer dans le château. Milord avait fait sa tournée, il était rentré, on avait servi, et milady ne se trouvait pas. Ses femmes la cherchent dans sa chambre à coucher, dans sa bibliothèque, dans son cabinet de toilette; on l'appelle à grands cris, les domestiques se rassemblent, bouleversent inutilement la maison et les jardins; l'alarme devient générale. On descend les lanternes dans les puits, dans les privés; on sonde deux étangs; milord se désole, ou en fait semblant.

On sonne à tout rompre à la principale porte d'entrée. On court : c'est un carrosse, c'est la livrée de la dame d'Oxford chez qui milady a passé la soirée; c'est milady elle-même qui descend de très mauvaise humeur, qui gronde son mari stupéfait, qui rudoie son cocher qu'elle a fait chercher dans la ville une partie de la nuit; c'est le malheureux cocher qui jure qu'il l'a ramenée, c'est milord qui l'atteste, ce sont ses femmes qui le confirment, c'est milady qui croit qu'on est d'accord pour se moquer d'elle, qui soufflette ses femmes, qui renverse la table, et qui va s'enfermer chez elle.

Après un peu de réflexion, milord vit clairement qu'il y avait du *quiproquo*, et qu'il était certain qu'on avait amené deux dames tout à fait différentes. Comme il s'expliquait d'une manière tres lumineuse, il se fit aisément comprendre à ses gens. Ceux-ci, persuadés que milady était étrangère au hourvari qui venait d'éclater, rapprochèrent les époques. Les uns racontèrent l'incident de la vacherie, les autres, l'escalade du mur potager, et milord, toujours conséquent, jugea que la dame qu'avait amenée son cocher avait eu de fortes raisons de disparaître subitement. Mais pourquoi était-elle

montée dans son carrosse? pourquoi s'était-elle laissé conduire chez lui? C'est à quoi milord rêva jusqu'au jour, et ce qu'il ne put jamais pénétrer, parce que mon oncle, qui pouvait seul l'instruire, se soucia fort peu de lui donner de ses nouvelles.

Cependant le cher Thomas approchait du village où il devait prendre la diligence. Son voile chiffonné, son jupon dechiré, sa robe couverte de plâtre et de boue, le replongèrent dans de nouvelles anxiétés. Comment se présenter à la voiture dans ce grotesque équipage? Comment se procurer des habits d'homme sans se faire moquer de soi, et piquer la curiosité, qui pourrait avoir des suites funestes? Il maudit la terreur panique qui avait fait disparaître Dick et sa valise, et il marchait toujours en cherchant quelque expédient que son cerveau fatigué lui refusa longtemps.

Déjà il voyait le clocher du village dont l'aurore naissante dorait la flèche, déjà il entendait le bêlement des agneaux, le mugissement des bêtes à cornes, déjà le pavé résonnait au loin sous les roues pesantes des rouliers; il était jour enfin, et mon oncle aperçut plus distinctement encore le délabrement ridicule de ses vêtements. Il se pressa de s'en dépouiller, les jeta dans un fossé, et poursuivit sa route, ne possédant au monde que sa culotte de peau, ses bas, ses souliers et la petite bourse de Fanny.

Il entra dans le village, pâle et défait, comme on l'est après une nuit pénible passée sans boire et sans manger. Une bonne femme, qui l'aperçut la première, s'écria qu'on l'avait volé; mon oncle saisit cette idée et dit aussitôt comme la bonne femme. Les badauds de l'endroit, car il y en a partout, se rassemblèrent autour de lui, il fallut

il ordonna au marmiton d'aller chercher un constable. Le cabaretier, que Thomas intéressait, essaya de fléchir le sergent. Celui-ci, outré des coups qu'il avait reçus, ne voulut rien entendre. Il menaça l'hôtelier de le dénoncer lui-même si son garçon n'obéissait à l'instant. Il fallut céder, et le sergent impitoyable tint mon oncle en respect avec la pointe de son sabre jusqu'à ce que le constable arrivât.

Le courage ne pouvait rien dans cette conjoncture : pas de pelles, point de pincettes, rien à jeter à la tête du sergent. Mon oncle, outré de rage, se rongeait les poings en marchant à grands pas dans la chambre; il s'arrachait les cheveux, se frappait le crâne contre les murs, et n'en était pas plus avancé. Le constable arriva avec deux watchmen. Mon oncle, interrogé, avoua qu'il était des troupes françaises faites prisonnières à Inverness. Il se garda bien de parler du régiment anglais dans lequel il avait servi, de ses camarades qu'il avait échinés, et de sa désertion. Il dit que, depuis la défaite du prince Edouard, il avait erré en Ecosse et en Angleterre, cherchant toujours pour repasser en France une occasion qui ne s'était jamais présentée.

Le constable le fit habiller, le mit dans un fiacre, et le conduisit à la prison de Newgate. Il y passa le reste de la nuit sur la paille, à maudire sa destinée, ou plutôt sa fatale imprudence.

Le lendemain, un commissaire des guerres vint prendre de lui des renseignements qui devaient constater la vérité de sa déclaration, et il fut décidé qu'il irait partager le sort de ses compatriotes pris à Culloden ou ailleurs. En conséquence, on l'agrégea à l'équipage d'un navire marchand qu'un petit

corsaire anglais avait pris et conduit dans la Tamise; on leur attacha à tous les mains derrière le dos, et leur escorte leur fit prendre le chemin d'Yarmouth.

Les grandes infortunes sont faites pour les grands hommes, et si l'on considère Régulus, Jugurtha, Mithridate, César, Pompée, Caton, se donnant la mort ou la recevant de leurs ennemis; si, parmi les modernes, on s'arrête à Bayard, à Nemours, à Turenne, à Charles XII, à Bellille, à Dampierre, à Marceau, tués après des victoires ou au sein de la victoire même, on avouera que le fameux Thomas devait s'affecter peu d'un revers qui lui laissait au moins l'espérance. Aussi pritil galamment son parti dès la fin de la première journée.

CHAPITRE XIII

Qui paraîtra incroyable, et qui l'est moins que la surprise de Crémone.

On rit, on chante, on boit en prison comme ailleurs, quand on a de l'argent. Le gousset de mon oncle était passablement fourni. Il faisait régulièrement ses quatre repas, et comme il aimait la société, il régalait de temps en temps trois ou quatre amis qu'il avait choisis parmi ce qu'il y avait de plus brave et de plus crapuleux dans l'espèce de bagne où il était enfermé.

Avec les dispositions heureuses qu'il avait reçues de la nature, ces messieurs lui firent faire du chemin en peu de temps. Ce fut d'eux qu'il apprit que la morale est inutile, la religion un préjugé, la probité une duperie. La conséquence de cette première donnée est que les hommes n'ont rien en propre,

que la terre est à tous, et que tous ont un droit égal à ce qu'elle produit. Malheureusement, il ne pouvait mettre en pratique à Yarmouth ces principes sublimes; mais ils germaient dans son âme, ils y fructifiaient, et il n'attendait que le moment qui le rendrait à lui-même pour sortir tout à fait de la classe commune.

Cependant on ne va pas très loin avec sept ou huit guinées, quand on vit bien et qu'on se permet de traiter. Mon oncle, qui n'avait jamais possédé un pareil trésor, l'avait cru inépuisable, et comme il est dur de renoncer à un certain bien-être, il prit de l'humeur quand il fut à sa dernière couronne. Il devint brutal et querelleur quand il se vit réduit au pain, aux fèves et à l'eau du roi Georges. Mais il avait pris sur ses camarades un ascendant qu'il avait dû d'abord à sa petite opulence, et qu'avaient augmenté et soutenu une figure martiale, un caractère énergique et un esprit capable de conceptions hardies. Ses compagnons de malheur avaient pris insensiblement l'habitude de lui céder en tout; ils lui pardonnaient ses brusqueries, et ils étaient disposés à suivre l'impulsion qu'il plairait à Thomas de leur donner. Il était chef de parti sans le savoir, et sans autre droit que celui

> ... qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
> A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Il soupirait pour la liberté, sans imaginer encore que la force ou l'adresse pût la lui rendre. Des murs élevés, des portes solides, des geôliers actifs et une garde militaire ne lui permettaient pas de se livrer à un espoir chimérique. Son imagination même ne s'y était jamais arrêtée, et pendant cinq à six

mois il avait trompé l'ennui qu'amène l'oisiveté en apprenant à tirer des armes d'un maître à qui il enseignait à jouer du flageolet.

Un événement, très faible en lui-même, amena une étrange révolution dans les prisons d'Yarmouth. Les guichetiers avaient apporté la pitance du jour, et le roi Georges, ou le geôlier en chef, avait jugé à propos de retrancher la livre de beurre qui assaisonnait ordinairement trois boisseaux de fèves dures et noires. Un prisonnier se permit quelques observations assez fortes, auxquelles l'homme de garde qui accompagnait la chaudière répondit par un coup de bourrade qui jeta le raisonneur à la renverse. C'était justement un des chenapans que mon oncle avait pris en affection.

« Sacredieu ! s'écria-t-il en français, il faut que nous soyons bien bêtes pour nous laisser traiter ainsi par une vingtaine d'hommes, parce qu'ils ont des fusils. Prenons les clefs de ces marauds-là, sortons. La garde fera feu ; mais elle n'en tuera que vingt. Les autres prendront fusils et cartouches, et seront hors la ville avant que la garnison ait le temps de se mettre sous les armes. On gagnera le bord de la mer, on se jettera dans cinq ou six bateaux pêcheurs, et on fera voile pour la France. Allons, amis, à moi ! » Et il prend au collet le soldat qui a terrassé son camarade, et il le désarme, et les autres fouillent les guichetiers, et les clefs sont enlevées, et les portes ouvertes.

Mon oncle, en sa qualité de chef, sort le premier; les autres se précipitent après lui. La garde se range à la hâte ; les Français essuient la décharge : dix-huit tombent. Thomas n'est pas touché. Il s'arme, il charge en marchant, ses compagnons l'imitent, et les

voilà sortis de l'enceinte, ayant vingt coups prêts à tirer.

Ils marchent précipitamment, mais en bon ordre. Ils ne connaissent pas la ville, et au détour d'une rue ils tombent sur un poste de trente hommes qui avaient eu le temps de se mettre en défense. En un instant la baïonnette a décidé l'affaire. Les Anglais sont culbutés; l'un d'eux est pris. Thomas le force à lui servir de guide, et lui ordonne de le conduire vers la mer.

Le soldat, troublé, ou capable d'une ruse de guerre, obéit; mais il fait sortir les Français par la porte du port, et les met sous une redoute qui en défend l'entrée. Thomas, furieux, lui casse les reins d'un coup de fusil, et au même instant la batterie du port tire à cartouches, et jette quarante de ces braves sur le pavé. La générale bat dans la ville; déjà les compagnies se forment et marchent. Thomas va être pris entre deux feux. Il n'espère pas de quartier : un prodige seul peut le sauver; il imagine et exécute à la fois.

La redoute qui protège le fort n'est défendue du côté de terre que par un épaulement, et n'est gardée que par quarante hommes. Thomas profite du moment où les canonniers rechargent leurs pièces; il court droit au fort. Il y pénètre à travers la fusillade; il égorge la garde; il force les portes d'un magasin d'armes, et il arme le reste de son monde.

Il ne perd pas une minute, et fait toutes ses dispositions. Il range ses soldats d'infanterie le long du parapet; il met ses artilleurs aux pièces; ils les fait pointer sur la ville. Ses matelots apportent ce qu'ils trouvent de charbon et de grils pour faire rougir des boulets.

Cependant le régiment de Midlesex s'avançait, croyant n'avoir à réduire que trois cents prisonniers sans armes. On est étonné de les voir maîtres du fort. Le colonel déploie sa colonne sur les quais, et combine un plan d'attaque avec son état-major. Pendant qu'il délibère, le général Thomas engage l'affaire à coups de canon, et son infanterie fait un feu roulant qui met le désordre dans les rangs. Les Français, encouragés, redoublent d'efforts et de prestesse. Les ennemis se cachent derrière les maisons. Le colonel et ses officiers majors, restes seuls, tombent enfin d'accord sur un point : c'est qu'il faut se retirer.

Déjà Thomas se croit victorieux ; déjà le pavillon rouge est abattu et remplacé par un pavillon français que mon oncle a fait avec le devant de sa chemise. Le charbon est allumé, les boulets rougissent et nos Français ne doutent pas qu'en mettant le feu à quelques maisons d'Yarmouth ils n'obtiennent des provisions et un bâtiment pour passer en France. C'est à cela que se borne leur ambition.

Mais un général de seize ans ne peut pas tout prévoir. L'attention et les efforts de Thomas se dirigeaient contre la ville, et il ne s'apercevait pas que le vice-amiral commandant la marine, vieux renard, sachant à fond son métier, se disposait à le chauffer de près.

Il avait fait amarrer sous le fort les vaisseaux dont les manœuvres n'étaient pas en état, et le canon de mon oncle ne pouvant plonger perpendiculairement ils se trouvaient hors d'atteinte. Il avait fait conduire au milieu du port deux frégates de cinquante canons, dont les hunes étaient chargées d'hommes armés de pierriers et d'espingoles, qui, portant la balle plus loin que le fusil, de-

vaient faire taire la mousqueterie de la redoute. Derrière les frégates étaient deux galiotes à bombes destinées à écraser ou à disperser ceux qu'on ne pourrait ajuster du haut des hunes. Dun autre côté, le régiment de Midlesex, qui ne pouvait se battre à découvert devant vingt pièces en batterie, faisait des coupures derrière les maisons, et se retranchait avec des charrettes et de gros meubles pour repousser les sorties s'il prenait à mon oncle la fantaisie d'en tenter. Tout cela se disposait avec ordre et diligence, et le général Thomas touchait à sa ruine totale, lorsqu'il se croyait sûr du plus brillant succès.

Les boulets étaient rouges; les canonniers commençaient à les faire rouler dans les pièces; plusieurs étaient déjà tombés sur les édifices d'Yarmouth, quand un carillon d'enfer fait tourner mes héros français du côté de la mer. Les pierriers des hunes, les batteries des frégates, les mortiers des galiotes, tout fait feu à la fois; les balles et les bombes pleuvent dans la redoute. Le plus grand nombre est tué ou mutilé avant qu'on puisse retourner les canons et les pointer contre le port Le sang coule, il ruisselle, et les plus hardis pâlissent. Thomas, l'intrépide Thomas, perd lui-même la tramontane; il prononce le cri fatal : *Sauve qui peut!* cri qui déshonore un général fait, et qu'on peut pardonner à un commandant de hasard âgé de seize ans. Au reste, que vous pardonniez ou non, il n'en sera ni plus ni moins.

A ce cri le désordre est porté à son comble. On jette les armes, on se presse, on se culbute, on sort de la redoute, on fuit sans savoir où l'on va. Les uns se précipitent dans la mer; d'autres vont se jeter sur les baïonnettes des milices anglaises; quelques-uns

se dispersent dans les rues et sont tués à coups de fusil. Mon oncle, après avoir erré à l'aventure, se trouve sur le bord de la rivière qui se jette dans le port au nord de la ville. Huit de ses camarades l'ont suivi machinalement; six sachant nager passent avec lui à l'autre bord. Ils courent, ils filent le long de la côte en tirant sur Wursted. Ils aperçoivent à peu de distance des champs de houblon ; ils se courbent, ils se traînent sur les genoux et les mains; ils y entrent sans être aperçus.

Le vice-amiral et le colonel avaient autre chose à faire que de s'occuper de sept à huit fuyards. Il fallait détruire le gros des insurgés, sauf à se mettre ensuite à la recherche de ceux qui auraient échappé. Il restait à peine une heure de jour; il était essentiel d'en profiter, et ce fut ce qui sauva mon oncle.

La nuit vint. Les malheureux, excédés de fatigue et de faim, se levèrent, mangèrent du houblon et reprirent quelques forces. Ils tinrent ensuite conseil, et tous étaient d'avis différents. On se contredit, on s'aigrit, on reprocha à mon oncle la témérité d'une entreprise qu'on ne regardait plus que comme une folie. Tel est le sort de ce qu'on appelle un grand homme. Le succès seul le justifie :

Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Il fallait pourtant se décider à quelque chose. Se rendre à Yarmouth, c'était le moyen le plus sûr d'être pendu promptement; se cacher et piller la nuit, cela ne pouvait durer longtemps. On se détermina à retourner à la côte, à chercher un bateau

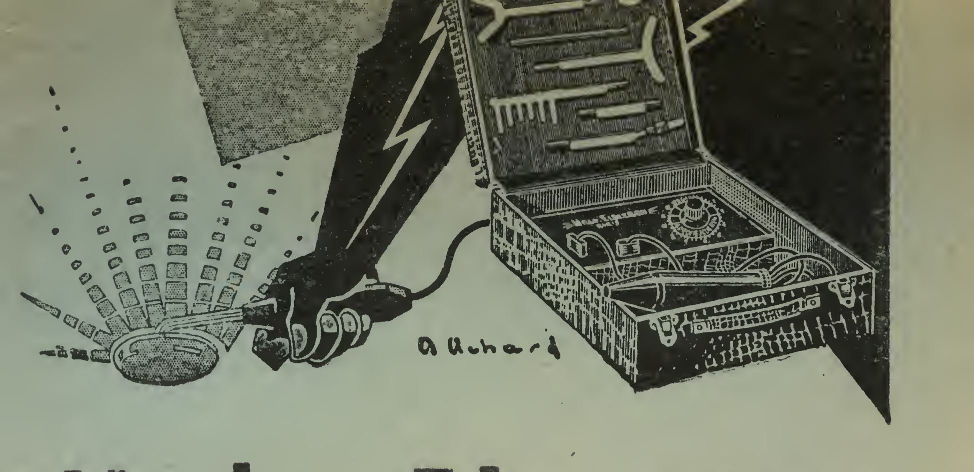
et à s'embarquer, dût-on crever de faim en route.

Voilà donc le général sans armée et ses compagnons redevenus ses égaux, allant de rochers en rochers; tâtonnant, ne trouvant rien, et jurant en proportion de leur mauvaise humeur. Ils arrivent à un petit village bâti sur le bord de la mer. Les habitants, laboureurs et pêcheurs, selon les saisons, avaient leurs bateaux attachés devant leurs portes et dormaient tranquillement, *les uns avec leurs femmes et les autres tout seuls.*

Les bateaux étaient arrêtés par des chaînes de fer qui s'enfilaient les unes dans les autres et dont la dernière faisait autour d'un poteau élevée plusieurs tours terminés par un fort cadenas. On ne brise pas cela avec les mains et on n'avait pas même un couteau. Il n'y avait d'autre parti que d'arracher la pièce de bois. Mes sept lurons poussent, tirent, s'agitent, se démènent; le bruit qu'ils font réveille les mâtins du village; ils aboient devant les portes ou dans les maisons. Les habitants s'inquiètent et se lèvent. Le shérif du lieu, qui procédait à la fabrication d'un petit magistrat, s'arrête, au grand mécontentement de Mme la shérive, prend sa perruque, son long bâton blanc, et, la chemise en avant, et pour cause, il sort pour s'informer de la cause du vacarme qui l'a dérangé de ses fonctions maritales.

FIN DU TOME PREMIER

Paris.— Imprimerie Nouvelle, 11, r. Cadet.—B. Barré, dir. — 529 9



Holo-Electron